

Jean-Louis Lippert

# ajiaco

Chapitre 4

[www.spherisme.be](http://www.spherisme.be)

*Miroir Sphérique*

# *Homériques*

# *Amériques*

*« In figure de colomb volat a ciel »*

*Cantilène de Ste EULALIE*

*« Un jour peut-être un jour se lèvera pour la première fois et que ce soit sur une Terre Sainte ou le vrai paradis terrestre un jour »*

*ARAGON*

*Quel pont sur cet abîme donnera-t-il sens à la marche du monde ?*

# BOÎTE NOIRE

Guantánamo Bay est un laboratoire spécialisé dans le lavage des cerveaux. Dernier message clandestin d'Anatole. Qu'il m'est impossible d'enregistrer. Traitement de choc pour combattants ennemis. Cellule aux fenêtres noires, lunettes noires. Privation sensorielle absolue, déluge de cris et de lumières, tortures électriques. Nous ferons de l'apocalypse une genèse de la Nouvelle Jérusalem ! Yeux bandés cagoulé nu battu. Le ventre de ma mère dans l'hôpital de Santiago. Quarante jours après le 26 juillet 1953. Qu'est-ce qu'elle a donc chanté du ciel et de l'enfer, ma mère, pour que je ne voie plus les débris de mon âme damnée dans le miroir de ce canal ? Est ouest monde lobotomisé comme un crâne sans pont entre son Occident et son Orient, désorienté mon crâne ainsi que le monde.

*Quels souvenirs s'y cachent...*

**E**ntrez donc

*Messieurs dames*

*Entrez je vous en prie*

*nous ne manquons pas de places*

*au grand cirque de l'au-delà*

*Vous ne serez pas déçus*

*par Eva de Cuba*

*Mon spectacle a pour décors*

*Les rives d'une mer et d'un océan*

*Qui relie tous les territoires du mythe*

*D'Anatolie en Atlantide*

*Collez vos oreilles à la peau des tambours*

*Africains aussi bien qu'indiens*

*Les secrets qu'ils racontent*

*Inventent l'histoire de Dionysos*

*L'homme deux fois né*

*C'est ce que croyait Abel de Loyola*

*Quand sur foi des récits de son père*

*Il s'initia aux rites cubains de l'Abakwa*

*Sacrifice du bouc au pied d'un grand arbre*

*Près d'un fleuve ou d'une rivière*

*Pour honorer les esprits et les dieux*

*Qui s'incarnent en l'oiseau-serpent*

*Font danser l'ange et le dragon*

*Pour que ne coule plus le sang des hommes*

*Car le temps passe*

*Et il ne passe pas*

*Le jour devient la nuit*

*La nuit ne devient plus le jour*

*Comment moi je pouvais savoir ce qui arrive*

*Dans le ventre de ma mère*

*Au milieu d'un cimetière*

*Près de la mer ?*

*Ya plus jamais de maintenant*

*Mais toujours hier et demain*

*En même temps*

*Le ciel noir est plein de couleurs*

*Et je vois des esprits dans les nuages*

*Comme quand j'étais une petite fille  
Qui savait dire son nom  
Quand c'était pas la guerre  
Parfois j'entends ce qu'on ne peut entendre  
Tout cesse de marcher dans mon corps  
Alors je fais rien qu'écouter regarder  
Depuis que mon père il est plus mon père  
En plus que c'est la guerre  
Et qu'on est dans un cimetière  
Près de la mer  
Alors comme ça d'un coup je vole  
Au-dessus du ventre de ma mère  
J'ai envie de crier dans le ciel  
Pour que tout le monde entier se réveille  
Et voit les misères que cette guerre elle nous provoque  
Mais ma mère elle dit rien  
Donc moi aussi je ne dis rien  
Ma mère elle est debout face à la mer  
Mon père il est assis sur une pierre  
Et il demande comme ça c'est qui ?  
C'est quoi la chose dans ton ventre ?  
Moi je sens comme un feu à l'intérieur de ma tête  
Le feu le sang qui coule  
Et j'écoute et je regarde  
Je flotte je flotte on dirait  
Une flamme de sang  
Qui raconte son histoire  
Dans la peau d'un tambour  
Au fil de l'eau d'une rivière  
Près du grand arbre  
Où le bouc a la gorge tranchée  
Pour que ne coule plus le sang des  
hommes  
J'ai le goût du sang qui m'avale  
Ce n'est pas ma voix qui parle  
A l'intérieur de ma voix  
Tout ce que je raconte  
C'est pendant la guerre  
Et ça me revient maintenant  
On dirait même c'est un rêve*

*« Tu portes une boule sur tes épaules qui doit remplacer tous les livres. »*

**Rimbaud**

*« C'est un homme, ou une pierre, ou un arbre, qui entame le quatrième chant. »*

**Lautréamont**

## *Parole du Phénix*

**Q**UEL EST L'AUTRE CÔTE DU JARDIN DES PLEÏADES ?

C'est la question que pose, depuis les origines, maint grimoire sacré.

Voyez l'oiseau d'Orient s'envoler par-delà l'Occident pour mourir dans les feux du soleil et renaître au milieu d'une nuit qui capte sa parole !

Ce livre, fleuve en crue navigué par les morts, exige un océan qui n'ait peur de franchir ses propres horizons dans l'espace et le temps. Il faudrait pour le lire imaginer une sphère impeccablement ronde, mais non close ; un espace hors du monde au cœur même de ce monde. Cet espace irréel, béance vers l'ailleurs, est le fruit d'une semence astrale jaillie de la matrice d'une ère sépulcrale, où plusieurs milliards d'êtres ont moins de voix qu'un oiseau de légende à la cime de l'arbre, aux ramifications infinies, dont les racines puisent la sève de cette histoire.

L'arbre est à l'extrême du Couchant et je suis à son Levant ; pourtant, je vous parle bien depuis les plus hautes branches du Jaguëy. Pour chanter une ballade où se mêlent, aux troubles contemporains, des évocations venues du plus lointain jadis, le Phénix est sorti de ses cendres, palliant les infirmités d'un auteur qui restera dans l'ombre, afin d'instruire au mieux sur ces temps de disgrâce le lecteur du futur. Vous venez de voir là l'un de nos personnages, hanté par les tourments d'une infernale nuit. Ses délires nous parviennent comme les volutes lancées dans le néant par la fumée de son cigare. Voilà bien le plus étrange cauchemar dont les dieux du sommeil aient jamais leurré l'auteur d'un crime ! Rêve étrange à ce

point - c'est mon rôle ici de vous le dire - qu'il pourrait révéler, par des chemins secrets, le cœur d'une réalité rarement explorée.

Figurez-vous donc ce Loyola dans ses convulsions nerveuses au sommet de la Tour. Pour des raisons qu'il ne m'appartient pas encore d'expliquer, ses coups de feu n'atteignirent pas leur cible sans déclencher une série de phénomènes incompréhensibles, si l'on s'en réfère aux lois actuellement connues de la matière. De même qu'il y a cinq cents ans l'on eût tenu pour fou quiconque se fût permis de bâtir un récit sur les miracles de l'aéronautique, sans doute ce millénaire ne s'achèvera-t-il pas sans que soient devenues accessibles à chacun des voyages effectués selon les lois mystérieuses de la cinquième dimension, celle du rêve et de la mémoire.

Aussi je recommande à votre tolérance la divulgation d'une autre série d'événements qui ont peuplé la nuit de Loyola, même si cette partie du récit doit heurter les conventions par lesquelles d'ordinaire s'entend la progression des créatures dans les quatre dimensions de l'espace et du temps. Je ne pourrais y réussir si la pensée du lecteur ne m'accordait toutes ses faveurs. Car il faut que votre indulgence ici vienne à mon aide. C'est à vous qu'il revient de combler, par l'imagination, les intervalles obscurs entre le moment où Juan-Luis de Loyola se prit à laisser errer la lunette à infrarouge de son arme vers la zone du canal et celui où une main glacée lui étreignit le cœur car l'aède était là, à la fenêtre du *Come Back*, immobile comme un homme perdu dans ses pensées. Loyola demeura longtemps agrippé à la crosse de son arme, l'œil dans le viseur, écoutant son cœur battre et tremblant de peur. Était-il en train de devenir fou, avait-il des troubles de la vue, ou l'aède était-il revenu de chez les morts ? J'implore du lecteur la grâce de croire à une certitude : jusqu'à cet instant où il vit se découper la silhouette familière de sa victime dans le cadre d'une vitre de café, jamais les voix de celui-ci n'interférèrent en lui d'autre manière que comme un artifice littéraire, auquel il n'accorderait pas plus de foi que Shakespeare aux voix de ses puissances imaginaires. Mais ce qui ne pouvait se concevoir que comme une fantaisie de poète serait bien là, présent devant ses yeux ! La vérité, se dirait-il un peu simplement, c'est que j'ai trop bu. A nouveau il pointerait sa lunette vers la fenêtre du café. Presque aussitôt, la silhouette se transformerait en une ombre projetée par la branche d'un vulgaire marronnier, qu'éclairerait à peine un réverbère.

C'est, permettez-moi d'en faire l'aveu, l'apparence ordinaire qu'emprunte l'arbre des origines sous vos latitudes. Il peut aussi bien prendre la forme d'un chêne ou d'un tilleul, d'un platane ou d'un eucalyptus. Mais s'il fallait une preuve qui étayât la véracité de mes dires,

cette preuve se trouverait dans le fait que pas une bribe des pensées de l'aède n'échapperait aux oreilles de son meurtrier.

Ô puissances invisibles qui prodiguez au Phénix d'innombrables yeux pour observer les actions humaines, et plus encore d'ouïes pour en capturer les éclats sonores, vous savez que mon seul plaisir est d'amuser en retour leurs prunelles attentives, tout en charmant leurs délicats tympans, de fables qui les transporterait jusqu'à vous, s'ils étaient seulement capables de voir et d'entendre !

« *Entrez donc Messieurs-dames, entrez je vous en prie, nous ne manquons pas de place, entrez au grand cirque de l'au-delà. Vous ne serez pas déçus par Eva de Cuba...* »

D'où est venue la voix, sinon des branches du Jaguëy ?

L'espace n'existait ni le temps quand explosèrent ses racines et ses lianes originelles en longues chaînes de galaxies dont certaines moururent et combien d'autres naquirent afin que parût l'arbre cosmogénésique. *Out and down*. Ses pas avaient conduit l'homme qui était mort vers l'un des quartiers les plus tortueux de la ville, une plaie gangréneuse au coeur de la capitale d'Europe. C'étaient des mesures croulantes, plantées à la diable d'un autre siècle, un labyrinthe se tordant en spirales enroulées sur elles-mêmes sans autre issue ( si l'on exceptait cette agence de voyages faisant rêver aux Cyclades et aux Caraïbes ) - que le miroir du canal.

Qui sait ? Peut-être est-ce le même homme produisant sa chanson de la plus haute tour et conversant avec lui-même au bord de cet abîme... Il aurait pu aussi bien traverser une ville abandonnée, une relique des temps anciens dont on n'exhiberait aux visiteurs que les façades vides, n'eût été cette loupote qui brillait sur un quai désert. *Out and down*. D'une poussée de l'épaule, il avait enfoncé la porte du *Come Back*. Quelqu'un sommeillait dans l'ombre derrière le comptoir, qui lui servit à boire. Et l'homme s'était assis à une table, près de la fenêtre, se rappelant comment ses lèvres et sa langue à elle effleuraient les grands muscles de l'arbre, quand des mots obscènes se déversaient dans ses veines avec un peu de salive qui s'en allait rejoindre la sève du Jaguëy.

Construisons donc une petite situation, se dit l'homme qui était mort.

*Visitez*

*PARIS*

*PSYCHOGEOGRAPHIQUE*

Quai de Jemappes. *Out and down*. Le canal Saint Martin, plutôt vert, à deux pas de la place du Colonel Fabien. Tous les frissons de la nuit, je les



devinais sous la surface d'une eau pâle ainsi que ton ombre errante qui filait au long des siècles de ma vie. Chaque émoi ressenti quand tu es loin de moi chaque éclat de ta chevelure d'algues vives chaque pulsation de ta langue chaque désir de tes cuisses les vibrations du mystère au fond de ton ventre dont je captais la lumière par ces yeux d'or vert éblouissant ma nuit lumière venue de tes deux astres solaires où se noie mon vertige le cri de tes ovaires. *Out and down.*

C'est là, sous la voûte blanchâtre imaginée par Niemeyer pour abriter les séances du Comité Central - un dôme translucide flottant parmi les arbres au pied du bunker -, c'est là qu'aurait disparu mon petit-fils, à l'occasion d'un colloque organisé cet automne sur le thème de la dialectique. Là qu'on découvrirait, sous un siège de formica, la serviette en cuir du Niger contenant trois missives aux couleurs d'autant de ministères, signées par un certain Dominique de Villepin ; sa publication *Global Viewpoint*, analyse radicale des enjeux de la guerre en Irak placée sous l'éclairage d'Homère, parue dès les premiers jours de l'offensive militaire ; une réponse ironique de Guy Debord datant de leurs querelles d'il y a trente ans, relative au fait que l'Internationale situationniste n'ait jamais été capable de penser la révolution cubaine, dont tous les éléments se dérobaient au regard occidental ; ainsi qu'un livre paru dix ans plus tard aux éditions Champ Libre sous le titre « Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici », que le même Debord concluait en s'escrimant avec un article de mon petit-fils publié par *Le Soir* de Bruxelles ; sans oublier son dernier assemblage de mots ( *Dialogique non linéaire du roman* ) - lui dont la trace physique s'évanouirait à l'extrême pointe orientale de Cuba, près du Jaguëy gardant une grotte magique où rôde encore, dit-on, l'esprit de l'Indien Hatuëy. *Out and down.* Parti sur les traces de sa boyesse d'enfance africaine, dont il avait entendu dire, par un certain Loyola, qu'elle s'était réfugiée parmi les communautés nègres peuplant toujours la province orientale de l'île, et qui n'auraient cessé de pratiquer les cérémonies de la Santeria.

Dialogique non linéaire du roman ! Qu'allait-il foutre encore chez ces staliniens à peine repentis, qui avaient publié jadis le premier livre d'un prétendu cycle romanesque, où le mettait en scène cette âme damnée de Loyola ? N'était-il pas question d'une pleine lune dans le titre ?

***Muy mas clara que la luna  
Sola una...***

*( La langue d'Eva, je l'avais apprise avec les Brigades internationales en Espagne. Tout au long du séjour dans le camp, j'eus le temps de me remémorer le froid dans les tranchées, les alertes aux aubes sinistres, et ces longues heures de faction les mains sur un fusil gelé, la boue glaciale où l'on patauge durant des jours et des nuits dans une atmosphère de saleté, de vacarme, d'inconfort, de vêtements en loques, de privations, mais aussi de camaraderie et de fraternité.*

*L'auteur du présent récit serait bien inspiré d'évoquer, dès le titre, l'**ajiacó** des Indiens taïnos, ce pot-pourri d'éléments disparates faisant de la marmite un monde en bouillonnante gestation convulsive, où l'esprit des ancêtres se mêle à tous les ingrédients de la nature. Ainsi d'un même os à moelle épinière pouvant relier un grand-père à son petit-fils. L'un et l'autre, à l'adolescence, nous étions face à un système auquel il ne pouvait s'agir de prêter sa collaboration. Sa génération, non moins que la mienne, avait découvert l'effroyable horlogerie d'une mécanique sociale dévoreuse de cadavres et se couvrant de masques divers pour en sucer le jus. Aux situationnistes comme aux surréalistes répugnait un tel ragoût. C'était avant tout affaire de bon goût, de becs fins, que d'arracher ces masques et de décliner l'invite au macabre festin. Voie dans laquelle nous avaient d'ailleurs précédés les plus estimables aînés, voie qui paraît aujourd'hui condamnée...*

*L'unique raison d'être de mon témoignage serait d'éclairer, si l'auteur y consent, les raisons d'un tel trou noir historique, où s'est englouti mon petit-fils Anatole. Au lecteur du futur qui jugerait mon expérience utile pour son enquête rétrospective sur notre époque, je signale que l'horloge du banquet mondial voit ses aiguilles sonner une heure, singulière entre toutes, le 26 juillet 1953. )*

Le temps n'avait plus d'importance. Une horloge était bien accrochée au mur du comptoir, mais semblait destinée à moquer les heures plutôt qu'à les marquer. En quel siècle avait-elle cessé de fonctionner ? De toute manière, les lois de l'espace comme de la durée se trouvaient abrogées. **Atlantic Market**, signalait une devanture d'un autre âge. **Cariban & Cycladic rent a car**, affichait la vitrine de l'agence délabrée. Bien qu'il fût encore tôt, ce ne pouvait plus être l'aube et le jour n'apparaissait toujours pas sur le canal de Bruxelles.

# Rengaine d'une idole des vitrines

*L'aède vient la nuit troubler le sommeil des vivants non moins que leur veille durant le jour. Chaque matin, chaque soir, la voix des morts qui parle en lui s'insinue dans les maisons pour éveiller au fond des âmes une secrète inquiétude. Nul ne sait d'où vient le sentiment qui se propage dans les cœurs ainsi qu'une épidémie contre laquelle en vain se mobilisent les pharmacopées de la firme Noé comme les émissions de la société Panoptic. Il se prescrit d'absorber cachets et pilules aussi bien que **Glamour à mort** de la bouche d'une poupée dont la voix prétend imiter celle d'Eva de Cuba. Mais quand survient un scénario de crise et que les urgences d'Etat multiplient des états d'urgence pour conjurer famines et pestes, guerres et morts, quand les populations se terrent dans les entrailles de la ville pour obéir au couvre-feu, qui vient encore calmer l'amertume des morts n'ayant pas été honorés ? Je porte un masque rituel afin d'accomplir l'œuvre funéraire. J'apaise les défunts en les conduisant vers l'au-delà. Tu as envie de faire le saut de l'ange avec moi, mon amour ? Son regard scrute l'ombre matinale où des fantômes parcourent les quais sous leur manteau de brouillard. Ils voyagent à travers les murs pour caresser des chevelures que les rêves ont dénouées. S'y raniment des désirs auxquels jamais ils ne s'autorisent à prendre part, même s'ils se permirent quelquefois d'effleurer la peau d'un visage du bout de leurs doigts, faisant naître dans un soupir on ne sait quel sourire endormi. Quand sonne l'heure d'une pandémie planétaire, l'aède est contraint d'exercer ses magies dans le monde visible par des chants de vie. Je l'aide à accomplir cette cérémonie par quoi l'esprit des morts peut rejoindre apaisé le royaume des ombres. Toute cette activité n'affleure guère plus à la conscience humaine que le trajet de la sève dans l'arbre du vivant. Mon corps et mon visage peuvent y apparaître en pleine lumière, dansant le sabbat d'Aurore ou d'Eva.*

# ***Sabbat d'Eva***

*« Je suis ta fiancée surnaturelle qui voyage entre les mondes où mes yeux verts ont l'infini pouvoir de te faire signe d'un arbre à l'autre des deux rives unies par la parole du Phénix afin que le fruit défendu de mon corps s'offre à ton regard en Orient comme en Occident car si les fées se montrent au chevalier d'errance dans les légendes grecques aussi bien que celtiques pour le soumettre à une épreuve avant de l'emporter vers une île lointaine ignores-tu que ces îles étaient dites peuplées de fruits d'or ?*

( Je ne sais toujours pas au juste, il est vrai, ce qui m'est arrivé sur la plage de Naoussa, tant ce type m'a secouée. Je me sentais prise au piège de ma proie, par la naïveté même de ses yeux fixés sur l'image d'une bouteille de rhum. L'autre monde peut surgir d'une simple vague, aurait-il dû me dire – ainsi qu'il convenait à un aède – comme Aphrodite est née de l'écume de la mer. Je me serais pâmée pour obéir au rôle assigné par mon père, et l'affaire était dans le sac ! Mais j'avais devant moi, au lieu du redoutable poète communiste recherché par toutes les polices grecques, quelque simple d'esprit qu'hébétait la vue d'une mulâtresse blonde sur une simple étiquette. Voir l'invisible, c'est aussi mon métier, voulais-je confusément lui dire, non sans ressentir tout le ridicule de la scène. C'est alors que, pour faire diversion, j'ai agité quelques feuillets ronéotypés de l'Internationale financée par mon père. Je me souviens d'avoir lu quelques phrases du programme de Guy Debord, selon lequel il convenait d'« inciter les personnes qui détiennent certaines des vastes ressources qui nous font défaut à nous donner les moyens de réaliser nos expériences, par un crédit analogue à celui qui peut être engagé dans la recherche scientifique, et tout aussi rentable ». Alors le simplet s'est mué en idiot. Debout, hagard, il parut halluciné par un eucalyptus aux racines un peu grosses planté devant la taverne, désignant deux ou trois mouches avec l'effroi d'un enfant sous l'attaque d'avions de guerre. Quelque chose de difficile à s'avouer se passait tout au fond de moi, qu'il me fallut évacuer en lui offrant à boire. Sa réaction ne m'a plus guère surprise : un assoiffé du désert jouant au cracheur de feu mais avalant la flamme n'aurait pas exprimé un tel spasme. Il était clair que j'avais affaire à un grand brûlé de l'existence. En moi tout a basculé dans cet incendie. J'étais cramée de l'intérieur. C'est alors qu'elles ont poussé, les ailes d'Eva de Cuba. )

*Ange et démons ma surnature d'oiseau-serpent originel s'est révélée quand j'ai sorti de mon sac son livre Adieu Satan comment pouvais-je le connaître sinon par le petit succès que lui avait valu ce bouquin sulfureux publié sous pseudonyme peu de temps auparavant mais il devait m'avouer qu'il avait cru lire sur la couverture un autre titre preuve de plus d'une âme embrasée c'est aux entrailles que son feu m'a pris un feu pareil à celui des dragons métalliques hérissés de serpents venimeux crachant leurs flammes vers l'Orient de Babel qu'il décrivait dans son livre écrit lors de ses marches forcées avec les débris de l'armée grecque à travers les déserts de Mésopotamie si j'ai bien compris la flotte l'infanterie l'aviation étaient alors entrées en résistance contre notre gouvernement officiel soutenu par les Alliés pour eux la guerre n'aurait jamais de fin je lisais le récit d'une intemporelle Apocalypse où l'on voyait dans le ciel un monstre aux écailles de métal déverser le feu d'autant de gueules qu'il y eut de têtes aux dragons du texte sacré mais qui arboraient les masques des anges vus par Jean l'Évangéliste à Pathmos un livre où tous les signes se trouvaient inversés veux-tu connaître l'œil de ma vision magique je lui ai dit plus tard dans sa petite piaule quand il me chevauchait comme un damné jamais je n'avais connu ça des serpents tu as dû en voir en manger pendant tes marches forcées j'ajoutais goûte alors cette chair c'est à peu près la même viande assez corsée mais qui a certaines douceurs à l'humide sillon que dis-tu de mon fleuve ?*

**( Qui de nous deux fut sous l'emprise de l'autre ? Jamais je n'avais ressenti une telle émotion, tant cet homme était nu et sans défense. Je pense bien que toutes les mers, toutes les lunes – d'Orient comme d'Occident – nous ont guidés dans cette aventure où nous retrouverions la pulsation première, celle qui relie aux mystères immémoriaux. Mais lui le communiste, croirait-il à une créature mythique d'origine surnaturelle ? Si sorcière ou fée je lui étais apparue, le voyage à travers moi ne le conduirait-il au-delà de lui-même ? Ce ne serait plus une histoire à dormir debout que mon invitation à franchir l'océan vers cette île du nouveau monde. )**

*Dans les contes quand une princesse exige du dragon qu'il l'accompagne vers une île perdue pour l'aider à bâtir quelque château de rêve afin d'étendre au-delà des mers les royaumes de son père arrive-t-il que la belle recueille l'affront d'un refus ? ce n'était après tout qu'un chapitre de plus aux légendes éternelles qu'il nous faudrait écrire où ne manquerait même pas la fontaine d'eau salée cette source sacrée veillée par un jaguëy où repose l'esprit de l'Indien Hatuëy sur le flanc de la Majayara dans la baie de Baracoa sauf que notre histoire présenterait l'image inverse des fables d'autrefois comme à l'échelle mondiale se modifierait la distribution des rôles entre archanges et dragons la bête immonde se parant des atours les plus charmeurs et les plus séduisants oui ce serait la marque distinctive du dernier demi-siècle que la beauté divine mise au service du diable mon enfant car c'est à toi que je m'adresse ne sens-tu pas à ton pied le signe monstrueux qui affecte toujours les rejetons des fées m'entends-tu ?*

Juan-Luis de Loyola s'est remis de sa blessure au talon, provoquée par une illusoire piqûre d'oursin. La douleur n'en est que plus vive, des flèches décochées depuis l'autre monde par le grand-père de son vieux pote Anatole. Cette façon, qu'ils partageaient, de prétendre à un point de vue global ! Cette arrogance à vous dicter quel sens devrait être celui de votre travail ! Et puis, surtout, l'insupportable adresse « au lecteur du futur », par-dessus la tête même de l'auteur ! N'empêche, est bien forcé d'admettre Loyola, n'empêche que leurs prêches ne manquent pas d'une certaine pertinence, quand un monde voué à l'inessentiel n'a plus pour substance immuable et défiant le temps que bêtise et folie programmées. L'image d'Anatole passe à nouveau devant mes yeux. S'il fallait mener une véritable enquête sur sa disparition, cette enquête recouperait sans doute celles dont témoignaient ses publications clandestines. Cela permettrait d'ouvrir un sac de couleuvres interdit à la vue, où grouillent des reptiles dont les anneaux mêlent toutes les formes du combat contre le communisme depuis cinquante ans. C'était aussi, sinon surtout cela, notre ultra-gauche radicale. Comme il n'est de prise en tenaille efficace qu'au moyen d'une double mâchoire, à quoi les officines et réseaux fascistes financés par la C.I.A. auraient-ils servi, sans l'appui d'un discours adverse exprimant de manière extrémiste l'idéal absolu du prolétariat ? C'est à ce jeu-là que nous nous sommes prêtés, Anatole avait vu juste. Il n'en fut pas récompensé, sinon par la douteuse oraison funèbre de son grand-père. Où chaque phrase me fait craindre le pire.

# ***Traverser l'écho***

d'une voix dans le canal, c'est entendre le cri de mon vieux pote à chaque page du volumineux rapport publié par la *Commission for Assistance to a Free Cuba*. Créée à l'initiative de l'A.A.A.A.A., cette officine a pour parrains George H.W. Bush et Jésus Evangelista. Le rapport annonce une aide accrue aux organisations de certains pays tiers, vouées à décourager les voyages touristiques vers la nouvelle île du Diable. Or, le principal organisme se consacrant à une si noble mission vient de résumer ses objectifs dans le *projet Jaguëy*, mis au point par la tour Panoptic. La Maison Blanche promet une augmentation de cinq cents pour cent des fonds alloués à la propagande anticastriste. Fallait-il envoyer Anatole à Cuba ? L'une des dernières photographies dont nous disposons de lui – document pris par satellite – le montre en conversation à La Havane, le jour des morts 2003, avec une journaliste prénommée Lazara ( qui aurait accompagné Che Guevara dans les maquis du Congo ), à l'angle du Malecón et de la rue San Lázaro. Nous regorgeons de moyens à ne savoir qu'en faire, alors que j'ignore tout des réalités de mon île natale. Tout juste si j'ai respecté les consignes en rencontrant à Miami ( siège du géant du rhum Evangelista ) l'agent d'origine

**cubaine Félix Rodriguez Mendigutia, celui qui avait ordonné la mise à mort d'Ernesto Guevara près du village bolivien de La Higuera ( le figuier ! ) en octobre 1967. Trop de coïncidences macabres obligent à refouler ces souvenirs dans les plus obscures zones d'une mémoire que ravive pourtant l'image de mon vieux pote. S'il avait pu voir mes compagnons de table, dans l'ancre de la rhumerie Evangelista ! Il y avait là ce farceur de Juan Restoy, un ancien dirigeant politique du régime de Batista reconverti dans le narcotrafic, ainsi que William Seymour, impliqué dans l'assassinat de Kennedy, sans compter Frank Sturgis, l'un des plombiers du Watergate ayant participé à l'invasion de la Baie des Cochons, puis recruté par un expert de l'Agence nommé George H.W. Bush. Comment Anatole aurait-il réagi face aux frères Guillermo et Ignacio Novo Sampol, responsables des activités paramilitaires dans la Fondation Jaguëy, complices du meurtre, à Washington, de l'ex-ministre chilien des Affaires étrangères Orlando Letelier ? Si je devais divulguer les noms des hommes d'affaires, politiciens, stars du show-business, intellectuels médiatiques de toutes obédiences recrutés en Europe, ainsi que la somme des capitaux mis en jeu dans le projet Jaguëy, j'aurais sans doute si peu d'espoir de voir la fin de cette nuit que je préfère ensevelir un tel fardeau dans les profondeurs du canal.**



# *Notes en bas de vie*

Un homme en tue un autre. L'un parle. Au-delà de sa mort. L'autre. En deçà de sa naissance. Une femme. Elle-même double. Unit leurs destins. Depuis les Cyclades. Jusqu'aux Caraïbes. En son ventre. Crient déjà. Dans un hôpital. A Santiago de Cuba. Les barbus. De la Sierra Maestra. Lancés à l'assaut. Du dictateur Batista. Comme. A la même époque. En Iran. Ou au Guatemala. Contrôler les esprits. Est donc. La première mission. De l'Agence. Moucher. Les rebelles. De toute obéissance. Qui refusent. Le pouvoir yankee. Ma mère. De toute manière. N'aurait pas survécu. Aux tortures. Du colonel Miranda. C'était donc. Une morte vivante. La femme. Aux mains. Du docteur. Sacha Bielinski. Chimiothérapie. Electrochocs. Antidépresseurs. « Donnez à la petite cinquante milligrammes de sodium amyral supplémentaires. » Car l'Agence. Avait besoin. De sacrificables. Pour ses expériences. Mais pas. Sur le sol américain. Ma mère. Que ses forces. Abandonnent. Et qui s'éloigne. Du monde. Pour entrer. Au plus profond d'elle. Où je l'entends. Toujours. « C'est simplement... Un peu... Difficile... » Son corps. Ne lui obéissant plus. Petite fille. A son premier. Rendez-vous. Ne sachant quoi dire. Tentant. De reprendre. Le fil. De ses pensées. Absentes. Et de calmer. Les battements. De son cœur. Jambes en coton. Dans un abîme. Petite. Insignifiante. Face au Docteur. « Vous êtes nerveuse, je le vois bien, c'est un cas typique d'hypomanie. » Excitants la journée. Somnifères le soir. Euphorisants. Tranquillisants. Pilules. Comprimés. De la firme. Noé. « C'est pour votre bien, petite. » La mort. Ne serait-elle. Préférable. A cette existence ? Alors. Pourquoi pas. Toutes les pilules. D'un coup ? Bientôt. Elle ne serait. Plus rien. « Ne vous en faites pas, petite, quoi qu'il arrive, je vous assure... » Mais elle ne fut. Même pas. Capable. De se tuer. Torpeur physique. Tempête. A l'intérieur. Du cerveau. Cauchemar. Eveillé. Tombée. En mille. Morceaux. Dopée. Par les médicaments. Sentant pourtant. En elle. Un embryon. Qui vit. Et se souvient. De son histoire. « Voyons, petite, vous prétendez, contre toute vraisemblance, porter un enfant de père inconnu, et vous voudriez que l'on s'engage comme si vous jouissiez de toutes vos facultés ? » Selon Sacha Bielinski. Ces traitements. Hardis. Bientôt. Mettraient fin. A l'institution. Psychiatrique. Traditionnelle. Et le jour. Etait proche. Où la maladie. Mentale. Serait traitée. De façon routinière. Electrochocs. Et drogues. La physique. La chimie. Pour venir. En aide. Aux déviants. Et autres. Inadaptés sociaux. Afin. De briser. Leurs comportements. Anormaux.

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*L'heure est venue pour toi de savoir, et ce devoir m'incombe. Pendant la courte période qui s'est écoulée entre la mort de Staline et mon arrestation par les partisans de Krouchtchev, nous avons fait circuler des rumeurs selon lesquelles j'aurais bénéficié d'un capricieux favoritisme du défunt. L'Union soviétique était alors à l'Ouest un territoire du secret, même s'il se murmurait déjà que les meilleurs serviteurs de Staline seraient les plus terriblement punis. Cela faisait partie de la lutte à mort qui se livrait contre Beria pour s'emparer du pouvoir. On fit ensuite croire à ma condamnation pour trahison, puis je me suis du jour au lendemain retrouvé libre. Il ne pouvait alors faire aucun doute pour les services occidentaux que j'étais une « chèvre », d'autant plus fidèle à ses maîtres qu'elle n'avait aucune peur du loup. Mais le coup de bluff était si énorme, qu'il ne pouvait décemment avoir été conçu par les rusés stratèges de Moscou. Mon prix ne pouvait donc valoir très cher sur le marché du renseignement. Ce qui séduisit ce bon vieil Allen Dulles. Comment je m'y étais pris lui était moins important que la perspective de surenchérir dans ce jeu de dupes au second degré. Et puis, ne nous étions-nous pas connus au tribunal de Nuremberg ? « Aha ! You redface soviet nigger ! » aimait-il plaisanter devant ses invités dans la villa qu'il occupait sur les hauteurs de Guantánamo. Car, en vraie canaille internationale, j'avais choisi de m'installer à Cuba. La mise en coupe réglée du monde y trouvait alors son symbole. « Quand chacals et vautours font la loi, vous n'êtes même plus un loup pour la chèvre », lui répliquais-je en riant. Mamie Eisenhower en personne me couvait d'un regard attendrissant. Mon rôle consisterait à figurer le roi des charognards d'une île où la viande avariée croupissait à foison. « Je suis un soldat soviétique ! » Rien que pour ce bon mot, la meilleure barbaque me serait offerte aux joyeux barbecues de l'Agence. Ainsi j'ai rencontré ta mère, qui se disait elle-même la reine d'une constellation lointaine.*

***Je suis l'arbre-aigle et l'arbre-serpent. Rien n'échappe à la patiente reptation de mes racines qui se glissent où elles veulent, se transforment en lianes, s'enroulent autour de leurs proies végétales ou animales qu'elles étranglent et avalent en guettant d'autres proies, de sorte que toute notion de mesure échappe à mon tronc monstrueux. Les plus hautes antennes de mes branches n'ont de cesse de capturer tant d'informations nécessaires à leurs entreprises, que celles-ci peuvent se comparer à ces pieuvres gigantesques dont s'inspirent certaines organisations humaines réputées criminelles. Ainsi de cette Anatolian Atlantic Artistical & Athletical Association, dont Juan-Luis de Loyola semble ne plus vouloir se souvenir. Mais groupes financiers, familles mafieuses et services spéciaux venus des Etats-Unis dans les années cinquante pour faire leur proie de Cuba secouèrent toujours de rire mes profondes racines. Bien sûr, je savais que l'une des principales questions qui se poseraient au monde libre et démocratique à la mort de Staline, serait celle de l'entrée de la cocaïne sur le marché nord-américain. La poudre blanche était au cœur de l'empire du divertissement, qui fonctionnait depuis les plus luxueux palaces jusqu'aux plus minables tripots, dans ce qui deviendrait le plus éblouissant bordel du monde. Sur cette fabuleuse île où poussaient à foison palmes et mulâtresses, La Havane servirait de centre conspiratif pour la stabilité sociale des Amériques.***

Je confie ma parole vivante à la plume des morts pour lancer une semence dans la matrice du cosmos, aussi loin que le fit naguère un Jaguëy des Caraïbes quand il féconda cette île des Cyclades où se perdent les origines d'Eva de Cuba. N'avait-elle pas été mon guide en étoileries ?... *C'est ça être une étoile, me disait-elle, c'est briller par soi-même avec la certitude d'exister. On est ensemble à l'abri dans la grotte ? Oui, mon amour, dans la grotte entre la montagne et la mer de l'Indien Hatuëy...* Sans Eva je n'aurais jamais été qu'une planète morte, elle dont émanait une éruption de clarté si intense que pas un coin du monde n'échappait à sa lumière qui semblait venir des astres. Une lumière dont s'éclaire à jamais le 26 juillet 1953.

<p>Le pire, pour Loyola, c'est le rappel de cette date. Une étoile fixe dans son histoire comme dans celle du monde contemporain. L'évoquer vous offre une boussole qui permet de vivre ou qui tue.</p>
---

# Voix de Lazare

*Archanges et dragons, sorcières et fées possèdent une réalité qui se confond au trésor perdu des guerres et des révolutions. A-t-il seulement un nom, ce trésor perdu ? Si tant d'hommes ont porté les armes au cours de l'ère dite moderne, il semble que ce fut pour creuser l'immense tranchée d'un présent perpétuel sans passé ni futur. Ne reste que le cycle biologique d'êtres prisonniers de cette fosse commune pourvue de tout le confort matériel, êtres pouvant encore à peine se prétendre vivants. Pourtant, ce trésor, ne l'avons-nous pas tenu dans nos mains, fût-ce un bref instant d'aveuglement, avant qu'il ne se change en mirage ? Depuis lors, s'est officialisé le divorce entre la réalité et toute manière de rêver encore au trésor perdu ; ainsi, des millions d'esprits marchent-ils dans les ténèbres. La tâche de leur conscience fut de comprendre ce qui s'était passé, pour trouver la paix avec le monde. Sans quoi ne se reconduirait jamais qu'une absurde guerre sans fin. C'est d'un appel à la pensée que nous avons besoin, nous les poilus de cette Grande Guerre qui ne serait jamais la der des ders... S'il fallait donc écrire l'histoire du siècle vingtième comme la biographie singulière d'un homme l'ayant enjambé de part en part, l'esprit de cette personne se révélerait entièrement déterminé par des choses qui ne sont plus et par des choses qui ne sont pas encore. C'est dans un tel intervalle, purement spectral, qu'il me revient de faire entendre ici ma voix, moi Lazare Ponticelli, né en 1897 et mort en 2008, depuis ce lieu surnaturel sans espace ni temps que représente Ajaccio. Précieuse est la mémoire d'une telle marmite. Par exemple, vers la fin de la Seconde guerre mondiale, qui sait encore qu'une mystérieuse vague de crimes frappait les femmes européennes dans la partie orientale de la Méditerranée ? Après la tombée de la nuit, plus une pauvre fille n'y était en sécurité, pour peu qu'elle eût la peau blanche et fût ressortissante du Commonwealth. Une rumeur se répandit, selon laquelle quelque dangereuse organisation terroriste islamique avait juré d'égorger le plus grand nombre de femmes chrétiennes. Ce qui déclencha la répression de toute forme de résistance arabe. Il ne serait jamais dit que les tueurs, loin d'être des musulmans fanatiques, appartenaient à un réseau organisé par l'Intelligence Service pour provoquer des troubles, exciter la xénophobie, créer de toutes pièces une psychose de guerre en accord avec les intérêts du Foreign Office. Cet épisode, entre mille, est le label d'un siècle marqué par la rupture entre les apparences et ce que masque le décor. Nous sommes des millions de poilus qui errons à jamais dans les coulisses de ce théâtre d'ombres, à la recherche d'un trésor perdu dont il est interdit de connaître le nom.*

# ***Cri du Cimarrón***

***Ce jour du 6 août 1945, il y avait des cumulo-stratus éparpillés au-dessus d'Hiroshima, entre 12000 et 15000 pieds. Les nuages allaient à une vitesse de 10 à 15 milles à l'heure. La cible – un pont entre le quartier général militaire et la ville – apparaissait clairement. La météo paraissait donc idéale au pilote chargé de la mission préalable d'observation, qui devait donner le feu vert à l'Enola Gay. C'est ce qu'il devait confier à Allen Dulles, après la réussite absolue de sa mission. Car le seul problème avec lui, fut qu'il refusa d'appartenir au clan des Gars de la Victoire. « Enola Gay's Juice ! Enola Gay's Juice ! » criait-il dans l'asile où il fut interné de force. Le malheureux pilote parcourait les couloirs de l'hôpital réservé aux fous dangereux, tel un camelot ambulante qui aurait proposé de vendre des jus de fruits tirés de la bombe. Il s'était bricolé une échoppe roulante surmontée de son enseigne : « ENOLA GAY'S JUICE ». Celle-ci tomba entre les mains d'Allen Dulles, qui devait l'exhiber à son collègue, l'expert soviétique Alexandre Bielinski, comme pièce à conviction démontrant l'aliénation mentale du maniaque. Quelles que fussent les ruses dissimulées derrière leur collaboration depuis le tribunal de Nuremberg, les deux hommes se témoignaient une admiration mutuelle, qui n'allait pas sans conseils échangés à titre gracieux. « Cas incontestable de transformation de la personnalité. » Tel fut l'avisé verdict de Bielinski. « Patient dépourvu de tout sens de la réalité. Complexe d'angoisse, tension nerveuse croissante, hallucinations. » Le diagnostic final justifia un traitement chimique et électrique du fou d'Hiroshima dans un autre hôpital, à Santiago de Cuba. C'est là que, depuis le sommet d'une montagne surplombant le village de Cobre, un œil nucléaire me permet de suivre cette histoire avec une profondeur de champ de cinquante ans. Je n'ai pas oublié la surprise de Bielinski quand le pilote catalogué comme dément, ayant réduit en miettes son enseigne après qu'elle lui eut été restituée, en dispersa les lettres qui retombèrent sur le sol de l'hôpital devant ses yeux, pour se rassembler dans un ordre différent : EL CASINO JAGUEY.***

L'aède est celui qui vit l'âge d'or, se dit l'homme qui était mort.

Cette immortalité fait de lui l'être le plus vulnérable, à l'heure où tout n'est qu'occupation militaire de l'espace, dans l'anéantissement du temps. Le canal, derrière la vitre, évoquait toujours à ses yeux le maléfice des tranchées ayant englouti l'espoir illimité d'un autre monde possible à portée de la main. Sa tête, ses bras, son corps franchirent la fenêtre pour s'aventurer à tâtons parmi tant de voix qui réclamaient sa présence auprès d'elles. Mes os se lèvent dans la nuit. Quelle est encore leur place au cœur de la guerre des hommes ? La vie humaine, toutes les vies humaines, l'enchevêtrement de ces vies comme les racines et les branches du Jaguëy, ce plus grand mystère du songe dont on se réveille après la mort. Quel meilleur engrais que les rêves pour les pensées du jour ? Encore ont-ils besoin d'un peu de soleil, au lieu des projecteurs tombant des miradors de la tour Panoptic. Privés de vraie lumière, les songes comme les fleurs s'étiolent au matin. En attendant, la nuit de Bruxelles paraît toujours le noir palais d'un empereur accoudé dans les ténèbres au sommet de la Tour. Tout empire ne vit-il pas dans la hantise d'un peuple de fantômes ? Ange envoyée du ciel par des chemins lactés, c'est encore ton visage qui se devine aux carreaux du café.

*( Toute femme en ce monde est Aurore se croyant une pauvre bougresse ; malgré sa beauté, sa jeunesse et ses longs cheveux de pécheresse, elle se sent seule et vide et incomprise et mal aimée, tout ce qu'elle voudrait c'est qu'on la vénère d'un amour éperdu, chaque instant de son existence à elle dédié par un homme qui se veuille à jamais son esclave, pas vraiment le genre de ce type qui passait sur la plage d'une île des Cyclades comme elle y vidait seule une bouteille de rhum Evangelista. Toute femme est Eva. Mais qu'était-ce pour un piège que cette feuille exhibée devant mes yeux sur la plage de Naoussa ? J'aurais voulu lui arracher ce tract et le déchirer, tant en un éclair me parurent funestes, prémonitoires d'un avenir néfaste, les signes que je venais d'y déchiffrer, quelque chose comme un ersatz pervers, une imitation frauduleuse de formes poétiques ayant eu leur validité au lendemain de la Première guerre. Oui, qu'était-ce pour un piège que ce titre connu de moi seul, sorti de son sac ? J'ouvris le livre et lus la première phrase : **Le Jaguëy chante mon deuil avec les yeux d'Eva.** )*

# Rengaine d'une idole des vitrines

*J'ai senti dans mes yeux s'éveiller des lueurs. Ils burent une gorgée d'azur par-delà cette nuit. Le sommeil profond d'une ville, quel rapport avec l'épidémie ? Masques en stock, proclame le Nouvel Ordre Edénique...*

*Toujours famines et pestes, guerres et morts. Point de remède contre la mort, nul n'est jamais sorti de sa tombe. Jouissez donc sans entraves, puisqu'un jour vous serez comme si vous n'aviez jamais été. Le souffle de vos narines ? Une fumée ! Votre parole ? Une étincelle éphémère de votre cœur, lequel deviendra cendres, et votre esprit pour toujours dissipé dans le néant de l'éther...*

*Mes yeux écarquillés fixèrent une vision de soleil. Par quel stratagème aujourd'hui l'unique point de vue de Dieu, l'éther, les cimes célestes, la musique des sphères, le chœur des anges, le conseil d'administration de la firme Panoptic et de la société Noé s'arrogent-ils comme pouvoir suprême le privilège de représenter aussi toutes les voix de l'enfer, du peuple de la géhenne, des damnés de la Terre ?*

*Dans ce monde où l'unique dieu de l'argent s'était approprié toutes les créatures, il en était une qu'il n'avait pas les moyens de se payer. L'aède était le rescapé d'une guerre perdue, prisonnier dans le camp des vainqueurs et ignoré par l'innombrable armée des vaincus. Ceux-ci, tant qu'ils étaient, n'avaient dans le crâne que des « haaa-li haaa-lo, ha-ha » triomphants. Pas d'autres chants permis que ceux de la race élue, quand bien même ils avaient sombré dans l'abîme de la damnation...*

*Bien sûr, j'en ai vu défiler devant ma boutique, des clients qui prétendaient refaire le monde ! Remplissez-vous donc de mon parfum de déesse, car votre nom sera oublié avec le temps ! Votre vie passera comme la trace d'une nuée, comme un brouillard chassé par les rayons du soleil...*

*Pourtant chacun de ces êtres était un astre à part. Chacun de ceux que j'ai pu observer depuis mon poste fixe était un univers. Ensemble, ils peuplaient le regard d'un elfe perché dans son arbre au bord du canal...*

# *Ave Eva*

*Un chapitre qu'évitera  
Quiconque méprise le point de vue d'une mouche*

*Le Jaguëy. Chante mon deuil. Avec les yeux d'Eva. C'était la première phrase. D'Adieu Satan. Si je me souviens bien. Mais aujourd'hui. Quelle importance ? Même si tu peux encore te demander. Ce qui t'est arrivé. Sur une plage des Cyclades. Ce jour de la fin du printemps. Il y a si longtemps. Etais-je vraiment. La fée sorcière. Que je voulais m'imaginer ? Tu ne peux pas savoir. Mon chéri. Ce que signifiait alors. Etre la fille. D'Aristos Théokratidès. Au bras de Jésus Evangelista. Le producteur d'Habanaguana. Dans la villa coloniale. D'Allen Dulles. Nouveau patron. De la C.I.A. Sur les hauteurs de Guantánamo. Quand ce vieux dragueur. Epié par sa femme. Et par Mamie Eisenhower. M'attire à l'écart. « Cet écrivain grec inconnu, ma chère Eva, dont on s'est inspiré pour votre dernier film où vous êtes sublime, il faudrait nous le présenter... » Il y avait là Sacha Bielinski, Lyndon Johnson, quelques espions d'ambassades européennes et cet acteur minable de Ronald Reagan, mais je m'emballe. Il m'avait surprise. A l'Hotel Nacional. Où je nageais nue. Lisant le Numéro Zéro. De la revue Potlatch. L'affaire a fait des vagues. En plus du scandale. De la revue Confidential. Où on me voyait. Avec Abel de Loyola. Ô je ne voulais pas. Tomber entre les pattes. De ce Mac Carthy ! Alors j'ai suivi. L'avis de mon père. Une petite croisière. Pour changer d'air. Et pourquoi pas. Pêcher cet aède grec. Dans son île. Ou plutôt. Me faire pêcher. Par lui. Puis le ramener. A Cuba. C'était une folie. Je le savais. Mais j'ai aimé. Deux hommes. Dans ma vie. Qui. Chacun à sa manière. Possédait. Un hameçon. Capable. De pêcher le cœur. De n'importe quelle femme. Le destin voulut. Que je les rencontre. Presque en même temps. De sorte qu'ils pourraient. L'un comme l'autre. Etre le père. De mon fils. Du moins. Si j'en crois. Cet Indien. Hatuëy. Dans sa grotte. Veillée. Par l'arbre. Où te parlent mes yeux.*



L'homme qui était mort captait la voix errante et mélodieuse d'une femme dans les feuillages du figuier maudit. A travers les lianes, il cherchait à entendre son appel plaintif. *Est-ce toi qui me parles... t'ai-je bien entendue... suis-je enfin parvenu jusqu'à toi ?*

Le regard d'Eva semblait voir et ne pas voir, ainsi que les pupilles d'un oiseau du soir quand elles réfléchissent le monde comme un fabuleux miroir. *La brûlante beauté de ses yeux verts, où brillait la source de l'Indien Hatuëy.*

Qui est encore cet emplumé, dont le lexique de mon portable refuse l'existence ? N'y aurait-il plus aucune réalité fiable à quoi s'accrocher pour construire un <b>Storytelling</b> digne de ce nom ?
---

Eva tenait depuis toujours de l'ange saltimbanque, du singe funambule, de l'elfe ménestrel, de l'oiseau troubadour. Elle était allongée sur la mousse d'une énorme branche, main tendue vers un colibri dont le trille répondait à sa voix. Autour de ses épaules et de son cou s'enroulait un serpent, qui balançait vers l'homme une tête en fer de lance où s'agitait une voltigeuse langue bifide. Le défunt restait sans bouger, osant à peine respirer, de peur d'effrayer cette créature surgie de jadis.

Tout de suite il avait reconnu le monstrueux ficus, dont les ombres s'accrochaient au tourbillon d'un réverbère sur le quai désert. L'homme était certain qu'il ne s'agissait ni d'un rêve ni d'une illusion, même s'il ignorait à quoi ceux-ci pouvaient ressembler au-delà de la vie. Mais n'en avait-il pas éprouvé un avant-goût dans les bras d'Eva ? *Tu veux te fondre en moi ? Je veux que tu m'encercles tout partout, comme le Jaguëy.* Les premiers oiseaux des îles commençaient à piailler dans les branches de l'arbre à l'approche d'une aube encore incertaine, quand il se laissa envahir par l'organique splendeur du Jaguëy. N'était-ce pas en ses feuillages, dit-on encore sur l'île, que Christophe Colomb avait découvert l'oiseau-serpent sous la forme d'une Indienne blonde à peau noire et aux yeux verts, qu'il baptisa du nom de la première femme ?

**« Je suis Eva la fée, la sorcière, la muse de toutes les sources et l'oiseau-serpent du grand cirque, l'une des attractions de l'au-delà. Je peux prendre la forme d'une mouche aussi bien que celle d'une mouette pour te guider, mais ne pourrai jamais plus m'adresser à toi que par énigmes. »**

Loyola sent que tout l'incite à renoncer.

Quelle part de soi-même laisse-t-on dans le tourbillon d'une barque naufragée dès avant sa naissance ? Il reste la vision d'un yacht et le ciel d'une nuit d'été qui tombe avec des rires, ces rires d'une femme qui sera ma mère, tout ce qui peut passer par la tête de mon père tué par ce type il y a cinquante ans.

La mouche de tout à l'heure, dont le murmure des ailes ne cesse de l'encourager, lui paraît à présent la plus douce des muses... Quels tambours battent en moi quand je pense à mon père ! Sans l'aède, jamais mon père et ma mère ne se seraient rencontrés, dans une étreinte ultime, la nuit du 26 juillet 1953. Jamais je ne serais né le 16 juin 1954. Mais pourquoi cette gestation de plus de dix mois ? Pourquoi ces quarante jours en trop, dans un hôpital de Santiago de Cuba ? Si tu veux m'y aider, ce sera l'objet de mon enquête et la raison d'être de ce livre. Il faudra, pour y arriver, superposer un labyrinthe de mots au dédale de la vie réelle. Mon existence entière sera l'enjeu de cette partie, qui commença par le projet d'un casino à Baracoa, dans la province orientale de Cuba. Un plan conçu par Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista, d'après les perspectives d'une société des loisirs et du jeu tracées par la revue *Potlatch*. A mon pote Anatole s'imposait la question : Où sont passées les créations imaginaires de ceux qui écrivirent sur les murs : « *Tout le pouvoir à l'imagination* » ? Nous sommes les mieux placés pour ne pas y répondre, nous les *créatifs* et les *communicants* qui fûmes les épigones de cette idéologie-là. Comme si réclamer à cors et à cris du pouvoir temporel qu'il cédât la place au spirituel avait été la meilleure garantie pour que, dans sa propre sphère, l'Esprit d'une civilisation disparût. Jamais le sel de celui-ci n'aura été plus fade que depuis que nous occupons le sommet des buildings, y arborant des plaques de cuivre comme celle dont s'orne la porte de mon bureau : « Juan-Luis de Loyola, *Esthetical & Ethical Expert* », au dernier étage de la tour Panoptic.

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est remonter au colloque de Baracoa, cette rencontre entre quatre hommes au cours de laquelle il s'agirait d'imposer son hégémonie sur la future industrie des loisirs et d'y imposer ses règles du jeu. Pour ce faire, quelle meilleure stratégie adopter – aux marges de toute légalité – que d'imiter la légalité de l'Etat lui-même en créant de toutes pièces un exécutif, un législatif et un judiciaire du crime ?**

*Je suis donc l'arbre mafieux par excellence. A ce titre seul ma parole est dite honorable et ne souffre pas qu'on la discute. Nulle part vous ne trouverez témoin plus fiable que la moindre de mes feuilles pour vous rappeler qu'une île des Caraïbes, à l'aube des années cinquante, servirait de laboratoire à un capitalisme chimiquement pur, c'est-à-dire délivré de toute entrave morale. Or, il s'agissait précisément de la revendication principale exprimée par cette Internationale d'un genre nouveau dont le siège était à Paris, qui comptait parmi ses membres un certain Abel de Loyola. Si l'on ajoutait à leur critique radicale du communisme l'exigence de vivre sans temps morts, ces ambitions conjuguées n'étaient pas trop éloignées de celles qui feraient imaginer, par le gouvernement cubain, l'ouverture d'un « Bureau de Répression des Activités Communistes », comme un grand pas en avant pour la cause de la Liberté. Les relations entretenues par Allen Dulles, alors directeur de la C.I.A., avec Jésus Evangelista, sont sans équivoque à ce propos. Il s'agissait rien moins que de légaliser les projets de la mafia, même si la nécessité s'imposait d'une couverture nationale pour de telles activités. Leur plan ? La Compania Hotelera del Oriente S.A. se proposait de bâtir un complexe hôtelier pourvu de night clubs et de casinos, dont la devise d'avant-garde, Jouir sans entraves, épouserait celle des compagnons d'Abel de Loyola, sous les conseils éclairés de Sacha Bielinski. Il s'agirait des premiers établissements au monde où repas et alcools, shows et accès aux salles de jeux, drogues et filles seraient inclus dans le prix de la chambre. Mais quel rapport avec la mort d'un aède grec cinquante ans plus tard à Bruxelles ?*

La parole m'abandonne et c'est tout dire. Aucun mot ne devrait encore être prononcé, si les mots les meilleurs sont ceux que nous cherchons en vain. Je n'ai plus d'autre voix qu'un bourdonnement noir contre la vitre, d'autre langage que celui de cette messagère au sommet de la ville. Toi aussi tu es seule, c'est sûr, et tu pleures tes morts. Est-ce le chant de tes ailes qui vient de composer son épitaphe ? Quelque chose comme... Ci-gît Anatole Atlas, qui fut tout et qui ne fut rien. J'ajoute pour ma part : Son âme fut accompagnée par les oraisons d'une mouche. Puisqu'il semble que ce soit la tâche qui m'est assignée, si je veux conserver un minime espoir que s'éclaire enfin la mémoire commune de mon père Abel et de cette Aurore Théokratidès, dite Eva de Cuba...

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est voir surgir la figure de Sacha Bielinski, le seul homme au monde qui ait jamais eu ses entrées libres à la Maison Blanche comme au Kremlin. Nul ne sait où ni quand sa carrière commence à prendre une allure fulgurante, même s'il est certain qu'y jouèrent un rôle important la mort de Staline et certain assaut de la Moncada, le 26 juillet 1953, à Santiago de Cuba. Né en Russie, trempé dans la tourmente révolutionnaire, Bielinski ne laisse aucune trace avant le coup d'Etat en 1952 de Fulgencio Batista. Qui donc, sous le masque d'un psychiatre aux yeux délavés, gérant des fortunes dans les casinos les plus mal famés du monde capitaliste, eût-il pu soupçonner l'existence d'un fin dialecticien marxiste ayant connu Bertolt Brecht et Georg Lukacs, dont les messages atteignaient le sommet de la pyramide à Moscou ? Les archives ont prouvé qu'il tira ma mère des griffes du colonel Miranda, pour la faire admettre dans un hôpital à Santiago. Certaines figures se dérobent au pinceau du peintre et il ne s'agit pas ici d'esquisser à gros traits le profil d'un personnage de roman, quand cet homme échappait à toute catégorie littéraire. La vie seule engendre certains types humains dont les activités réelles sont impropres à toute forme**

**de fiction, par excès d'invraisemblance. Ainsi Bielinski fit-il de plantureuses affaires dans le crime à La Havane, tout en étant l'agent d'influence le plus efficace du Komintern pour les deux Amériques. C'est à ce titre qu'il devait rencontrer l'aède au flanc de la montagne Majayara surplombant Baracoa la veille du 26 juillet, jour de la Saint Christophe, en cette grotte où veille l'esprit de l'Indien Hatuëy.**

# Notes en bas de vie

Dans la matrice de ma mère. J'éprouve. L'unité primitive. De l'univers. Sa douleur. Originelle. « J'aurais mieux fait de mourir » Dit sa voix. Pour l'embryon. Que je suis. Mais aussi. Pour Sacha Bielinski. Qui vient d'ouvrir la porte. De la chambre d'isolement. Saisi. Par la forte odeur. De cadavre. Que dégage. Le corps. De ma mère. Recroquevillée. Dans un coin. De la pièce. Insonorisée. Vêtue. D'une robe de chambre. Et d'une culotte. Coiffée. D'un casque. Peint en noir. Comme le reste. De la pièce. Tous les interstices bouchés. Autour de la porte. De sorte qu'il soit. Impossible. De distinguer. Le noir du sol. Celui des murs. Du plafond. Car Bielinski estime. Que dans cette chambre. On doit avoir. L'impression. D'être dans un cercueil. Ou de dériver. Dans l'espace intersidéral. « Mon petit, il faut faire exactement ce que je dis. » Car bien sûr. Bielinski. Veut le bien. De ma mère. Simplement. Pense-t-elle. Il ne sait pas. Ce que c'est. Les drogues. Et les électrochocs. « Mon petit, ce traitement est d'un grand secours. Ne l'oubliez jamais. Quand on a extirpé tout ce qui est négatif, on a la place pour introduire le positif. » Penché sur elle. Il parle. Avec l'éloquence. D'un prophète. Visionnaire. « Ma petite, c'est un moment historique. Pour vous. Pour moi. Pour les malades. Pour tout le monde. Nous y participons tous. Jamais vous ne l'oublierez. » Derrière Bielinski. Elle voit. L'infirmière. Debout. Près du chariot roulant. Sur lequel. Trône. La boîte noire. « Je vous l'ai déjà dit, mon petit. Il n'y a pas de quoi avoir peur. Maintenant, donnez-moi votre bras. » Ma mère l'observe. Pendant qu'il. Cherche. La veine. Elle sent l'aiguille. Puis la fraîcheur. De la gelée. Qu'on étale. Sur ses tempes. « Prête, infirmière ? Voltage réglé ? Go ! »

Depuis la montagne enchantée. De mon Olympe. J'observe. Les forces titanesques. De la nature. Fauves redoutables. Flottant parmi les cieux. Démons hostiles. Parés du masque des anges. Monstres échappés des abîmes. Régnant sur les sphères supérieures. De l'édifice divin. Prêts au sacrifice rituel. D'une femme. Eblouissante création du rêve. Habitée par. Quelque muse des Cyclades. Ses lèvres alors. Laissent échapper. Contre toute attente. Une psalmodie. Qui se fait hymne. Pour ma vie. Une mélodie magique. Pour son enfant. Possédé. Avant sa naissance. Grâce au philtre de sorcière. Procuré par l'Indien Hatuëy. Son visage décharné. Ses traits tirés. Se métamorphosent. Puis je vois rayonner. Dans les yeux grands ouverts. Et radieux. De ma mère. Une transfiguration. Eternelle. Quand la danse. Horizontale. Agite de son rythme. Tous ses membres. Un torrent de feu. Se déverse d'elle. Avec des cris. Perçants. Fièvre extatique. Transe orgiaque. D'une intelligence. Divinatoire. Face aux puissances. De l'électrochimie. Coalisées. Dans un hôpital. A Santiago de Cuba. C'est une voix féminine. Parfaitement audible. Qui s'élève. Dans l'immense pièce. Où je suis seul. Comme chaque jour. A la même heure.

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Quelque chose me dit qu'elle sera féconde en délirantes fantasmagories, la nuit de ton prochain anniversaire. Je comprendrais, en effet, que tu te fasses tout un cinéma des circonstances ayant entouré ta singulière venue au monde. C'est pourquoi j'attends de toi que tu n'ouvres ce carnet qu'une fois dissipées tes imaginations nocturnes, à la bienfaisante lumière du jour. Il court sur le nom de Sacha Bielinski tant de légendes que je crains fort n'être pas capable de livrer ma véritable vie en pâture à quelque biographe que ce soit. Ne seraient-ce que mes premiers contacts, en pleine guerre mondiale, avec le futur patron de l'Agence, risqueraient de ne pouvoir servir de matériaux fiables pour un roman d'espionnage. Allen Dulles était alors occupé à manipuler avec brio, depuis son bureau suisse, les généraux allemands et l'Abwehr de l'amiral Canaris. C'est de nous qu'il tenait ses informations sur la mentalité de l'adversaire, grâce à un comité secret de psychiatres soviétiques. Il lui avait ainsi été plus facile de manœuvrer la Gestapo de Himmler afin de la monter contre Hitler, puis d'utiliser les modérés allemands pour semer la panique dans la population. Nous disposions en outre, comme monnaie d'échange, de redoutables témoignages attestant la complicité des plus grandes firmes américaines dans la montée en puissance du nazisme ainsi que dans l'organisation des camps de la mort, impossible à mettre en oeuvre sans les programmes de la société Panoptic. La victoire venue, c'est tout naturellement vers nos experts que le gouvernement des Etats-Unis se tourna pour évaluer l'état mental de Rudolf Hess lors du procès de Nuremberg. Coaccusateurs dans le jugement des criminels de guerre, nous procédions ensemble à l'examen psychiatrique des principaux accusés. C'est ainsi que je rencontrai Dulles pour la première fois.*



**Le Tabou !**

*Autour d'un Tabou seul toute parole, toute langue, toute culture. Tabou de l'Indien Hatuëy. Sur la grotte où gît son corps depuis cinq siècles devait s'édifier le complexe hôtelier. Là plongent mes racines secrètes et combien difficile d'en parler ! Les lianes du Jaguëy ne pendent-elles pas comme un voile pour clore cet espace sacré ? Oui, Jaguëy, temple originel, tombe, Indien Hatuëy.*

*Sans doute n'y eut-il guère d'Européens, depuis un demi millénaire, qui allèrent sur cette île tropicale et y rencontrèrent, dans une caverne au flanc de la Majayara, la source où repose l'esprit de l'Indien Hatuëy, puis qui s'en retournèrent avec une étincelle de cet esprit au fond des yeux. Ce que fit cet Atlas et que tenta d'imiter son petit-fils un demi-siècle plus tard.*

*Aurore dite Eva de Cuba, mère de Loyola, fille d'Aristos Théokratidès, associé de Jésus Evangelista, tabou tabou dire pourquoi l'aède grec venir à cet endroit. Lui communiste et pourtant met en doute combats modernes de l'homme écrasé par le poids d'une redoutable liberté. Celle-ci alimentait toutes les idéologies nées des décombres de la guerre. Aujourd'hui les mots, partout, partout, Liberté ! L'aède grec ne voyait pas quelle grâce trouver à l'existentialisme, au lettrisme ou au situationnisme, cette grâce qui lui paraissait devoir être la condition première et l'ultime finalité de leur combat. Combien l'expérience il avait eue de camarades militants, de responsables du Parti, s'en souciant aussi peu – de cette grâce – que les pires philistins de l'autre camp. Alors, quand Aurore lui parle de ce Debord, lequel écrit à vingt ans ne pas vouloir faire le voyage d'Orphée, tout en lui se ligue pour n'accorder aucun crédit à des expériences puériles auxquelles se rallierait son petit-fils vingt ans plus tard. N'empêche, ils devaient venir sur l'île et plonger dans la source de l'Indien Hatuëy ! Car l'idée du roman qui serait à écrire est que la Caraïbe est la province la plus sensible du monde enfin mondialisé, quelque chose comme une Judée pour l'Empire moderne, sur l'autre rive de la Grande Eau. Des prophètes y surgissent depuis l'Indien Hatuëy, qui ont noms Toussaint Louverture, Simon Bolivar, Paul Lafargue, José Marti. Leurs prophéties sont résumées par l'Évangile du Jaguëy.*

*Guerre ! Guerre ! Toujours la guerre ! Mais en guerre, les seuls à condamner sont les premiers coupables, et le Jaguëy vous touchera mot de ceux qui furent parmi les premiers responsables de cette guerre entamée le 26 juillet 1953. Une guerre planétaire dont l'enjeu serait la conquête des âmes...*

*Car, du crime organisé, l'île était devenue centre névralgique mondial. Au lendemain du coup d'Etat de Batista, la Banque nationale recevrait un communiqué présidentiel qui l'aviserait de la création prochaine d'une Banco de Oriente, laquelle ouvrirait aussitôt des*

*succursales à Santiago et à Baracoa. C'est là qu'une chaîne d'hôtels serait construite avec les fonds de l'Etat, puis concédée à des sociétés étrangères qui réaliseraient, en un an, des profits équivalant à la totalité d'un investissement qu'elles n'avaient pas dû faire, le tout n'étant qu'une façade – honorable, excusez-moi de répéter ce mot – pour d'encore plus juteux trafics.*

*D'autre part, des montagnes d'intérêts bancaires seraient englouties pour financer l'industrie tirée des plantations de cannes ; celles-ci, grâce à la sueur et au sang, grâce à la faim et au chômage organisé, garantiraient la fabuleuse rentabilité des sucreries de l'île. Son fleuron sur le marché mondial, celui qui assurait partout le renom de Cuba, demeurait le fameux rhum Evangelista. Quand j'y pense encore, leur idée d'une commercialisation internationale des jus de la mélasse tirée des cannes à sucre avant leur fermentation, cette idée fait trembler mon tronc d'un rire homérique. Un tel stratagème leur permettait en effet d'installer des comptoirs, en tout point honorables, dans chacune des capitales du monde libre. Dont Bruxelles. Où l'esprit de l'Indien Hatuëy se mêle à la fumée d'un cigare pour suggérer à Juan-Luis de Loyola que ses misères de la nuit seront terminées quand les palmes d'un Jaguëy, mortes depuis cinquante voire cinq cents ans, se réuniront à leur antique souche et reverdiront de plus belle. Où la chevelure des Pléiades continue de rôder au royaume des ombres.*

## *ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES*

- Holà ! Du haut de ton palais de marbre.
- Et de ta fenêtre de cristal.
- Où sont les muses et les fées ?
- Pourquoi donc, roi de l'Olympe...
- Ajournes-tu le jour ?
- Et le changes-tu en nuit ?
- Nous te le déclarons, l'ami !
- Tout le monde a des yeux pour y voir clair.
- Même dans pareilles ténèbres.
- Et pour se guider sur la route.
- Hormis ceux qui les ferment et ne veulent pas voir !

Juan-Luis de Loyola vient d'ouvrir un œil, le cigare toujours au bec. Des voix confuses ont parlé durant son sommeil. Encore un rêve ? Quelque absurdité venue de la rue, comme les fous et les ivrognes peuvent en proférer sans réfléchir ? Mais alors, comment ces voix multiples ont-elles pu franchir septante-sept étages de métal et de verre ? De deux choses l'une : ou ce roman n'a aucun sens, ou il en possède un qui demeure inexplicable à mon esprit borné. Pourrais-tu m'aider à comprendre, toi ma compagne ailée qui te bats toujours contre la vitre ? Obstinément ta litanie s'envole vers un ciel aussi noir que le fond du canal où clapote l'aède Atlas. Toi aussi, tu cherches en vain le point lumineux d'une cosmogonie, l'entrée dans l'inconnu, le passage vers une autre dimension. La lumière est morte à jamais, dirait-on. Ni soleil ni étoiles ni lune de l'autre côté de la fenêtre où tu imploras le jour. Aucun astre ne brille à l'horizon. Rien, sinon le sillage rouge de quelques voitures sur le boulevard de la petite ceinture, étincelles qui s'évanouissent comme cet homme dans le néant. Serait-ce la première éclipse totale du millénaire ?

*( L'auteur de ce récit trouvera vain que je décrive au physique à quoi ressemblait la jeune femme blonde en robe rouge installée seule à la taverne de la Pleine lune voici cinquante ans, dont j'ai dit qu'elle paraissait une réplique - hormis le noir de la peau - de la belle mulâtresse illuminant une bouteille de rhum, ou du moins son étiquette, qu'elle entreprenait de vider en offrant à l'homme un verre sur la plage de Naoussa. Tout son visage – bouche et regard – évoquait la fente. Elle portait la tête haute, ses lèvres dessinaient en permanence un léger sourire non dénué d'ironie ; dans l'immensité de ses yeux verts, on pouvait plonger comme dans une double mer. Quant à l'homme son corps, sa peau, son visage étaient toujours empreints de cette crasse puante et poussiéreuse posée sur lui par une interminable guerre civile. Aurore était la chair, toute la chair, mais en ses yeux brillait l'esprit. Cette façon qu'elle avait de mordre sur ses lèvres non maquillées, tout en passant une main légère dans sa crinière d'or, pour jouer l'idiote en écarquillant ses deux yeux et vous dire : « Je regarde en vous la vérité... », fixant alors l'homme comme sans le voir, obligeait à se perdre en la rejoignant au fond de son regard lointain. C'est là, dans une telle promesse, qu'était l'égarement pour le combattant croyant à un autre monde possible ici-bas. Combien de poètes avaient rendu les armes dans ce duel ! Il en allait d'un effort de votre personnage pour gagner l'au-delà de sa conscience, inconnu d'elle-même comme le fond de ses sens à elle vous était étranger. C'est ainsi que se déroula, quelques instants qui furent une éternité, cette cérémonie mondaine sur la plage de Naoussa. Le dernier chic nec plus ultra bon ton bourgeois nouvelle mode excentrique et rebelle à prétention révolutionnaire lancé par Paris fit à la belle te proposer de vider la bouteille non sans que, dans son geste fébrile pour verser l'alcool, un brin de cendre contenant une braise ne tombe par mégarde sur le*

*dos de ta main, que je chassai d'un doigt de l'autre main comme on chasse une mouche.*

— *Il y a une bête ?*

— *La bête à feu.*

— *Elle t'a mordu ?*

*Je la vis souffler une longue bouffée de fumée, puis ses lèvres s'avancèrent par-dessus la table et se dirigèrent vers la main brûlée qui venait de saisir le verre, sa langue s'y posant, puis ses doigts s'agrippèrent à ma chevelure de cendres. )*

Le visage de Loyola se détend, pour la première fois depuis longtemps. La mouche vient de le taquiner, au moment précis où il rallumait son cigare, provoquant une brûlure bénigne qui a plutôt l'effet de le rassurer. Sur l'écran du portable, il croit voir la figure de l'aède en train de s'esclaffer.

Ni dedans ni dehors, un homme vous regarde par le hublot d'une âme voyageuse. Espion d'un autre monde, agent secret venu des Pléiades, il flotte parmi les ténèbres, dans l'envers du décor des apparences. Trois pesos en poche pour tout excédent d'argent liquide. Il sourit en songeant à la Tricontinentale, imaginée naguère par Ernesto Guevara. Ces trois pesos, se dit-il, hissaient haut les couleurs de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique latine. En cette petite pièce métallique, fusionnaient les hurlements d'entrailles dont avait été forgée la prospère Belgique.

Floc...floc...floc... Le bruit d'un robinet seul rythmait le silence de cette interminable nuit. L'homme était tombé comme une goutte rouge dans la ville en or des noires alchimies. S'il avait bonne mémoire, tel était encore le drapeau de ce pays : Noir Jaune Rouge. Dans la brume, il avait vu flotter quelques-unes de ces bannières aux plus pauvres fenêtres des quartiers déshérités. Sans aucune malice, il s'était demandé quelle occasion solennelle ( mort d'un roi, triomphe sportif ? ) avait valu cette flambée nationale d'ébène d'or et de sang. « Le Panthéon des Belges » titraient hier les quotidiens en première page, affichant cent photographies où se côtoyaient monarques, joueuses de tennis et pitres de l'écran. Ni Charles De Coster ni Thyl Ulenspiegel, mais une certaine Amnésie. Ainsi allaient les lois d'un monde sans autre loi que celle des miradors de la tour Panoptique. Et si, contre toute attente, ils s'en venaient à élire la voix d'un aède chantant ?

L'homme qui était mort avait découvert cette litanie des Belges les plus illustres sur une double feuille de gazette recouvrant le visage d'un vieux bougre endormi dans l'encoignure de l'agence de voyages ( *Daily cruises, tickets for all boats* ) où clignotait la réclame du Lotto national, au coin

d'une ruelle pleine de silhouettes recroquevillées, apeurées, ensevelies sous des lincaux de cartons et de journaux distribués gratuitement dans la station de métro voisine. *Out and down. Fauves malades encastrés les uns dans les autres. Si l'un veut se tourner il doit guetter le souffle du camarade et son envie de se tourner sans quoi c'est le réveil en chaîne.* Toutes ces tombes de papier chantaient en chœur l'appel aux clémences de peste et famine, guerre et mort. Que celles-ci ravagent la surface du globe s'imposait comme un malheur naturel, auquel il n'était nul remède qui ne dépendît de nos prières, donc de la miséricorde du ciel. Celui-ci leur clamait, grâce au logo du Lotto, qu'au moins le rêve de devenir un jour *scandaleusement riche* appartenait à tous. Pouvaient-ils ignorer qu'un million de dollars voltigeait en produits bancaires dérivés, comme une constellation bénédictrice, par-dessus chaque tête humaine ? Quel qu'il fût, le salut viendrait donc de l'autre monde. Or, parmi ces créatures écroulées, s'étaient faufilées deux ombres entre les murs de la ruelle, deux formes sans contours bien définis, dont l'allure lui était vaguement familière. Était-ce la fatigue ? Son attention détournée par ses propres délires ? Il n'avait guère prêté d'intérêt à ces deux vagabonds - l'un portant barbe antique et l'autre modernes bésicles -, titubant au milieu de leurs congénères, quand ils éructèrent en levant une bouteille de rhum vers les lumières de la tour Panoptic :

- Holà ! Roi des Lottophages...
- L'aurore aux doigts de rose ne daigne plus paraître.
- Oyez, filles des hautes falaises de verre !
- Nymphes du métal et du béton, venez vous réfugier dans la barque d'Ulysse !
- Avez-vous oublié l'anniversaire du héros aux mille tours ?
- Venez, nymphes et muses, lever le mauvais sort d'une ville envoûtée !
- Accourez pour nous dire quand cette nuit finira.
- Que nous sachions si nous sommes morts ou vivants.
- Errant réellement par un jour sans soleil.
- Ou créatures fictives égarées dans une fable.
- Mais quelle importance, ô Muses...
- Si l'auteur de ce livre nous est plus familier...
- Qu'il ne l'est à ses contemporains.
- Ce qui garantit la réalité de son rêve !

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est sentir que toute cette mort dont regorge à présent le canal, toute cette mort autour de la mort d'un homme, déborde et s'infiltré dans la Tour pour en remonter les étages un à un, jusqu'au bureau de *l'Esthetical & Ethical Expert*. D'où venait cette mort, sinon d'avant sa naissance à l'île du Diable ? Sacha Bielinski dirigerait l'opération comme indiscutable fondé de pouvoir, tandis que le président Batista et le chef de sa police lui faciliteraient dans l'ombre toutes les démarches. Il s'agirait, pour commencer, d'une centaine d'hôtels qui couvriraient un éventail de lieux idylliques situés en arc de cercle depuis Santiago jusqu'à Baracoa. Non que Sacha Bielinski fût en rien propriétaire. Ce titre, il le laisserait à Jésus Evangelista et Aristos Théokratidès, qu'il prendrait sous son obligeante protection. Les nuits se peuplèrent ainsi de cadavres que l'on retrouverait défigurés au petit matin. Qui contrôlerait casinos, cabarets et bordels contrôlerait la paix des cimetières. Une même gestion demain planétaire. L'empire du jeu, du sexe et de la drogue serait donc aussi celui de la mort. Faire taire l'ombre des ancêtres, imposer silence aux légendes unissant le ciel et la terre, permettrait de régner sur toutes les industries de**

**la chair. Une seule puissance financière s'emparerait des corps et des âmes. Jouir et s'éclater, n'est-ce pas tout un ? A un pôle ça se concentre, à l'autre ça explose. Armes et bombes feraient partie du grand jeu. Plus de paradis ni d'enfer qui échapperait au commerce mondialisé. La nature et la culture, matières premières d'une gigantesque machine qui broierait leurs tissus et chierait leurs déchets dans le canal, quand leur suc alimenterait les étages de la tour Panoptic.**

# Notes en bas de vie

Dans cet état. Mystique. D'unité. Avec le tout. Dont résonne. Un écho primitif. Au plus profond. De la matrice. De ma mère. C'est le génie. De l'univers. Qui exprime. Sa douleur. Originelle. Par une métaphore. Où se reflète. L'être éternel. Œuf cosmique. Dont miroir. Musical. Est. Le chant. De ma mère. Qui s'élève. De son ventre. Après. L'électrochoc. « Ne cherchez pas à me résister, petite, c'est très mal. » Certes. La vraisemblance. Est règle d'or. D'un vrai roman. Mais peut-elle être. Respectée. Si l'on s'avise. D'y incorporer. La réalité. De notre époque. Depuis. Le 26 juillet 1953 ? Aussi. Ai-je scrupule. A y incorporer. La figure. De Sacha Bielinski. Dont ne subsiste. Aucune. Image. Aucune. Trace. Photographique. Cette tragédie. Illustre. Le monde visionnaire. De l'aède. Qui lui seul. Invente. Mon histoire. Lui. Le medium. Entre l'artiste. Originel. De l'univers. Et nous. C'est. L'essence. De son art. Depuis. Le murmure. De la tendresse. Jusqu'au. Hurlement. De la folie. Son œil solaire. Perce. Le secret. De la caverne. Et me permet. De révéler. Qu'avec Bielinski. N'a nul besoin. De prononcer. Un mot. Pour que. L'atmosphère. Soit chargée. D'électricité. Lui. Le chaman. Dévoyé. Venu. De Sibérie. Qui. Dès leur première. Entrevue. A fait miroiter. Au patron de l'Agence. La perspective. De lui révéler. Les techniques. De lavage. De cerveau. Utilisées. Par les Russes. Au cours. De leurs procès. Spectacles. J'entends encore. Par les oreilles. De ma mère. Dans son casque. « Ecoutez, écoutez bien tout. C'est la seule façon d'aller mieux... » Mais qui. Pourrait. Me croire. Si j'ajoute. Qu'après. Avoir. Distribué. Ses consignes. Aux infirmières. En rafales. De mots. Semblables. A celles. Tirées. Par un pilote. US. En Corée. Sur un bombardier. Soviétique. Sacha Bielinski. Enclenche. Le magnétophone. Pour ses collègues. « Ce que vous allez entendre est top-secret. Toute transgression sera passible de poursuites de la part du gouvernement des Etats-Unis. » Les médecins. Echantent. Des regards. Perplexes. Pourquoi. Ecouter. Une bande. Dont le contenu. Est si brûlant. Qu'il donne lieu. A cette mise en garde ? Alors. Le magnétophone. Repart. « Nous tous, prisonniers, faisons solennellement l'appel suivant : l'ingérence armée dans les affaires intérieures de la Corée constitue une agression barbare destinée à protéger les intérêts du capitalisme monopolistique des Etats-Unis. Luttons tous ensemble pour le droit contre l'injustice en nous opposant courageusement à ceux de nos dirigeants qui voudraient nous mener à une guerre contre la Russie. » La voix. Du pilote. Américain. Etait jeune. Qui lançait. Ce message. Après. Avoir subi. Un traitement. Approprié. Dont Sacha Bielinski. Connait. Le secret.



# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielski

*Durant les jours passés ensemble à Nuremberg, ce fut un jeu d'enfant pour moi de faire croire à Allen Dulles que nous partagions les mêmes perspectives historiques à long terme : le nazisme une fois détruit, une menace nouvelle et plus grave à maints égards pour la race élue, celle des seigneurs et maîtres de la planète, pointait à l'horizon. Le communisme, forme nouvelle du vieux despotisme oriental, s'apprêtait à répandre sur le monde libre sa barbare et pernicieuse influence. Lorsque nous nous quittâmes, ayant déclaré Rudolf Hess « cliniquement sain d'esprit », c'était à qui de nous deux avait le mieux persuadé l'autre du fait qu'il fallait tout mettre en œuvre pour sauver l'univers du péril soviétique. J'offris même à ce brave Allen Dulles un exemplaire de La Guerre des Mondes qui avait appartenu à mon grand-père, dédié de la main d'H.G. Wells, preuve à ses yeux suffisante que la véritable élite se reconnaissait à sa culture. Je n'eus pas l'effronterie de lui parler de leur immense poète Walt Whitman, mais ne pus m'empêcher de lui demander comment il avait subi le choc de l'émission radiophonique réalisée sept ans plus tôt par Orson Welles. Il n'en avait pas été moins épouvanté que par le krach financier de Wall Street, et je n'eus aucune peine à lui faire croire que notre Armée rouge promettait une invasion de petits hommes verts, en pire. Douze ans plus tard, je faisais officiellement défection du camp martien. Nous serions donc unis dans un même combat pour le salut des consciences. Moi-même, j'avais peine à me convaincre de l'effrayante simplicité d'esprit de cette caste, en rien comparable à celle de nos plus stupides idéologues frottés de dialectique stalinienne. C'est qu'ici, les Noirs comme les Jaunes ou les Rouges représentaient l'ennemi ontologique. Un adversaire comparable à l'espèce des serpents. La race des anges avait à les combattre, et vous ne pouviez y être admis qu'à condition d'exhiber la bonne couleur de peau.*

## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

---

*Juan-Luis de Loyola se tenait toujours à la fenêtre du dernier étage, attendant l'aube du grand jour. Il ne faisait aucun doute que venaient de lui parvenir les multiples voix surgies du royaume des ombres, qui l'incitaient à tourner son attention vers d'autres paysages imaginaires. Il fixa les yeux sur une vitre toujours noire. La vue s'étendait à travers un bras de mer qui pénétrait la ville et là-bas, loin par-delà une vaste baie portuaire, couraient les écailles vertes et brunes figurant le dos de son île natale. Ce ne lui était pas un effort particulier de s'y croire, sur l'île-crocodile, alors que se devinaient à peine blocs et avenues de Bruxelles. Au vrai, comme il appartenait à un univers où tous les marchés tournaient jour et nuit, sa tête se trouvait dans un permanent vertige ubiquitaire. La Tour se présentait donc à lui plutôt comme une image virtuelle, platonique en dépit de sa taille : elle appartenait moins à la réalité qu'à l'ordre des idées. Rien n'existait vraiment, pouvait-on dire, autour de Loyola. Cette raison lui fit désirer avec force le refuge d'une caverne matricielle. Mais que cherchait-il au juste, et où le trouver ? Car les réminiscences du ventre de sa mère n'appartenaient pas aux mêmes zones cervicales que son vouloir lucide et raisonnable, celui qui lui permettait par exemple de miser sur le rouble. Il ne savait pas vraiment ce qu'il voulait et soudain il le sut. Les deux spectres de la rue brandissaient une bouteille, et la sienne était vide. Il avait envie de s'envoyer encore un petit verre de rhum à la mémoire de son père, dans ce café dont une loupiote mauve signalait la présence de l'autre côté du canal.*

*C'est alors que se déclencha quelque chose, au moment précis où retentit un nouveau Bip au poignet de Loyola. Le rouble avait encore grimpé aux dernières heures de la nuit, murmura sur une musique suave la voix dissimulée dans le boîtier de sa montre. Il prononça une formule codée à l'intention du processeur de signaux logé sous l'écran miniature, et la voix féminine lui répondit par un salut matinal. Saturé d'érotisme, l'organe électronique lui souhaitait en quatre langues plein succès pour un jour qui, malgré l'heure, ne s'était pas encore levé. Loyola prendrait l'ascenseur où il verrait pivoter vers son visage une caméra de contrôle, comme dans le hall de marbre dont les miroirs cacheraient d'autres voix féminines qui lui susurreraient*

*dans un rôle d'amour que le rouble hier moribond n'avait pas cessé de bander toute la nuit. Puis il sortirait et traverserait l'esplanade où il se retournerait pour admirer les septante-sept étages d'une prolifération de verre et de métal dont il se demanderait si quelque métastase n'en avait pas accru la progression verticale au cours de ces heures obscures. Un vent du large alors le prendrait dans son tourbillon. Mais il saurait ce qu'il voulait – un petit verre de rhum – et il resterait encore un moment à étudier les proportions de cette masse couleur bronze, dont Jésus Evangelista avait jadis argué de la transparence parfaite pour arracher tous les permis nécessaires, au temps du fameux projet Manhattan. La principale vertu de sa façade était, il est vrai, de réfracter la sombre luminosité du canal. Un reflet des entrailles de la ville, se dirait-il encore, tournant ses pas vers le pont de béton, sans ignorer que son image et sa voix, depuis le bureau du dernier étage, n'auraient cessé d'être vidéotransmises dans le monde entier via satellite. Au moins, conclurait-il, ces instruments techniques auraient-ils enfin leur utilité : celle de fixer dans une mémoire objective les scènes spectrales qui se donnaient à voir de l'autre côté du canal.*

*( A cet instant de son récit, l'auteur de ce livre me pardonne si j'ouvre un autre cahier, mon cahier secret. Les deux figures venant d'intervenir permettent, en effet, que je dise de l'aède qu'il s'agit de n'importe qui venant de nulle part et marchant dans les rues d'une ville inconnue : où peut-il aller ? à qui s'adresser ? **Finances : Des sommets historiques !** Bien sûr, ce type est pauvre en fric et riche d'un esprit ne s'accommodant guère des moeurs boutiquières. **Bruxelles a gagné près de 25 % en un an !** Sa principale ressource mentale - celle qui lui épargne l'enseigne de la cloche - réside en ceci qu'il est tourné vers le futur et vers toutes les sources du passé, dont il capte les voix comme personne. Pareille disposition pourtant le handicape, davantage encore que les clochards, lorsqu'il s'agit pour lui d'affronter les réalités immédiates, et c'est avec une égale brutalité qu'il reçoit presque chaque vision s'offrant à son errance. **Euphorie !** Tous ces gens, quels qu'ils soient, pourquoi tolèrent-ils ainsi les rôles qu'ils se jouent ? Comment font-ils pour se prendre au sérieux ? Pensent-ils vraiment être un trader dynamique, un sportif émérite, une star de la chanson, un politicien soucieux de la Cité ? S'ils pouvaient prétendre à la légitimité d'une fonction sociale, n'était-ce pas dans l'exacte mesure où celle-ci se liait à un fluide universel ne leur faisant pas ignorer la face cachée de leurs propres fantômes, ces clochards endormis sur leurs bouches*

*de chaleur, et tous ceux qui crevaient la gueule ouverte au seuil même de leurs existences cossues ? Animée d'une rage planétaire, son oeuvre entière leur posait de telles questions, dont il ne doutait pas que la formulation adéquate eût modifié de fond en comble ce qu'il fallait nommer un désastre social. **Toute la planète Bourse exulte !** Celui-là, par exemple, croyait-il vraiment être au sommet de la tour Panoptique ? Et les deux lustucrus venant de lever leur bouteille de rhum dans sa direction, parfaits sosies d'Homère et de James Joyce, n'étaient-ils pas les flics de tout à l'heure dans leur bagnole à bande orange et gyrophare bleu, quand ils prenaient en chasse mon ombre suspecte ? )*

Puis les deux silhouettes s'éclipsèrent, et l'homme qui était mort oublia même ce qu'il venait d'entendre. Avait-il d'ailleurs capté quelque chose ? Le nom d'Ulysse était sans doute au coeur de sa mémoire la plus profonde... *Les situationnistes se placeront au service de l'oubli*, affirmait leur premier **Manifeste**. Mon métier, se dit l'aède, est de peindre la réalité de mon époque, ainsi d'époque en époque, et d'aède en aède, je me survis. Le cycle des poèmes épiques n'est-il pas toujours à recommencer ? *Une action révolutionnaire dans la culture ne saurait avoir pour but de traduire ou d'expliquer la vie*. Comme à travers un songe, deux messagers de l'autre monde écoutaient le silence d'une voix dans ce café désert, où l'homme qui était mort attendait en vain le jour. Celui de la finale au stade, pour le grand jeu

## **LES DOUZE DIEUX DE L'OLYMPE**

## **ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES**

- Voici la nuit sans fin qui laisse du loisir.
- Pour le plaisir d'entendre des histoires.
- Pauvre type !
- Seul à déblatérer ses fables dans un café.
- J'ai connu ça, moi aussi.
- Le malheur l'égare au point qu'il mélange les jours.
- Si ce mot a toujours un sens.
- Il attend pour demain un événement public s'étant déroulé hier.
- En êtes-vous bien sûr ?
- J'éprouve encore sur mon crâne la pression des féroces mâchoires.
- Ah oui, la gueule du lion !

- Magiciens, clowns et dompteurs.
- Domestiquant la foule esclave.
- Dans l'éternel présent programmé.
- Une légende rapporte qu'aux temps où vos dieux se livraient à leurs jeux...
- Sur l'Olympe.
- Apollon lui-même, ayant gagné une partie, exigea sa récompense.
- Faute de quoi, vous avez bonne mémoire.
- Il menaçait de plonger dans l'Hadès.
- Et de ne plus briller que pour les morts.
- Si la lumière s'était pointée sous terre, nous en aurions su quelque chose.
- Voyez là-bas cet autre type, comme il titube sur le pont.
- Il semble l'un de ces errants qui eurent le malheur de tuer un homme.
- Etranger, notre père !
- Votre voix ne lui parvient guère.
- Il arrive de très loin, des pays d'outre-mer.
- Invitons-le dans cette auberge et offrons-lui un alcool du pays.
- Attendons ! Qui est-il ? Serait-il un des dieux, maîtres des champs du ciel ?
- Pourquoi le comparer à l'un de ces ivrognes de votre Olympe ?
- Le bar a deux entrées. Par celle qui donne sur le quai n'entrent que les humains.
- L'autre ouvre à l'arrière sur un cul-de-sac.
- C'est le chemin des immortels.
- Croyez-vous qu'il puisse appartenir à cette engeance bâtarde et maléfique ?
- Peut-être bien. Sinon, c'est un humain qui a dû fuir, loin du pays natal.
- Si ce n'est pas un rêve, dicté par cette histoire à mourir debout.
- Je sais la vanité des songes et leur obscur langage.
- Une grande partie de l'existence humaine se déroule dans un état second.
- Qui ne peut être exprimé par le langage courant de la veille.
- Sans doute ne faut-il pas s'y embarquer sans quelque vision divine.
- Une lumière qui nous englobe.
- Et que l'instant présent ne perçoit qu'à peine.
- Comme un pâle rayon sur une muraille lointaine.
- Combien peu nombreux ceux qui la perçoivent !
- Amusons-nous donc.
- Après tout, le temps n'est guère ce qui nous manque.
- Mais disposons-nous d'encore assez de chaos pour créer un monde ?
- Il suffit d'essayer.
- Voyez ces façades, comme leurs couleurs changent.
- Un Olympe en technicolor !

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est se demander si les revenants ne sont pas seuls à tout comprendre en ce bas monde. C'est aussi se poser quelques questions vitales, comme celle de savoir si l'on n'est pas mort soi-même, à errer dans les territoires entre deux univers, où règnent les esprits que la Tour a pour fonction d'évacuer. Qui sait si ce n'est pas rentrer à ce point dans leurs voix que l'on arrive à y percevoir l'autre de l'autre, ce moment où vous revient la plus intime voix de vous-même. C'est se demander encore si l'on n'est pas en train de flotter sur la ligne de partage des eaux entre la vie de ces morts et la mort de sa propre vie. D'un côté, les événements normaux des vivants et des morts, tels qu'ils devraient se produire aux jours habituels, et de l'autre une série d'épisodes spectraux, dont il vaudrait mieux ne pas s'occuper ni se demander pourquoi ils ont lieu, encore moins tenter de les débusquer, quand ils soulèvent le couvercle d'un enfer qui s'était donné les allures du paradis. Car, dès avant ma naissance, l'île du Diable fut le laboratoire du Nouvel Ordre Edénique. Un Olympe ouvert à toutes les familles, sans exclusive, où les dieux n'avaient même pas besoin de gardes du corps. Voilà pourquoi, prévoyant que des désaccords**

**fatalement risquaient de surgir, le haut commandement de la mafia décida de nommer un médiateur. On choisit Abel de Loyola pour seconder Sacha Bielinski, car il était le seul à parler parfaitement l'espagnol et pouvait ainsi faire le lien entre tous les clans et le colonel Miranda, beau-frère du président de la République, chef d'une police secrète qui protégeait efficacement les intérêts défendus par Batista. C'est par un accord entre tous ces hommes, dans le palais présidentiel, que serait confiée l'exclusivité du projet *Magna Graecia* à Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista.**

# Notes en bas de vie

Une mélodie primitive. Continuait de s'exhaler. Des lèvres de ma mère. Accompagnée d'images. Qui dans leur changement rapide. Leur feu tourbillonnant. Evoquaient un camp de loisirs. Une croisière immobile. Un nouveau temple du bien-être. Où tout est fait pour satisfaire vos désirs. Et je faisais partie d'un chœur tragique. Voix populaire immémoriale. Au-dessus du chant des mortels. Qui entre ciel et terre. Aussi réelle. Aussi digne de foi. Que l'Olympe. Par-delà les folies des rois. Disait l'unité de l'homme. Et de l'homme. Au sein de la nature originelle. C'est ce chœur antique dans son ventre. Qui consolait ma mère. De la cruauté d'une aiguille. Dans sa veine. Et des électrochocs. Terrible processus destructeur. De l'histoire universelle. Son regard lucide à présent. Voyait l'essence des choses. Il s'élançait au-delà du monde. Au-delà des dieux eux-mêmes. Pour dire l'horreur. Et l'absurdité. De sa situation. Vérité dévoilée. Par la fée qui guérit. Et qui sauve. Tandis que Sacha Bielinski. Poursuivait son expérience. Ma mère toujours couchée. Dans la chambre d'isolement. Un casque sur la tête. Où le magnétophone. Continuait de déverser. Ses phrases stupéfiantes. « ... Dachau, Auschwitz, Hiroshima, Nagasaki. Aujourd'hui la Corée, demain d'autres parties du monde. Voilà où peut conduire l'extrême férocité des régimes capitalistes. La Seconde Guerre mondiale l'a démontré. L'humanité souffrante a crié à l'unisson. On n'aurait jamais dû permettre que ce cri s'élève à nouveau. C'est pourtant ce qui se produit. Les Etats-Unis ont utilisé toutes les ressources de leur technologie avancée et de leur industrie capitaliste pour produire cette nouvelle monstruosité. Nous, prisonniers, appelons à la création d'un corps international pour imposer le respect du droit aux forces capitalistes et réactionnaires. Faisons clairement connaître notre condamnation morale de tels agissements... » Où. Bielinski. Voulait-il. En venir ? Pourquoi. Repassait-il. Cette bande. Magnétique. Ramenée de Washington. Comme de nombreuses autres. Exprimant les confessions. De prisonniers. Rééduqués. En Corée. Dans quel but ? Peut-être. Une erreur. De programme. Ce lavage de cerveau. Opéré. Par les Soviétiques. Ne devait pas. Concerner. Son propre cerveau ? Ma mère. Entendait toujours. La voix de Bielinski. S'adressant à ses collègues. Dans la cabine. Derrière la vitre. « Ne devons-nous pas nos succès à la mise à nu de l'inconscient, qui permet de découvrir les traumatismes enfouis, pour en délivrer nos patients ? » Murmure d'approbation. « Nous comprenons de mieux en mieux comment le corps et l'esprit agissent l'un sur l'autre. Voyez-vous où je veux en venir ? Si nous sommes intéressés par les mécanismes mentaux et les lois qui les gouvernent, c'est aussi le cas de nos ennemis communistes. Mais si les moyens sont les mêmes, nos buts sont différents. Ils agissent pour nuire. Pour nous, il n'est question que de guérir... »



# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Les missions spéciales auxquelles j'ai participé reposaient sur un principe d'autant plus simple à mettre en œuvre que l'on montait dans la hiérarchie des interlocuteurs. S'il est très difficile et périlleux pour un agent subalterne de gagner la confiance de son homologue adverse, il suffit presque de s'adresser à la tête pour voir s'évanouir ce que l'on croit à tort sa raison d'être : l'intelligence. Il serait peu charitable pour moi d'ironiser sur le fait que nulle part ne se rencontre un tel défaut davantage que dans l'Agence dont le nom même prétend indiquer une concentration de cette qualité. Mais j'ai de longue date l'expérience des vanités humaines. Ainsi, quand il m'aurait fallu de nombreuses années pour tenter d'infiltrer à la base un réseau de la CIA, non sans œuvrer d'abord comme agent double afin de prouver ma valeur sur ce marché, rien ne me fut plus aisé que de renouer le contact avec Allen Dulles après le renversement de pouvoir à Cuba. J'y étais en mission secrète, pour ainsi dire officielle, et il jouissait d'une agréable villa coloniale sur ses terres de Guantánamo. Le dictateur Fulgencio Batista, mis en place par ses soins, donc son obligé, était un sang mêlé. Je ne dus guère produire trop d'efforts pour inventer complots et trahisons de palais au Kremlin rendant précaire ma situation dans l'empire totalitaire. Un clin d'œil suffit. Je n'eus qu'à lui faire sentir que nous étions du même monde. Nous appartenions l'un et l'autre à une essence qui autorisait la maîtrise du monde. Ainsi prit-il plaisir à ma complicité pour me fournir le détail de ses actions passées au service de l' United Fruit Company dans quelque pays d'Amérique centrale, ou pour me révéler les gages mutuels qui le liaient au Shah d'Iran. L'essentiel semblait pour lui de justifier la débauche des fonds secrets. Comme à un vieil ami, je lui fis miroiter l'avantage qu'il y aurait à augmenter encore ces sommes en mettant sur pied quelque programme chargé d'analyser comment les communistes s'y prenaient pour gagner à eux tant de consciences.*

# ***Maiak***

Juan-Luis de Loyola voulait un roman ne contenant rien d'ineffable, d'illisible, rien qui défiât les représentations de la tour Panoptic. Peut-être sera-t-il intéressé par le personnage de Bielinski.

***Face aux technologies qui suppriment l'espace et le temps, l'aède use d'un art qui les démultiplie.***

*A L'INFINI RETIENS LA NUIT,*

*suppliait toujours la voix de Johnny. Je me suis tourné vers la fenêtre où le grand ciel de l'aube se suspendait au-dessus de la ville. Plongée dans les ténèbres, une frontière invisible s'étendait le long du canal, qu'il ne faisait pas bon franchir quand on appartenait aux exclus. Le bruit des conversations s'était assourdi, tous les regards tournés vers notre coin sombre où rayonnait au mur l'image d'un calendrier. Le nouvel arrivant venait de saisir un dossier de chaise à ma table, y prenant place d'un air las. Son regard glissa vers l'espace impersonnel et vide qui s'offrait derrière la vitre. Je le vis raidir le torse, rejeter en arrière sa chevelure blanche de gentilhomme. Il se lissa la barbe en saisissant une liasse de papiers dans la poche de son paletot. Ce sont les yeux rêveurs d'autrefois qui me fixent lorsque Sacha Bielinski, d'un geste cérémonieux, les ajoute à mes feuilles posées sur la table où il s'appuie des deux bras, parlant d'une voix douce.*

*— J'écris comme vous, pour ne pas perdre la raison. Mais si on est seul, on ne peut pas avoir certitude. A deux, c'est autre chose. A deux, il y a garantie objective. A deux, plus de folie. A deux, possible de tout croire. Même à une ville peuplée de revenants...*

## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

*Le jour de sa naissance à Santiago de Cuba, le soleil flambe, la mer brille sur son île comme dans l'archipel grec où sa mère a vu le jour un quart de siècle plus tôt. Cette idée traverse l'esprit de Juan-Luis de Loyola tandis qu'il voit les façades au-delà du pont s'éclairer de reflets multicolores. Telle une poitrine ornée de médailles, ce quartier sinistré bombe un torse décoré de mille simulacres naïfs où toutes les nuances du jaune au rose en passant par la pistache et le bleu d'outremer se conjuguent ainsi que sur les murailles baroques de la vieille Havane. Quelle heure pouvait-il être ? Sa tête était si lourde. Il fallait que je dorme, que je traverse cette nuit qui ne voulait jamais finir. Je me versai encore un peu de rhum. Ce carnet noir, dans le coffre-fort. Entre mes yeux et la bouteille, un brouillard s'épaississait, le même brouillard que celui dans lequel venaient de résonner deux voix sur le quai du canal. Des voix ? Étais-je en train de délirer ? Je ne pouvais pas croire que les deux silhouettes en uniformes de police aperçues tout à l'heure s'obstinent à me poursuivre jusque dans ce bastringue dont la réalité perdait toute consistance. PAS PRENDRE CONNAISSANCE AVANT LENDEMAIN 50 ANS. Fermer les yeux, poser ma tête sur le clavier de l'ordinateur. Et si j'ouvrais le coffre-fort ? Une rumeur emplissait mes oreilles, un bruit de houle marine qui enflait et donnait le sentiment qu'au sommet de la Tour murs et fenêtres s'écroulaient, tandis que les deux voix continuaient de s'approcher. Qui étais-je encore ? Comme inspirée par ces voix, la pensée que Loyola fût bientôt réduit à l'état de cadavre me terrifia. Mais c'était moi, Loyola ! Je n'avais pas pensé à cela. C'était horrible, l'idée d'un corps qui se refroidissait à jamais par ma faute. Comment les deux flics déjà sur ma piste auraient-ils pu s'y méprendre ? Mais ils ne savent pas encore que je suis lui et qu'il est moi, que nous sommes la victime et l'assassin réunis dans une même personne, et que c'est mon propre corps qui s'en va rejoindre les abîmes du canal tandis que lui pourra s'éloigner à pas tranquilles en allumant un autre cigare avant de regagner son repaire au sommet de l'Olympe...*

Il y a de ces nuits où l'on sort de son rêve, à chercher en vain les oripeaux de sa vie, avant de constater que l'on est tout bêtement seul, dans son bureau du dernier étage, que nul fantôme ne vous attend au bas de la tour Panoptic et qu'aucun yacht battant pavillon caraïbe ne se balance dans les eaux du canal de Bruxelles. Sans parler de tout le reste... Alors, on contemple à l'horizon du mur les images de son père et de sa mère. Et le miracle resurgit, celui d'un autre horizon qu'ouvrent en toi d'autres yeux que les tiens, bien avant ta propre naissance...

L'homme qui était mort fixa son regard, de l'autre côté de la vitre poussiéreuse, vers les ténèbres où se devinait une étendue de sable et d'eau. La pluie avait cessé de tomber. Toutes les vessies de l'Olympe étaient-elles vidées ? C'était bien le nom de la montagne des dieux qu'ils avaient donné à la réception de l'hôtel Panthéon, dans le vaste complexe *Magna Graecia* construit non loin de la plage de Baracoa. Selon les plans *psychogéographiques* d'Abel de Loyola, dieu des nuits havanaises, dont le sourire canaille accueillait chacun des hôtes comme s'il était le maître des lieux. L'homme qui était mort n'éprouvait aucune peine à voir surgir devant ses yeux les stucs et les dorures du restaurant casino dancing *Ulysse*, non plus qu'à se remémorer l'ambiance de ce temple de la chair voué au culte de Poséidon, quand y retentissait la chaude voix d'Eva chantant *Besos de fuego*. Moment de mortelle volupté, ses lèvres humides qui se tordent et ses yeux lançant des éclairs, tandis qu'elle presse l'une contre l'autre ses longues cuisses nues, sous une robe qui la fait déborder de luxure au bras de cet Abel s'emparant du micro pour entamer sur la scène inondée de lumière un quatuor en compagnie de Nat King Cole et de Frank Sinatra. Le visage de Sacha Bielinski rayonne à la table d'honneur illuminée de *flashes*, où Théokratidès et son compère Evangelista trinquent avec le colonel Miranda, tous impeccables dans leurs smokings taillés sur mesure, lançant de rapides coups d'œil vers la sortie protégée par une muraille d'hommes armés jusque dans leurs chaussures bicolores vernies. Sous l'effet de tels souvenirs, le canal plombé, avec son miroir d'eau ternie, avait l'air de sortir non seulement de la nuit, mais aussi d'un océan perdu. Ce quai désert prenait à ses yeux l'aspect d'une plage tropicale ravagée par un cyclone. Était-ce la raison qui donnait au réverbère son aspect démoniaque, l'incitant à lancer des signes de détresse, le torse enlacé par les bras d'un Jagüey ? On avait bien pu voir l'un de ces arbres en Floride, lors du dernier ouragan, se soulever de terre et voler dans les airs, sans savoir où il allait retomber. Avait-il survolé l'Atlantique ? L'homme qui était mort se tournait vers une mer invisible, si proche et si lointaine. Dans la brise qui semblait venir d'un

autre continent, lui parvenaient les grondements du ressac, la houle des brisants quand ils parcourent une ville comme la New Orléans. Le firmament était en feu, les terres se noyaient, l'océan saignait noir et les vents eux-mêmes suffoquaient d'asphyxie. Tout cela était-il sans rapport avec les noces de la physique et de la chimie, telles qu'elles s'étaient nouées sur une île vouée à tous les trafics voici cinquante ans ? *Out and down*. L'homme venait de vérifier dans sa poche la présence des deux tickets d'accès au stade. Noces de l'existence et des apparences nouvelles, du *show* et de la finance, entre Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista. L'homme roulait entre ses doigts une pièce de monnaie. Trois pesos. Toutes ces nuits d'une vie à capter l'écho des orages urbains, ces éclairs d'or et de sang qui claquent dans le noir. Et ces coups de tonnerre sourds au fond de ton coeur. « *Allons allons, Messieurs-dames, entrez je vous en prie, nous ne manquons pas de place, entrez au grand cirque de l'au-delà ! Vous ne serez pas déçus par Eva de Cuba...* »

D'où est venue la voix, de quelle âme envolée ? De très loin semble-t-il, du côté des éclairs qui lancent leurs signes magiques aux oiseaux de mer, entre le ciel et l'enfer des hommes.

( Eva ! Ses yeux pleins de mouettes... )

Depuis le bout de la plage, elle dut me voir venir de loin. J'étais habillé du costume le plus rudimentaire, chemise et pantalon de coton blanc. Qui sait si quelque accoutumance ne m'avait pas empêché de rompre avec la mode vestimentaire en usage au camp de l'autre île, cet uniforme clair que le soleil se faisait une joie de désigner aux regards de nos gardes, eux-mêmes toujours vêtus de couleurs sombres. Quand je l'aperçus au loin, ce fut comme l'explosion d'un de ces fruits de sang dont les arbres entouraient le monastère au sommet de la colline qui surplombait le vieux port, d'où la vue s'étendait à toutes les Cyclades ; l'explosion d'une de ces grenades jetée depuis le monastère par quelque démon du ciel caraïbe.

C'est drôle. Quelquefois, il me semble que c'est toi, la mouche, qui ponds en moi les phrases alambiquées de cet aède mort. Mais vas-y, vide-le, ton satané sac à visions ! Loyola ne sait plus à quelle muse encore se fier. Lui sera-t-il permis de conférer à cette mixture infâme la forme d'un roman ?

# *Traverser l'écho*

**d'une voix dans le canal, c'est être surpris par un soudain nuage de fumée, puis voir surgir le bout incandescent d'un autre cigare dans ce bureau du dernier étage que l'on croyait occuper seul depuis une éternité, pour découvrir la silhouette familière de sa victime se découpant dans la maigre lumière de l'ordinateur et levant sans un mot votre verre vide, avant de s'éclipser telle une ombre à quelque table de black-jack où s'entend le cliquetis des jetons sur un tapis de jeu, la plus grande part des mises devant être raflée par la tour Panoptic. C'est découvrir plus avant pourquoi les industries principales de l'île avant votre naissance ne pouvaient être le rhum et le tabac mais le sexe et la drogue, les jeux de hasard et la morgue, ainsi qu'il est prévu qu'il en soit demain si la révolution cubaine vient à s'effondrer, comme semble murmurer l'ombre de lanterne magique venant de disparaître dans un nuage de fumée. Ce destin de bordel et de casino programmé pour la planète entière ne pouvait être mis en question par quelques barbus jouant aux héros dans la Sierra Maestra, poursuivent d'autres silhouettes masquées par la même volute. Un brouillard vieux de cinquante ans se dissipe au sommet de la Tour où Sacha Bielinski, sans bruit, quitte l'écran du**

**portable pour se diriger vers la fenêtre toujours noire. Les gigantesques usines dont la production de songes envahira le globe ainsi qu'une brume aux effluves enchanteurs, souffle-t-il dans une bouffée de cigare, toutes ces productions de fantômes s'organiseront autour de thèmes d'un abord facile et accessible aux nouvelles armées d'esclaves qui échangeront le salaire de leurs vies contre des histoires qu'ils ne seront plus eux-mêmes en mesure d'imaginer, ni même de rêver durant leurs nuits placées sous les contrôles chimiques et électroniques de la tour Panoptic.**

# Notes en bas de vie

O formes lumineuses. Projetées. Dans une irréalité. Fantomatique. Sur un écran opaque. Au fond du ventre de ma mère ! Plus aucun mystère. De l'esprit. Ne serait. A l'abri. Des explorations chimiques. Ou électriques. A partir. Du 26 juillet 1953. Que l'on soigne une névrose. Ou une dissidence idéologique. J'en suis la preuve. L'équipement. Scientifique. Pénètre. Au tréfonds des âmes. Depuis les triomphes. De Sacha Bielinski. Dans le contrôle. Des comportements. A distance. « Faites-moi confiance, mon petit. » On lui attribuait le mérite. D'avoir adapté. Une méthode. Soviétique. Pour soulager. Toute maladie psychique. En utilisant. Des techniques. De lavage de cerveau. Travaillant. Sur les régions. Où se nichent. Pensées. Sentiments. Pulsions. Désirs. Instincts. L'esprit de ma mère. Bondit dans les airs. Depuis cinquante ans. Casque de footballeur. Sur la tête. Ses cheveux. Comme la chemise de nuit. Les draps. Baignés de sueur. Centaines de seringues. Dans ses bras. Milliers de cachets. Avalés. Voici la boîte noire. Avec ses cadrans. Ses boutons. Tirée sur un chariot. « Faites ce que je vous dis, mon petit. » L'aiguille dans la veine. La gelée sur les tempes. Ouvre-bouche. Entre les dents. Pour empêcher la langue. De jaillir. L'acier glacé des électrodes. « C'est prêt. » Bouton. Secousse. Le cerveau grésille. Dans son crâne. Le corps s'élance. Entravé. Soubresauts. Bave. Nouveau choc. Puis trois autres. Fin de l'opération. Puis douleur. Brume confuse. Où surgit l'Indien Hatuëy. Parmi les saints. Du calendrier chrétien. Mêlés à ceux. Du culte africain. Dans une rumba d'enfer. Ô Santa Barbara ! Ô San Lázaro ! Dieu des désemparés. Dieu qui ouvre les chemins. « Dans le passé, il y avait d'abord l'homme. Dans le futur, il y aura d'abord le système ». Nouvelle Jérusalem. Depuis le 3 avril 1953. Jour où le Pentagone. Avait décrété. Sur base de 7190 dossiers. Portant sur des lavages de cerveaux. Pratiqués par les communistes. Que tout prisonnier américain. En Corée. Qui refuserait de rentrer. Serait considéré. Comme déserteur. Et fusillé. La guerre. Etait. Déclarée. Sur le front. Des manipulations. Psychiques. Mais les expériences. Financées par l'Agence. Ne pouvaient avoir lieu. Sur le sol américain. « Je suis ici, je viens de là-bas. » Murmure ma mère. Dans le trou noir. De son cerveau. Vacille la flamme. D'une certitude. « Je suis ici, je viens de là-bas. » Tourbillon sans fin.



# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Sans mentir, la carrière du mensonge est de loin la plus fructueuse que puisse voir s'offrir à lui l'homme civilisé. J'en ai fait l'expérience des deux côtés du mur que nous avons cru devoir dresser au centre de l'Europe, où cinq ans plus tôt j'avais donné des gages à mon compère Allen Dulles en lui fournissant le moyen de capter quelques messages anodins envoyés par Moscou à ses satellites. Le rusé Staline lui-même ne pouvait y croire. Après sa mort, je me trouvais confortablement installé dans un rôle de joueur professionnel à Cuba, sans que quiconque pût savoir laquelle de mes activités lucratives servait de couverture aux autres. Le royaume du masque et des capes réversibles est paradoxalement celui où les plus fieffés trompeurs font aussi les plus admirables dupes. Je tins à en avertir notre agent grec dépêché de son île des Cyclades en ayant réussi l'exploit de séduire la fille d'un magnat de son pays. Dans ce genre de mission, mieux vaut remiser les affaires de cœur au magasin des accessoires. D'autant plus, il ne l'ignorait pas, qu'Aristos Théokratidès travaillait pour notre camp. La belle Aurore était à nos yeux moins fiable que son père, même si plus d'un aspect de son personnage lui conférait la séduction d'une créature féérique. Ce ne me fut pas un plaisir de constater les ravages qu'elle produisit sur ce poète naïf. Abel de Loyola, quant à lui, tenait de l'incontrôlable chiot. Malgré la sympathie qu'il m'inspirait, je dus plus d'une fois tenir ce petit fou à l'encolure en lui conférant un statut dominant parmi ces meutes rivales au service desquelles Batista grignotait son os en toutou bien dressé. Ce dont nous devisions avec Allen Dulles, plus que jamais intéressé par mes révélations à propos du contrôle scientifique de l'esprit. Son Technical Services Staff se lançait, au gré de l'enchanteur Merlin que j'étais à ses yeux, sur les pistes du lavage de cerveau par les moyens du LSD, ou des champignons magiques de Russie.*

# Maiak

*LE MONDE EST COMME UN CERVEAU MALADE,*

*Estimait*

*Sacha Bielinski, livré aux affres d'un insoluble conflit entre ses hémisphères occidental et oriental. Il me tenait des propos incohérents sur diverses expériences de psychométrie clinique menées jadis par le professeur Tchernychevski pour l'accouchement brutal d'un monde sans classes, d'une civilisation qui fût l'incarnation de la Cité de Dieu sans Dieu.*

*Pendant qu'il me parlait dans l'ombre du café, ses avant-bras mêlant avec négligence mes feuilles aux siennes sur la table, je revoyais dans ses yeux clairs les moujiks attroupés, silencieux devant deux belles dames sorties de quelque légende, et la limousine noire qui repartait dans un nuage de poussière unissant l'immense plaine au ciel.*

*Ses lèvres, sa barbe encore assez grise remuaient pour parler d'autre chose, que venaient faire ces deux déesses dont l'une était ma mère au cœur de l'enfer, si ce n'était intercéder par leur grâce à l'effort collectif d'une rédemption ? Ses mâchoires se crispaient au rappel d'un hôpital tenu par son père, et je revoyais aussi le fier infirmier bolchevik, chef politique du rayon de Petrodvorets, arborant un brassard écarlate, qui brandissait le Bezbojnik où se trouvait l'article qu'il venait de signer relatif à la nécessité de purger Leningrad de ses Innocents.*

*Ceux-ci, dits aussi Fous de Dieu, n'étaient que l'une des sectes mystiques ayant fait leur apparition suite au Schisme, vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle. D'importantes subventions avaient été allouées au docteur Tchernychevski pour mettre au point contre eux ses techniques de castration mentale. Progrès contre arriération, futur contre passé, cerveau gauche contre cerveau droit. Sacha Bielinski poursuivait son récit halluciné mais je ne l'écoutais plus. Me revenait devant les yeux la sollicitude empressée de son père à l'égard de la belle Olympia, la jeune épouse d'Aristos Théokratidès, gravissant l'escalier vers le perron d'une datcha de bois vert, lui le représentant dur et fier d'une nouvelle noblesse. J'entendais ses bottes claquer tandis que ma mère et moi suivions ce couple étrange dont le fruit, un quart de siècle plus tard, me ferait accéder au cœur secret de ma propre histoire.*

## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

---

*Juan-Luis de Loyola poursuivait un rêve enchanté. Sous la procession des nuages roses clignotait à ses yeux le phare de la Punta, désignant la pointe extrême du Malecón. Tournant la tête, il retrouvait un quartier de son enfance dans ces façades bleu pervenche et rose défunt, couronnées d'un diadème d'étoiles en guirlande. Un joueur d'orgue de Barbarie, singe déguisé en groom sur l'épaule, vend des meringues alignées en pyramide sur le parapet de béton. Devant lui, quelques volées de gamins courent de rocher en rocher pour se jeter dans les vagues dont d'immenses gerbes retombent en se fracassant sur l'asphalte. Une Chevrolet jaune canari modèle 1953 déboule derrière son dos, suivie d'une Buick fuschia rafistolée, qui se prennent l'écume en plein pare-brise et poursuivent sans ralentir. Sa guayabera trempée, Loyola tâte machinalement la poche de poitrine où un cigare éteint ne pourra plus se rallumer. Est-ce un hasard si, à l'instant même, lui fait un signe équivoque de la main ce grand Nègre à moto transportant un cochon dans son side-car, dont les petits yeux fous lui renvoient le reflet de sa propre stupeur ? Sur le trottoir, un mulâtre sifflote en poussant une brouette pleine de ce qui ressemble à des feuilles de manioc. Il est escorté à vélo par un vieillard moustachu pouvant être son père, mince et athlétique, dont la rayonnante épouse tout de blanc vêtue jusqu'au chapeau se dandine sur le porte-bagages, un coq serré contre sa poitrine. Au passage, elle entonne un air de boléro qui doit bien avoir son âge, Me sientôô morrrriïrrr, dont s'alimente son compagnon pour pédaler de plus belle vers ce bar du coin dont l'aube a débarbouillé la façade mauresque. En les voyant disparaître à l'angle du pont, Loyola constate qu'un marmot sanglé dans le dos de la femme accompagne cette petite famille vers son destin quotidien. Le vertige. Depuis toujours, il n'a ni père ni mère. Tout seul. Esthetical & Ethical Expert. Aux termes d'un contrat passé voici cinquante ans, des biens doivent lui rester dans la ville conquise par ces gueux. Le cigare de grand prix qu'il sort de sa poche, mouillé comme il est, fait rire les gamins ruisselants qui s'agrippent au parapet, quand dans n'importe quel bar le paquet de vingt-cinq s'affiche un dollar. Et le verre de rhum ? Car il n'a pas oublié le but de son escapade, ça non ! Loyola se pique entre*

*les dents le havane qu'il tente en vain de rallumer puis avance, la mue de sa peau d'assassin lui battant les talons, vers les façades coloniales de l'autre rive repeintes pendant la nuit en vert amande et en jaune safran.*

- Regardez... Vous avez vu ?
- Je suis aussi aveugle que vous.
- C'est pourquoi nous sommes ici.
- Oui, j'ai bien vu ce que vous avez vu.
- C'étaient des Ethiopiens de la plus belle eau !
- Dans une île au bout de la mer pituitaire.
- L'une des Iles Fortunées...

*Loyola croit avoir entendu murmurer quelque chose à ses oreilles. La mélodie du Malecón cogne à ses tempes. Abasourdi de lumière, il tente vaille que vaille de conserver son équilibre en prenant appui sur le parapet de béton.*

- Tu vas te jeter à l'eau ?
- *Quoi ! Qui me parle ?*
- Tu vas te jeter à l'eau, amigo ?
- *Non... pas maintenant. Enfin, pas aujourd'hui.*
- Ah ! Mais alors... tu joues la comédie ?
- *Qui êtes-vous ?*

*Loyola se retourne et ne voit rien, si ce n'est une mouche qui s'envole de ses cheveux. Continuer vers ce bar du coin. Le garde-fou lui fait une haie d'honneur ironique. Il faudrait une conviction révolutionnaire, un amour, une création quelconque pour franchir cet abîme. Personne ne l'attend sur l'autre rive. Personne ne le regrette à son lieu de départ. Il s'arrête. Seul au milieu du pont. Là-même où jadis, avec son vieux pote Anatole, ils entrevoyaient les contours d'un autre monde. Il y avait, en ce temps-là, deux gars n'imaginant dans l'avenir qu'un lendemain plus radieux que la veille, et qui croyaient l'un et l'autre à une aube éternellement nouvelle. Pour Loyola, ce voyage désormais s'apparente à un convoi funèbre escorté par une tribu de fantômes.*

Il y a des écrivains qui produisent toute leur vie de bons livres, qu'on lit avec plaisir, aucun de ces bouquins ne dépassant les limites connues ; de tels écrivains occupent une place estimable dans la littérature, puisqu'ils sont venus au monde sans qu'en rien leur passage ait quoi que ce soit modifié. D'autres pensent écrire une œuvre contraire aux codes et goûts admis, contre laquelle il n'est d'arme que le silence. C'est le cas de cet aède et de ses cavatines qu'il croit porteuses d'une lave astrale, dont l'éclat serait supposé franchir les brouillards de l'époque. Il vous imagine un fleuve allant de la source au rivage et remontant par les nuages. Car seuls ceux-ci auraient recueilli les chants partis en fumée dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Mais n'est-il pas d'autres incendies des livres ? Guy Debord disait dans son premier Manifeste : *Visiblement le premier domaine que nous allons remplacer et accomplir est celui de la poésie qui s'est brûlée elle-même à l'avant-garde de notre temps, qui a complètement disparu...*

## ***ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES***

- Quelque planète sinistre règne sur ce monde.
- Est-ce qu'il tourne encore ?
- Je l'ignore, mais on dirait que cette histoire s'anime.
- Ce qu'il y a d'obscur en elle est peut-être source de lumière.
- A condition de faire œuvre traversière.
- Traduisez-moi donc un peu leur dernière phrase.
- Querelles d'avant-garde...
- Vous parlez en termes militaires !
- C'est ainsi que s'exprimaient les jeunes gens du dernier siècle.
- Ils croyaient mener une guerre nouvelle, ignorant que c'est toujours la même.
- Vous et moi, nous en avons tenu la chronique.
- Raison pour laquelle sont réduites en cendres les bibliothèques.
- Mais dites donc, vous y êtes allé un peu fort !
- Avec ce maroufle ?
- Il aurait pu se jeter au jus.
- Ne tenait-il pas la poésie pour une affaire morte ?
- C'était l'idéologie d'une époque !
- Puissent les dieux lui apprendre le respect des Pléiades.

Loyola n'a pas souvenir de sa traversée du pont, quand il entend les mots du premier *Manifeste* situationniste rappelés par les ailes de sa petite égérie. Où est le lien, vas-tu me l'expliquer ? Un large fleuve de conscience ayant, après le déluge, fécondé l'Egypte et la Palestine et la Phénicie et Troie jusqu'au fond de la Colchide, en une pulsation venue des Hespérides, où l'Anatolie danserait avec l'Atlantide ! C'est de ce double tourbillon qu'aux yeux de l'aède naîtraient Cyclades et Caraïbes, lointaines héritières des Pléiades...

- Se superposent dans la réalité terrestre un astre vivant et un astre mort.
- Nous avons contemplé l'astre vivant.
- Jusqu'à perdre l'usage de la vue sur l'astre mort.
- Celui-ci cultive des ténèbres qui se font passer pour la lumière.
- Quand vers ce néant se braquent tous leurs projecteurs.
- Il est prohibé d'encore tourner les yeux vers l'astre vivant.
- Puisque l'interdit fut prononcé par ceux qui interdisaient d'interdire.
- Et ces phénomènes échappent à la majorité des vivants.
- Rendus aveugles par leur contemplation de l'astre mort.
- C'est pourquoi nous avons dû reprendre du service.

Quel rapport entre ces balivernes et la revue *Potlatch*, sembles-tu me dire en zigzaguant sur la vitre noire. Tout commence à la mort de Staline. De nouvelles perspectives historiques pouvaient alors s'ouvrir, qui eussent été dans le sens d'une

mondialisation de la conscience. Au lieu de quoi, ce qui se nommait guerre froide prit un tour stratégique nouveau. Face à la pensée dogmatique de l'Est, où s'incarnaient les espoirs d'une nouvelle Troie, l'Ouest aurait à déployer les ruses d'Ulysse pour seconder la force d'Achille, afin que cinquante ans plus tard le monde entier n'appartînt plus qu'au camp de l'Occident. Oui, un monde sans Orient ! Donc, privé de tout chant. Un monde où le Levant ne serait plus qu'à feu et à sang, nimbé de tout le rouge qui faisait autrefois le charme du Couchant. Un monde absolument désorienté, comme tu l'es toi-même dans tes bonds impétueux, voraces, furibonds contre une fenêtre privée de jour. Un monde pourtant propice à nulle autre espèce davantage qu'à celle de tes congénères. Velue, bleu noir, étincelante, es-tu de la première escouade, celle qui opère quand le mort est encore frais ? Ce serait à lui de répondre, lui le fils d'une muse décriée par ces rebelles auxquels appartenait mon père il y a cinquante ans, dont la mort d'Orphée serait la passion dominante ; lui dont la tête surnage et chante encore l'expédition des Argonautes au cours de laquelle, composant un hymne où se relatait la séparation des hommes et des dieux, son chant subjuguait celui des sirènes.

*( Au plus profond du désespoir, Aurore et moi nous ignorions le scénario du jeu de rôles joué par tous les autres, qui lui ferait bientôt porter le masque d'Eva. J'aurais à en déchiffrer le sens. Car la véritable question posée par l'aède : Comment faites-vous ? Je ne comprends pas, je n'y arrive pas... Comment vous y prenez-vous pour vous débrouiller de la sorte ?... Cette question logeait au coeur même d'Aurore, et serait sa passerelle vers Eva, sitôt vidé le verre de rhum sur la plage de Naoussa. Ne venait-elle pas de laisser entendre que le programme situationniste consistait en une création d'ambiances ludiques, destinées à dépasser la vieille poésie ? L'on m'invitait à participer au premier projet, conçu par un certain Abel de Loyola. Tous frais payés grâce au père de la marquise, il me suffisait de la suivre à Cuba. Sans doute étais-je affublé moi-même d'un masque, et jouais-je un rôle de composition devant elle qui ne me quittait pas du regard. Au bout de sa ligne j'étais ferré. Poisson pris à l'appât, je mordais l'hameçon. Ne pas lui montrer qu'on est sur ses gardes, si tant d'artifices furent déployés pour cueillir une proie de choix. Poses langoureuses, inflexions de voix sensuelles, minauderies étudiées... Comment résister à si aguichante invite ? Une exposition d'objets et de documents, un cycle de conférences permanentes, une intervention directe dans l'urbanisme et la vie quotidienne de La Havane, avec organisation de dérives radioguidées... C'est à ce moment qu'elle se lève d'un bond et se met à marcher vers le rivage. Une série de petits cris, son corps qui se tortille sur le sable encore douloureusement brûlant du crépuscule. Je la suis. Par-dessus la courbe de son épaule, je vois une autre courbe, celle de la plage, qui se termine par d'énormes blocs de roches où des plantes étranges lancent vers la mer leurs longues racines. Une main en visière contre le*

soleil lui faisant un masque rouge, Aurore se retourne : « Là, dans le temps, il y avait... Tiens, regardez, le village est toujours là ! » Dans la direction de son bras tendu, je n'aperçois qu'un enchevêtrement d'ombres et de troncs. Puis, derrière, une colline plantée d'arbres exotiques. Enfin, nichée au coeur de l'obscurité, la silhouette de huttes à toits de palme de style tropical. )

Toutes les spirales de l'espace et du temps s'enchevêtrent en Loyola.

S'il n'est plus de place pour les sortilèges poétiques, n'est-ce pas la réalité entière qui se teinte aux couleurs d'étranges fantasmagories ? L'homme qui était mort, à son poste de guet, n'avait que l'embarras du choix pour en dresser le constat.

**« Entrez !... entrez !... Venez écouter l'édifiante histoire dont vous parlerez longtemps après l'avoir entendue, une histoire dont le Ciel a voulu qu'un arbre des Tropiques, un arbre dont les semences errent comme des étoiles, fût le seul témoin ! »**

Est-ce le coeur d'un mort ce tumulte ? ou l'imagination lointaine d'une île aux Caraïbes ? Quelle réalité submerge-t-elle cet homme de ses ondes ? Est-ce bien un corps avec des humeurs, des pulsations, du sang chaud qui entend gronder à cet instant le moteur d'un avion dans le ciel noir ? O lecteur d'un siècle futur ! Il y aurait pour toi de quoi douter de la réalité des temps que nous avons vécus, si je t'apprenais que le canal traversant une capitale d'Europe servait de piste annexe à son aéroport, selon des plans ministériels qui synthétisaient l'essence d'un jeu politique régi par la tour Panoptique. Vers quel trou noir piquait donc cet avion fantôme, auquel son instinct de vie après la mort prêtait à l'aède une destination secrète, quelque base comparable à celle de Guantánamo dissimulée dans les souterrains de l'Alliance atlantique ? *All travel services*. Il voyait son petit-fils encagoulé, menotté derrière le dos, cerveau plongé sous sédatif, une couche pour ses besoins naturels au cul de sa combinaison plastique. Est-ce le regard d'un être dont battent les tempes et frémissent les paupières qui se détourne de la fenêtre où les yeux d'Eva - yeux étincelant d'un vert intense - viennent de lui parler au milieu des oiseaux de passage, dans les bras d'un ficus aux longues touffes tressées à la mode rasta ? Sa main - d'apparence intacte - sort d'une poche les deux enveloppes qui l'ont fait venir au bord de ce canal ; ses doigts - non vaincus par l'arthrose - remuent une fleur morte et une pièce de monnaie. Son pouls est-il vraiment celui d'un macchabée ?

Il avait à ce point fréquenté la mort durant sa vie, que la garce dédaignait d'encore creuser plus de traces sur ses traits. Pour un peu, dans cette



pénombre, on aurait pu le confondre avec son petit-fils Anatole, d'un demi-siècle son cadet. L'homme qui était mort présentait donc un curieux visage, où l'âge et la jeunesse paraissaient avoir conclu l'armistice après une très longue bataille, sans que l'un fût venu à bout de l'autre malgré la charge incalculable des années. Anatole Atlas était le nom de cet homme double dont ne cesse de se dévider ici le récit, comme s'ils avaient eu la commune lubie d'en faire un conte de fées posthume.

( *Le Jaguëy du trottoir poursuit pendant ce temps son travail silencieux de **plane spotter**, photographiant le ventre de tous les zincs dont le vol rase les toits, fixant chaque numéro gravé sous le fuselage, ses lianes à infrarouge venant de mémoriser l'Atlas N379P d'Air America, l'express de Guantánamo. « C'est la montagne de la Majayara ! », lance Aurore dans un cri suraigu. Nous venions de déboucher sur une vaste clairière taillée parmi les palmes, au sol de terre battue, que surplombait une colline de la même ocre rouge où tranchait le vert de la végétation. « Tiens ! Regardez, on trouve de tout... Goyaves, avocats, papayes, qu'on appelle ici frutabombas... Je vous présente Baracoa, province de Guantánamo. Que diriez-vous d'aller vivre là-bas ? Ca paraît proche et c'est très loin, ça paraît loin et c'est très proche... » )*

Le tronc de l'arbre fut parcouru d'une décharge d'électricité médiumnique, dont se souleva la surface du canal. Aucune caméra de la tour Panoptic ne capterait ce phénomène. C'est qu'au coeur de la capitale d'Europe s'aborde un cap à la périphérie de tous les univers. Franchissez donc ce finistère et vous plongez dans une écume bouillonnante, où se découvrent des chutes grondantes et tourbillonnantes, un charivari de nulle part ouvrant sur toutes les navigations possibles. Bien sûr, nul ne voudra le croire. C'est humain, trop humain. L'homme qui était mort lui-même, s'il n'avait connu pareille malaventure, eût accordé le plus maigre crédit à son propre récit fait par quelque autre illuminé de comptoir. Ne pouvait-il s'agir de ces visitations de l'œil arrivant parfois aux êtres en vertige, exténués dans le délire de l'aède au désert, de l'athlète en manque d'oxygène, de l'anachorète en sa caverne, voire de ces trois affections morbides réunies chez une même personne ?

L'homme qui était mort se sentait comme un personnage de roman loufoque ( l'un de ces gentils romans faits pour *tuer le temps* ), qui aurait eu le pouvoir à cet instant de remonter la chaîne des âges et d'aboutir à la loi cosmique, en communion avec l'âme universelle du Jaguëy. A travers ses

feuillages, il crut pouvoir atteindre la constellation des Pléiades. C'était un archipel composé de sept îles, qu'il rejoignait en un clin d'œil dès qu'il fermait les paupières. *La lumière. Je vois où je suis. Dans une grotte humide, où les racines de l'arbre pénètrent par une ouverture devant laquelle je veille assis, ma tête promue au secret des Sept Etoiles.*

Pour que vive une ville, il lui faut un totem afin que les gens tournent autour, mettent leurs plumes et dansent. La Tour accomplit cet office pour Bruxelles. Ou plutôt, l'accomplissait jusqu'à cette nuit. Dans un royaume ordinairement borgne, les aveugles sont rois qui aiment s'emplumer, ripailler, zinnekeparader à tâtons sous ses murs dans un labyrinthe braille.

( *La lumière succède à l'ombre qui succède à la lumière. Une piste de terre rouge, entre les palmiers, débouche sur une espèce de lagune, formée par une rivière venue de la colline, où se répandent les eaux de la marée. Un pont de bois - planches disjointes fixées à d'énormes troncs de cocotiers -, enjambe le bras d'eau sur lequel clapotent des barques n'ayant rien de commun avec celles de Naoussa. Des enfants à peau noire plongent en riant depuis le pont, poussant des cris pour attirer notre attention. L'envie me prend de les imiter, mais Aurore me lance d'une voix de poitrine, son corps davantage encore moulé dans la robe dont elle soulève les pans à hauteur des cuisses, en équilibre sur un tronc : « Faites attention, ici il y a des barracudas ! ». Dans l'odeur de marée qui se mêle aux feux de bois éparpillés sur la colline, les rôles entre nous s'étaient inversés. Je tenais celui du civilisé qu'on protège, elle était mon guide en cette nature sauvage. Il me fallait lui emboîter le pas, littéralement mettre mes pieds là où elle avait posé les siens. Elle m'offrit une main pour la suivre sur le pont, mes yeux suivant comme une étoile cette fleur de Pâques écarlate qu'elle s'était fixée dans la crinière d'or. De temps à autre nous croisaient un homme au puissant torse nu portant quelque sac de farine sur l'épaule, une vieille à foulard enrobée d'un tissu multicolore, la tête couronnée d'un panier contenant des bananes ou du manioc, chacun poursuivant son chemin comme depuis des siècles sur cette frêle passerelle et nous adressant un salut tranquille, quand, vers le milieu de la rivière, Eva se mit à chanter dans leur langue une rengaine que plusieurs autres voix reprirent en écho. « **Mani... manicero se va...** », murmurait ce lieu hors du monde, et il me parut évident qu'Aurore en appelait à un langage, à une mise en question du monde que celui-ci réprouve. A l'autre bout du pont de bois qui enjambait le rio Miel, sous la montagne rouge de la Majayara, une affiche proclamait : ESTAS MONTANAS JAMAS SERAN TOMADAS ! )*

Ce doit être un sang d'outre-mer qui me joue de vilains tours !

On n'entend même plus une mouche voler, depuis que tu as décidé de poursuivre en silence ton exploration minutieuse de cette baie vitrée située à hauteur des oiseaux, près des nuages invisibles. Je devine ce que tu penses en scrutant l'abîme derrière cette fenêtre. Quel être a-t-on mis à mort qui se voulait autre que nous, même s'il fut parmi nous, car il n'avait pas oublié la tradition des antiques mystères... Habillé d'algues un corps surgit de l'écume du canal dont les vagues s'élèvent et s'abaissent, funambule sur une corde raide verticale, où les mouettes lui jettent leurs cris à la figure comme s'il était un morceau de viande. Serait-ce que tu flaires l'odeur de la charogne ? On dirait que tu cherches une issue vers le ciel, même s'il est aussi bouché que le fond du canal. Mais dis-moi : comment es-tu venue jusqu'ici ? Toutes les fenêtres sont fixes aux septante-sept étages de cet immeuble, et dépourvues de tout système d'ouverture. Impossible pour toi d'arriver seule à cette altitude.

# *Traverser l'écho*

**d'une voix dans le canal, c'est rouvrir les cachots scellés de la mémoire pour y découvrir un prisonnier sur le point de s'élancer par la fenêtre dans le vide, où sur l'écran de son ordinateur explose le bleu de la mer des Caraïbes. S'y découpent aussitôt les contours d'une île, et les images du satellite fondent sur l'étendue minérale de la Sierra Maestra paressant au soleil ainsi que l'échine lasse d'un reptile qui laisserait scintiller entre ses écailles l'éclat des villages au milieu de plaques brunes et vertes où se devinent les plantations de cannes à sucre et de tabac, tachetées par l'ombre immobile des nuages. Si l'île du Diable a la forme d'un crocodile dont la gueule serait tournée vers l'Orient, ses mâchoires sont formées par les deux fleuves enserrant la baie de Baracoa. L'œil du satellite plonge vers la montagne en surplomb, chute libre sur un massif de bananiers entre lesquels s'aperçoit un groupe de maisons à toits de palmes au cœur d'un espace de latérite illuminé par un buisson d'apparence irréaliste. Sur le seuil de sa cabane ouverte à l'horizon de la mer, Sacha Bielinski cultive depuis plus de cinquante ans toutes les espèces rares en matière d'essences tropicales. A chaque investiture présidentielle, il se fait un devoir d'en**

**cueillir un bouquet pour l'offrir au nouvel élu de la Maison Blanche. Comment s'y prend-il ? Cela fait partie de son mystère. Mais depuis Truman et Eisenhower, aucun président ne se risque à prononcer son premier discours devant le Sénat sans arborer à son revers quelque corolle exotique issue de ce jardin secret sur les contreforts de la Sierra Maestra – province de Guantánamo – dont les images éclaboussent l'écran du Bureau Ovalé.  
— Ce sont des fleurs de Pâques, tenez !**

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Je comprendrais fort bien que tu passes la nuit de ton anniversaire comme dans une chambre noire, à te rejouer le film d'une vie dont les racines sont pour le moins obscures. Il te faudra sans doute franchir un tel cercle de feu. Mais où cela te mènera-t-il, sinon peut-être à découvrir l'envers de la tapisserie ? Méfie-toi pourtant des fantasmes et des hallucinations par trop carnavalesques. Si, comme je l'espère, tu me lis sous un soleil radieux, par exemple dans ce parc de Tervueren où notre ancêtre fut présent lors de l'Exposition universelle de 1897, je suis certain qu'une grâce venue de ta mère t'envahira. Il fallait la voir s'ouvrir à la caresse des regards comme cette fleur de Pâques dont flambait sa chevelure blonde. C'est d'elle que j'ai pris coutume de cultiver ces fleurs dans mon petit jardin caché sous les palmes au flanc de la montagne en surplomb de Baracoa. Nul ne savait plus au juste qui j'étais, ce qui me conférait une liberté d'action peu commune. **You red soviet nigger !** se plaisait-on parfois à me brocarder, comme on traite son meilleur ami de vieux bandit. Je m'amusais à fourvoyer ce nigaud d'Allen Dulles en secrets du contrôle sur l'esprit, lui inventant des champignons magiques dont auraient usé les tsars de Russie. Moins mes mensonges étaient crédibles, plus ils avaient de chances d'augmenter mon prestige auprès des suprêmes instances. Maintes archives en conservent le souvenir : il n'est pas un seul nouvel hôte à la Maison Blanche qui, depuis ta naissance, n'ait dérogé à la règle d'orner sa boutonnière d'une fleur me rappelant ta mère lors de son investiture. Ainsi, de mandat en mandat, passe une ombre dans le miroir du Bureau Ovale, celle d'Eva de Cuba. Chaque président revoit, un bref instant, la chair et l'âme de ta mère. Suppliciée consentante, elle s'offre toujours à la jouissance cruelle d'être contemplée par une meute aux appétits féroces. Elle reprendra vie demain, pour un élu dont le sang mêlera le Nègre à l'Indien.*

# ***Maiak***

Au Nègre rouge qui occupera la Maison blanche le 16 juin 2009, un lustre après le cinquantième anniversaire de mon commanditaire, il est prescrit de faire un signe.

***YOU RED SOVIET NIGGER,***

*S'exclama Bielinski, hochant la tête et agitant les bras, comme s'il était assailli par d'invisibles mouches.*

*Le fil de son discours s'était progressivement haché, tandis qu'il évoquait le sort maudit du peuple russe. Plusieurs minutes nous restâmes en silence, la voix de Johnny reprenant son interminable ronde, comme la grande roue de la fête foraine près d'un labyrinthe aux miroirs où j'avais suivi la déesse crétoise. Il m'adressait un sourire lugubre. Son cerveau fêlé venait de lui faire proférer ce qui, en Russie, était devenu la pire des injures. Que scrutait donc en moi ce regard fou ? Le descendant des princes Bielinski, qui avait dans ses veines le sang d'un publiciste ami du nègre Pouchkine, petit-fils de moujiks, fils d'un héros bolchevik, fit une grimace agacée, battant l'air de ses mains :*

*— Tchiort vasmi ! Ce ne sont pas les mouches qui manquent par ici ! Je feignis moi-même de chasser l'un de ces insectes imaginaires :*

*— On est dans le quartier des abattoirs...*

*— Toutes ces mouches infectent la chair du monde.*

*Avec un sourire complice, il rapprocha sa tête de la mienne, ses avant-bras toujours allongés sur la table au milieu de nos feuilles, parlant d'une voix délibérément basse :*

*— Ce ne sont pas les mouches qui mangent les cadavres, mais les cadavres qui se nourrissent de mouches.*

*La phrase avait été marmonnée d'une voix presque inaudible, devinée sur ses lèvres plus qu'entendue. Devant mon expression perplexe il prit un air inquiet. L'ombre d'un soupçon traversa son regard, comme si je faillissais à quelque pacte secret, puis il posa sa main sur la mienne qu'il serra violemment :*

*— Tous les fantômes se changent en mouches !*

## *Dits de la chevelure des Pléiades*

---

*A partir de son axe le Jaguëy voit la Terre depuis le ciel comme le ciel depuis la Terre. Dans ces brèches de l'espace et du temps, c'est au porte-globe lui-même qu'il devait prêter ses voix pour conter une histoire essentielle se passant entre Terre et ciel.*

*Et si le véritable chant de cette fable était celui d'Eva, chant d'un oiseau suspendu là depuis les origines jusqu'à ce que l'arbre meure ? C'est bien la mort que crie Eva dans l'au-delà ! Comment les humains doués de parole ont-ils pu se retrouver seuls face à un monde silencieux qui n'a plus rien à leur dire, amputés de leur aptitude à entendre les hymnes du Jaguëy ? Ne comprennent-ils pas que les écouter reviendrait à percevoir leurs propres musiques éternelles, non moins loufoques et solennelles que celles de l'aède ? Ce monde où rôdent sur les villes des oiseaux de fer cachant dans leurs entrailles mille couvées d'œufs qui explosent ou de pauvres poussins destinés à quelque nid métallique de l'autre côté de l'océan, ce monde est-il plus irréel que les songes d'Atlas ?*

*Allons ! Si l'avion n'était guère concevable hier, demain verra des formes de voyage à peine imaginables aujourd'hui. Vous en avez un avant-goût sous les yeux, tant que vit le Jaguëy. Pourquoi faire la grimace ? L'homme qui était mort a bien vécu le passage d'une île à l'autre en un clin d'œil avec Aurore promise à devenir Eva ; tout comme, cinquante ans plus tard, le fils de celle-ci dans sa nuit blanche franchirait le même abîme sur un pont qui enjambe le canal de Bruxelles. Quoi de plus naturel ? Il vous suffit d'écouter voir comment, devant les yeux de Loyola, repasse en sens inverse un cochon noir dans son side-car de fabrication tchèque entouré d'une fumée de tous les diables - précisions qui authentifient l'ensemble du récit, car elles sont de celles qui ne s'inventent pas quand il s'agit de Cuba. La direction prise par cette moto conduite par un grand mulâtre induirait Loyola à penser qu'un tel équipage a pour but les Abattoirs, si son attention ne venait d'être détournée par une voix :*

*— El dio verde, gringo ?*

*Une main, une main noire, est posée sur l'épaule de sa guayabera. Le regard souriant qui le fixe est celui du vieux Nègre qui conduisait à l'instant sa belle sur son porte-bagages. Le vélo,*



*posé contre le parapet, est harnaché de sacs débordant de fruits qu'on ne trouve guère au marché du Midi. L'autre main noire tend une liasse de dollars, el dio verde, le dieu vert. L'ironie du regard transperce Loyola. Tout paraissait possible dans cette histoire, sauf ce renversement de rôles qui le voit sollicité pour acquérir une poignée de billets verts, par un grand diable en sandales vêtu d'un pantalon de toile blanche lui descendant jusqu'à mi-mollets, le torse athlétique découvert sous une chemise pareille à la sienne, une gaine de cuir à la ceinture d'où dépasse un manche de machette. Il ne manquerait plus que la sonnerie de sa montre lui annonçant que le rouble vient d'encore grimper. Toute la nuit, le rhum et les havanes seuls ont protégé Loyola des délires du temps. Sa main se porte à la poche de poitrine pour saisir le mégot de cigare, dont il se fait une contenance en le portant à ses lèvres.*

*— On dirait que ça commence à bouger chez vous, l'ami ?*

*Le sourire s'élargit mais les yeux du type s'embuent.*

*— Nous choisissons nous-mêmes nos amis.*

*— Mais vous avez bien envie que ça change, tout de même ?*

*La liasse de coupures émeraude vole par-dessus le parapet.*

*— Jamais nous ne serons les esclaves de la société Panoptic.*

*— Vous vous emportez.*

*— Notre planète n'est pas la vôtre.*

*D'un geste, l'homme brandit un briquet vers le cigare.*

*— Que Chango te donne la flamme ! Qu'il veille sur ta semence et ne permette jamais au mal de ravager ta fertilité...*

*Le temps, pour Loyola, de fermer les yeux en aspirant une profonde bouffée du cigare, l'homme est monté en selle et repart d'où il était venu, vers les façades coloniales de l'autre rive. Une mouche insolente surgie de nulle part effleure les paupières de l'Ethical & Esthetical Expert, qui jette son mégot vers le canal, dans la direction même suivie cette nuit par l'aède.*

Il faut croire que les mouches ont leurs passages aux frontières secrètes entre les mondes, celles où pourrit un cadavre nostalgique du monde avant la Chute, une charogne encore fidèle au rêve soviétique. Qu'est-ce que tu dis de ça ? Cette barbaque avait-elle droit à un autre sort que ceux de Pouchkine et de Maïakovski, quand les tsars blancs puis rouges leur proféraient qu'un chien mérite une mort de chien ? « Pour hurler à la mort, les chiens de garde vont ensemble » pouvait-on lire, sous la plume de Guy Debord, dans cette revue d'avant-garde où demeure la seule trace de mon père. Tous les pouvoirs existants, tous les créateurs vivants s'y trouvaient réunis dans un même opprobre, au nom d'un « ordre de désirs supérieur » que les situationnistes ne pouvaient manquer de faire advenir. « Une

seule entreprise nous paraît digne de considération : c'est la mise au point d'un divertissement intégral. » Nous y sommes, non ? Alors, laisse le chien crevé s'en aller au fil de l'eau. Oui, laisse-le partir. Change d'atlas... Avant l'épreuve de l'eau, le baptême du feu : **PAN** ! Grâce à l'ordalie de l'aède, la purification va l'emporter sur la terreur en cette cité de tous les égarements qu'est la capitale d'Europe. Je comprends donc ton désarroi. Comme tout a changé, depuis les riants programmes de la revue *Potlatch* ! Et pourquoi ? Où le cours des événements nous conduit-il ? Se pourrait-il qu'il n'y ait aucune destination finale à tout cela ? Pas plus de sources ou de racines que de fruits ou d'ultimes rivages ? Que ça change de forme juste pour changer de forme, et ainsi de suite ? Ma voix - la tienne - commence à se faire lointaine pour annoncer qu'elle s'en va, que ce serait parfait d'en finir de cette manière, l'esprit du meurtrier s'accouplant à celui de sa victime.

*« Venez rire, venez vous divertir, il n'est pas de spectacle plus dépaysant que celui d'Eva de Cuba, au grand cirque de l'au-delà ! »*

L'homme qui était mort habitait donc le vertige d'un songe, parcelle de souvenir dans la sève du figuier maudit. En celui-ci se concentrait toute la puissance organique du cosmos. En lui les énergies latentes, en lui les forces vives, en lui l'immatérielle éternité de la matière changeante. En lui la peau noire et la chevelure blonde piquée d'une fleur de Pâques écarlate, en lui le regard vert d'Eva de Cuba. Cet arbre tropical dont la sève s'épanouissait en ramures exotiques devant les eaux noires d'un canal, s'élevait à un horizon plus vaste et plus infini que Bruxelles. N'était-il pas un chant du poème universel ? Ne devait-il pas être proféré la nuit même où, depuis le sommet de la tour Panoptic, avaient retenti les coups de feu fatals ? Cet archaïque chant de l'aède ne plait guère à Loyola, qui n'a pas oublié le principe du premier *Manifeste situationniste* : « L'idée d'éternité est la plus grossière qu'un homme puisse concevoir à propos de ses actes ».

Comment faire savoir aux vivants que dans la spirale de mes lianes et de mes racines, de ma sève et de la semence que lancent, à l'autre bout des galaxies, mes fruits invisibles, il n'est d'espace ni de temps qui échappe au grand fluide cosmique, en sorte que mon tronc se dresse aussi bien devant le canal de Bruxelles qu'il relie secrètement, par des bras invisibles, une île des Cyclades et une autre des Caraïbes ?

*( Quelque licence provisoire que me laisse l'auteur de ce récit, depuis les cimes de l'Olympe, je ne perds pas de vue les gouffres qui en compromettent la bonne intelligence. Au premier rang desquels, se demandera peut-être le lecteur : quel rapport entre Aurore, la jeune beauté blonde qu'il vit écluser tout à l'heure une bouteille de rhum sur l'île de Paros en compagnie d'un aède grec, et cette Eva de Cuba ? Patience... N'avons-nous pas toute l'éternité promise à l'art devant nous ? Même s'il est vrai que la légitimité d'une telle question se redouble du fait que l'apparence d'Aurore était à présent celle d'une mulâtresse à la peau sombre comme le rêve charnel dont s'illustrait une étiquette sur la désormais fameuse bouteille de rhum.*

*« Vous voyez, c'est une double baie. Nous sommes tout au bout, vers la pointe de l'île. Il y a cette plage, puis la digue longeant Baracoa, et la deuxième baie où se trouve le port, avec le bateau de mon père. Pour vous, ce serait trop dangereux... »* Pouvais-je ignorer les ombres armées qui régnaient alors autant sur les Cyclades que sur la Caraïbe ? Mais une partie de notre combat, je l'avais appris, consistait à ne pas affronter toutes les lois de l'absurde. Eva se mouvait avec une légèreté de fantôme, ses pieds nus glissant sur le sol, décorés jusqu'aux chevilles d'une pellicule de sable noir. Au loin, la petite ville répandait une lueur qui se faisait plus nette à mesure que tombait l'obscurité. Là-haut, surplombant les deux baies, l'ancienne forteresse espagnole transformée en hôtel jetait les feux clignotants de ses cinq étoiles vers l'horizon, le même horizon d'où avaient surgi jadis trois voiles frappées de la croix. Dans la pénombre, son regard brilla de malice. « Il n'y a pas encore beaucoup de touristes ici, dans cette partie de l'île. Ils fréquentent plutôt les plages aux abords de la capitale, où sont concentrés tous les lieux de plaisir. C'est une drôle d'aventure, vous le saurez bientôt... » Ses mots faisaient courir en moi des frissons. La gorge qui se serre sous l'effet d'un élan venu de la poitrine explosant dans la bouche. Au moment même où la bile me montait aux lèvres, je vis l'impact sur un tronc de jaguëy, suivi de deux autres sifflements rapides et de trois détonations qui se fondirent dans le lointain. La tension de mes nerfs s'échappa dans un cri : « Eva ! ». Elle, à n'y pas croire, me répondit par un rire de source et m'empoigna le bras, se mettant à courir vers le bout de la plage hérissée de roches. Il y eut encore une salve assourdie qui se perdit parmi la rumeur déferlant à nos pieds. Avec une grâce délicate, la marée nous offrait un abri derrière d'énormes blocs où s'écorchaient les vagues. On les entendait battre et lécher les rochers dans leur va-et-vient millénaire, froissement de draps liquides pour un immense vol nuptial, aux sens de celui qui n'avait plus connu de femme depuis... depuis il ne se rappelait quand. Côte à côte étendus sur le sable humide, nous ouvrions grand les yeux vers le promontoire au-dessus de la ville, illuminé de feux. « C'est là-haut

qu'ils vont construire le complexe de la **Magna Graecia**. Vous qui êtes un Grec de ces temps-là, cela devrait vous plaire... » L'ironique murmure de sa voix, la longueur d'onde des étoiles. Et le chuchotement des vagues. Puis un ultime coup de feu, comique, imbécile, depuis leur position militaire en surplomb sur la montagne rouge, comme un dernier aboi de chien quand vous avez passé le coin. Doucement sa main m'effleure la tignasse, je suis des yeux son ombre chaude qui se lève, s'éloigne de quelques pas, gravit un fragment de roche, m'appelle. Je me lève à mon tour, non sans mal ( passé la cinquantaine, il vous vient des douleurs aux reins ), courbé je la rejoins. Sous les fastes du firmament brille une vaste pierre plate. Ce serait là qu'elle voudrait...? Je ressens, on peut dire à mort, toute l'éloquence d'une séduction dont s'embrasa l'univers pour que le miracle fût. « Regardez ça ! » Mais je ne voyais rien, sinon qu'elle frottait la surface lisse de la roche, balayant celle-ci de sa paume légère. Maintenant, je voyais. Cinq lettres, hautes chacune d'une dizaine de centimètres. Loyola, tel un pianiste de jazz fatigué de ses propres improvisations venues d'ailleurs, vient de plaquer les cinq doigts de sa main droite sur le clavier du portable dont s'échappe comme un cri d'agonie :

**A A A A A**

« Pas des lettres, vos initiales, ou celles de notre Association », corrige-t-elle en me soufflant au visage une haleine parfumée. Un vertige. Elle touche la pierre, suit le contour des lettres du dos de la main. Du bout des doigts, elle lit les entailles. « J'ai cassé l'épée d'un amiral, il y a cinq cents ans, pour graver ça... Qu'en pensez-vous ? C'est le nom d'une société secrète qui, comme Colomb le fit jadis, entend unifier le monde. Que diriez-vous d'en faire partie ? » Son corps, sa chair, la langue d'Aurore dans l'oreille d'un mort... « Je ne peux guère vous amener plus près de vous-même, dans la cinquième dimension. » )

Leur Terre tournait-elle encore ? Les mouettes, poussant des cris lugubres, balayaient le ciel des Pléiades. Elles se détachaient comme des flocons arrachés aux nuages des galaxies, virant sur l'aile depuis l'étoile Atlas, tandis que les sirènes de la Voie lactée se lamentaient avec elles ; d'autres nefs de l'espace répondirent, et tout un peuple de sirènes éleva le choeur de ses lamentations - pour la veillée de quel mort ?

Le genre d'élucubrations combattues par mon père dans la revue **Potlatch**.

*« Messieurs-dames, entrez voir pour admirer les pirouettes et acrobaties incroyables de nos étoiles intergalactiques ! Entrez, entrez, il y aura toujours de la place... »*

Le vol de ces mouettes piqua vers tel système solaire pourvu d'une planète en état d'alerte maximale contre les oiseaux et les nuages, où la réalité vécue par l'immense majorité des créatures vivantes ressemblait à une écriture si illisible que nul n'essayait même plus de la déchiffrer. C'est un ciel nocturne étoilé de signes incompréhensibles que traversèrent les oiseaux de l'au-delà pour accoster sur le canal de Bruxelles, où la constellation des Pléiades brillait d'un éclat particulier. *Au plus noir des nuits ta lumière ma reine d'amour, il y avait nos deux corps et ce voyage en toi le plus loin dans l'univers, ma belle fente ô toi la meilleure chair du monde, mon Eva de Cuba.*

( Là, là, les mouettes... les mouettes en plein soleil nocturne dans les yeux d'Eva )

Quelque chose vient d'exploser au cœur de mon récit. Multinationale du sexe et de l'argent, des armes et de la drogue, l'A.A.A.A.A. ne pratique pas la pitié pour ceux qui en parlent. Comment ces initiales clandestines ont-elles pu se glisser ici à mon insu, tel un de ces détonateurs électroniques pour l'armement nucléaire qui transitent en Anatolie via nos sociétés écrans ?

Mais il y a plus, et l'on deviendrait fou pour moins que les aveux contenus dans le carnet noir de Bielinski, si on les combinait aux pages de *Maïak* écrites voici dix ans. Bien sûr, il ne s'agit ici que de fantômes imaginaires, mais ces fictions croisées à la réalité me feraient bientôt confondre moi-même à une créature de songe...

Toutes ces phrases m'assaillent comme des mouches, et je sens pourtant qu'en elles se butine une essence dont j'ignore si la littérature pourrait encore faire son miel. Que s'est-il au juste passé voici cinquante ans ? Mon père s'était juré de conquérir Aurore, dite Eva de Cuba. Un instant – une nuit – ce fut le cas. Il crut avoir gagné, me conçut. Puis perdit la partie. Et mourut. De telles pensées agitaient Loyola qui s'était installé sur le parapet du pont, déchiffrant son passé dans les étoiles.

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est retrouver dans les étoiles une grammaire symbolique et vivante, un texte à peine chiffré sur lequel on a prise par le langage qui nous est de nature accordé, où certaines pratiques de magie même ne sont pas impossibles.**

**— Ce sont des fleurs de Pâques, tenez !**

**Sacha Bielinski fixe une fleur écarlate à la boutonnière du nouveau président. Celui-ci resplendit devant le miroir, en acteur consommé, dans le costume bleu foncé à larges rayures qu'il a choisi pour son investiture devant la Sénat. Bielinski remplit les fonctions de conseiller spécial de l'Agence pour les questions idéologiques depuis tellement de lustres, qu'aucun des pensionnaires successifs de la Maison Blanche ne se fût avisé de mettre en doute son jugement critique en matière de look vestimentaire. Sur l'écran du Bureau Ovale apparaît toujours la cabane en toit de palmes qui lui sert de planque depuis plus de cinquante ans, dans cette clairière de la Majayara surplombant la baie de Baracoa. Le teint fleuri du président se trouve rehaussé non tant par l'éclat rouge de ces quatre pétales à son revers, que par l'exploit d'ordre spirituel grâce auquel elles ont pu franchir les multiples frontières séparant de la Maison**

**Blanche la partie diabolique de Guantánamo. Bombant le torse, il sourit d'un œil complice à l'homme dont les rapports comptent parmi ceux qui sont lus le plus attentivement à Langley, siège de l'Agence. Après traitement, ne figurent-ils pas souvent dans le World Intelligence Daily ? Ainsi les dirigeants du monde jouissent-ils d'incarner un mythe, celui d'un Ordre caché, qui se reconnaît à ses mots de passe, parmi lesquels très peu d'élus pouvaient se flatter de savoir ce que dissimulait l'A.A.A.A.A.**

**Pour l'A.A.A.A.A.**

**– parole de mouche ! –  
peuples et nations  
doivent obéir au  
Nouvel Ordre  
Edénique de la tour  
Panoptic.**

## *Dits de la chevelure des Pléiades*

---

*Les racines du Jaguëy trament toujours leurs obscures errances vers la lumière des Pléiades. C'est à toi que je m'adresse, Eva, même si j'emprunte le langage des hommes qui ne devinent guère la complexité des jeux entre les mondes. Je leur parle avec des mots qu'ils peuvent comprendre et ce m'est un régal de leur envoyer des messages que l'un ou l'autre scribe s'efforcera de traduire en phrases destinées à ton seul plaisir. S'ils savaient ! Tous les prophètes furent de tels messagers, plus ou moins conscients de l'ultime finalité de leurs paroles...*

*Par exemple, celui que tu enfantas le 16 juin 1954 alors qu'il fut conçu le 26 juillet 1953, à Santiago de Cuba. Nous l'avons laissé dans un moment de sa nuit blanche où tout ce qu'il vit lui semble réel et non quelque vision surgie de son rêve, même si jamais rêve n'a moins ressemblé à la réalité. Sur le muret du Malecón, il tente encore en vain d'allumer son cigare. A ses pieds le canal de Bruxelles est un sanctuaire, un de ces lieux sacrés d'où contempler la ville avec ses couleurs, ses reflets, ses maléfices. L'eau frappe la jetée, projetant son écume contre le mortier des quais. Certains soirs, il croit voir le ciel s'illuminer de teintes bistres, halo des éclairages de Miami. Une centaine de kilomètres au-delà des mers, et pourtant des années-lumière. Dans son dos, la belle couleur ambrée d'une réclame de rhum défie le brouillard des néons. S'il se retourne, le nom d'Evangelista clignote à ses yeux, mais surtout dans sa mémoire, tandis que la rumeur d'une autre ville monte contre sa nuque, tout ce long soupir d'une aube rampant sur le jour à venir.*

**Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !**

*Soudain, sans prévenir, un tempo de fantaisie claque au coin de la rue. Quelque pied nu trouve son écho, puis un autre, et encore un autre, et voici le mambo du sang qui bat à ses tempes, sur les tambours de morts plus ivres que la mer. Eva, ce fruit de tes entrailles, vois-le quand il pense à son père et à sa mère...*

*Nuit de juin bruxelloise, brise qui soulage d'une chaleur imaginaire, symphonie des vagues dont les embruns humectent son visage. Au loin, un paquebot tout illuminé quitte la baie de La Havane. Ce bateau lui adresse un signe, un message. Au-dessus, les étoiles scintillent, la pleine lune comme une énorme boule monte dans le ciel, une de ces grosses lunes tropicales qu'il a*



*l'impression de pouvoir toucher de la main en étendant le bras. Si le destin des villes modernes était d'abolir la nuit, cette ville-ci semblait inverser le processus en annulant le jour. Comme un film se déroulant soudain à rebours, peut-être ce prodige était-il signe d'un retour à l'ère d'avant le monde moderne... Voilà que ça le reprend, cette situation stupide où tout est comme un cadre vide, privé de substance, un demi-siècle plus tôt, juste avant sa naissance, dans la peau d'un type dont les pensées ne sont pas les siennes. Il est cinquante ans en arrière, il revit une scène où sont impliqués son père et sa mère, toute cette histoire constituant peut-être le pire des enfers qu'il eût été donné à un homme de vivre sur cette Terre.*

*Mais il sait aussi que s'il tourne la tête, un marronnier se transformera en figuier des Tropiques. Il sait que sur cette rive au-delà de l'abîme qu'il n'a pas encore osé franchir, d'où battent à ses tempes les rythmes du mambo, s'entendra le cri d'un vieux marchand des rues passant avec ses cornets de cacahuètes : Hay mani... Buen mani !*

*Regarde-le bien, ce fruit de tes entrailles, quand il pense à son père et à sa mère. Ses bras ne se distinguent plus de ses jambes, lesquelles sont à son cou, racines mêlées aux lianes, une chevelure hirsute courant sous les océans – dans l'espace aussi bien que dans le temps - ; le futur c'est hier comme avant-hier surgit après-demain, l'embouchure à la source et celle-ci vaguant par les nuages, tous les avenir frères du plus lointain passé, ma sève universelle offrant l'alcool du fruit pour enivrer le chant de cet oiseau-serpent que Cristobal Colon apercevra bientôt s'enroulant dans la chevelure d'or d'une Indienne à peau noire lui faisant signe depuis les origines encore à venir au sommet d'un Jaguëy veillant à cette histoire sur le bord du canal de Bruxelles.*

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est n'oublier jamais que, depuis plusieurs décennies, le travail de Sacha Bielinski apparaît régulièrement sur un briefing secret destiné au chef suprême du monde. La valeur particulière de ces renseignements tient au fait qu'à la différence de ses collègues, s'aventurant peu hors des villes, Bielinski n'hésite pas à emprunter certains sentiers de traverse. Aussi le dernier maître de la Maison Blanche, en pleine préparation d'une guerre contre l'Orient planifiée par son père depuis plus de dix ans, n'avait-il pas été surpris, la veille de son investiture, de découvrir un message flash codé lancé par son agent de référence depuis les environs de Guantánamo Bay.**

*( Le Jaguëy parle en langue d'évangile pour nous dire que ses lianes et ses racines ont engendré l'oiseau-serpent des origines. Cette légende, Colomb la découvrirait sous les traits d'une Indienne blonde à la peau noire et aux yeux verts qu'il baptiserait du nom de la première Eve. Mais qu'Eva de Cuba, lovée dans les branches du Jaguëy, sur cette plage des Caraïbes, fût elle-même lointainement issue d'une île des Cyclades où avait germé l'idée du premier périple au-delà de l'Océan, jamais le grand amiral ne l'eût imaginé - même en songe - au cours de ses fiévreuses tractations nocturnes, dans un petit port de Paros, avec l'aïeul de l'homme qui était mort.*

*Celui-ci ressentait encore dans ses veines le battement des vagues du canal. Combien multiple était le monde qu'on disait réel ! Il contenait en lui, à l'état*

*élémentaire, les élixirs de la souffrance et de la jouissance, de la confiance et du désespoir, de l'amour et de la haine, ces alcools dont les goûts s'étaient mêlés dans le sang de son coeur. C'est le rhum qui m'incite, se dit-il, ce vieux fou comme moi qui fait chanter, danser, rire et sangloter l'homme le plus mort d'entre les morts et lui tire les mots qu'il vaudrait bien mieux taire. Je suis les Sept Etoiles qui bondissent dans ma sève, les sept pommes d'or qui dansent dans mes branches, les sept racines au jardin des Pléiades. Un autre cosmos m'a craché dans celui-ci pour féconder l'ovule d'une lointaine planète à venir. La même semence a fait naître sept fleuves dans les frondaisons d'un arbre connu sous le nom de Jaguëy, même si c'est à toi que cette semence est à jamais destinée, mon Eva de Cuba. )*

**Le nouveau Président savait de longue date par son père, lui-même ayant tenu l'information du grand-père, le banquier Prescott S. Bush, que le World Intelligence Daily résume chaque jour tout ce qu'a pêché l'Agence à travers le monde. Le WID n'est tiré qu'à une dizaine d'exemplaires, destinés aux plus hauts chefs de division de l'Agence, aux secrétaires d'Etat, et naturellement à lui-même. Plus important et plus secret encore était le rapport quotidien rassemblé sur une simple page, à son usage exclusif. Sa bibliothèque n'ayant jamais contenu d'autres ouvrages – à l'exception de ceux signés de son nom, dont le plus prestigieux portait le titre I LOVE YOU – qu'une collection de battes de base-ball, il n'avait guère pris la peine de s'interroger sur le sens du message codé. Tout avait été fait selon les modalités habituelles en terrain ennemi. L'agent Bielinski n'ignorait pas les urgences de l'heure à l'échelle planétaire ; il connaissait mieux que personne la nécessité de réduire à sa plus simple expression le facteur temps dans la gestion spatiale du globe, ce qui éliminait toute hypothèse de l'envoi par ses soins d'un inutile parce qu'indéchiffrable rébus. Les**

**messages codés par trop hermétiques avaient aussi peu de chances d'aboutir sur la table du Bureau Ovale que le poème d'un aède grec. Ne cherchant pas à déchiffrer la signification de cet obscur alignement de mots, parmi lesquels ceux de Colomb et de Cuba retinrent seuls son attention, le Président se laissa gagner par l'intuition que ce message était signe d'élection divine : il attestait la promesse d'un destin grandiose. Devant son miroir, qui lui renvoyait l'image d'un costume à larges rayures dont pâleraient de jalousie son père et toute la galerie des ancêtres depuis Jefferson, il résolut de convoquer le jour même Sacha Bielinski, ce membre de l'Agence s'étant distingué plus que quiconque dans l'art du contrôle des consciences et dans le travail, délicat entre tous, de la manipulation des esprits.**

# ***Maiak***

*TOUS LES FANTÔMES SE CHANGENT EN MOUCHES !*

*Avait prononcé Bielinski, crispant chaque muscle de son visage dans un effort d'articulation qui me permit de lire ce murmure que l'oreille ne pouvait capter. Son regard circulaire inspecta les recoins d'ombres du café, puis il scruta derechef mon visage avec une mimique suggérant la plus intense réflexion : ses traits manifestaient une lutte intérieure entre connivence et méfiance à mon égard. Il semblait avoir trouvé la solution à ce dilemme quand il me fit signe à nouveau, les deux index pointés comme des antennes vers les murs à hauteur de ses oreilles, articulant toujours d'une voix muette :*

*— Mi-cros ! Mi-cros !*

*Je répondis d'un hochement de tête compréhensif qui parut le rassurer. Ses traits apaisés s'illuminèrent d'un sourire intérieur, comme s'il savourait déjà l'effet de ce qu'il avait encore à m'annoncer.*

*— Quand un fantôme se change en mouche, il court un grand danger, celui de se faire dévorer par les cadavres... Je crois qu'Aurore Théokratidès a fini par le comprendre. J'ai réussi à l'amadouer, slava bogou ! Mais ça n'a pas été sans peine. Elle s'est changée en mouche, vous avez dû le remarquer, mais je l'ai persuadée de prendre garde à tous les cadavres de Batista qui sont toujours enterrés dans l'hôpital à Santiago de Cuba, vous n'avez pas oublié ?*

*J'acquiesçai d'un simple battement des cils et il poursuivit, non sans jeter encore de fugaces regards craintifs par-dessus son épaule :*

*— C'était une question de vie ou de mort. Cet Abel de Loyola, par exemple. On se demande ce qu'il faisait aux femmes pour qu'elles s'amourachent de lui, comme s'il avait un diamant au bout de la queue... Et puis ses dents ! Il pouvait dire ou faire n'importe quoi, tout à ses jeux et à sa joie, sachant que les pires crasses lui seraient pardonnées, rien que pour la splendeur de ses dents de jaguar... J'ai bien fait de prévenir Eva, vous ne trouvez pas ?*

## Le Jaguëy parle par ma voix.

Quel nom portent les limbes où vagabonde un enfant damné de naissance ?

Debout à la fenêtre du dernier étage, Loyola faisait un effort pour se représenter le visage de son père. Il avait devant les yeux l'image d'un *hombre total*, un digne fils de la Caraïbe et du peuple cubain. Il voyait aussi sa mère s'étirant longuement dans un lit d'hôpital à Santiago, sa mère qu'un dingue portant le nom d'Anatole Atlas avait accompagnée depuis une île des Cyclades jusqu'aux Caraïbes. Sa mère qui deviendrait pour cet homme Eva de Cuba. Elle ouvre un œil, entrevoit la figure de Santa Barbara qui l'observe au mur d'une chambre où les combats de la nuit ont laissé des impacts et des taches de sang. Comment réconcilier les fragments d'une telle mémoire éclatée ? Comment expliquer que son père et sa mère n'aient pu faire l'amour la dernière fois pour le concevoir qu'en cette nuit fatale du 26 juillet 1953, quand lui-même naîtrait le 16 juin de l'année suivante ? Où s'étaient donc évanouis quarante jours de sa gestation ? Quel voyage au désert, quel jeûne forcé dans la matrice de sa mère ? Il n'en finissait pas de remuer entre ses doigts ce parchemin jauni relatant, en très peu de mots, l'attaque d'une caserne militaire située face à l'hôpital de Santiago, la nuit du 26 juillet 1953.

Le bout de papier avait voyagé pendant un demi-siècle à la recherche de son destinataire. Ou plutôt, il était resté sagement dormir dans cette poche de poitrine, attendant que la chemise trouve les épaules et le torse de celui qui devait l'y découvrir. Un relent de sueur cadavérique imprégnait encore la chose, du moins l'imaginait-il. Triste échantillon des effluves d'une vie. N'y traînait-il pas quelque exhalaison du coït qui lui offrirait la lumière du jour ? Parlons-en, de cette lumière, en ce jour de la mort d'un autre homme où l'aube ne daigne pas pointer la moindre lueur. Quant à l'autre lumière, celle sollicitée par Sacha Bielinski pour que son fils en éclaire la lecture du carnet noir, comment Loyola pourrait-il s'y fier, lui qui a l'élégance de ne pas même vérifier si le carnet dort toujours dans le coffre-fort ?

Jusqu'à hier encore, Loyola n'en savait rien, ou pas grand chose, de ce qui s'était passé naguère sur cette île où avait fleuri sa petite enfance, presque aussi gommée de sa mémoire que l'encre vieille de cinquante ans sur un morceau de journal. Dire qu'il préférerait oublier serait plus juste, malgré certains souvenirs d'une terre brune et verte en forme de crocodile, où ce qu'on appelle ici rose de Noël se disait fleur de Pâques. Terre verte et brune de la canne à sucre et du tabac, contrôlée par deux hommes aux origines de la tour Panoptic. Et puis, la nuit même de son anniversaire d'un demi-siècle, ce cadeau du ciel empoisonné : le cœur battant de son père emballé dans une *guayabera* cubaine, qu'avait retirée Loyola du coffre de son bureau flirtant avec les nuages de l'Olympe.

Il a trouvé la chemise étoilée d'une tache brunâtre. Abel de Loyola mort, assassiné le 26 juillet 1953. Impossible ? Il l'aurait voulu, mais le papier dans la poche de poitrine fait éclater à ses yeux l'évidence. On a beau ne rien savoir d'un homme, s'être habitué de toujours à son silence, l'absence est soudain rompue. Comme si

cette chemise lui renvoyait non seulement l'image, mais aussi l'odeur de son père en cette aube lointaine. Il y flottait encore le parfum coriace d'un onguent bon marché de la marque Noé, celui des hommes de là-bas quand ils n'ont pas le temps de se laver après une copulation hâtive. Peut-être même s'y insinuait-il un soupçon du musc de l'aède, si c'était bien lui qui avait abattu son père non loin de la caserne Moncada.

Ile verte et brune de la canne à sucre et du tabac... Ce n'était pas vraiment dans ses habitudes, et d'ailleurs formellement interdit sur tout lieu de travail de la firme Panoptic. Loyola sort pourtant un autre cigare du tiroir de son bureau. La première bouffée lui fait encore tourner la tête, alors qu'il scrute en vain le quartier du canal toujours enveloppé d'une brume opaque. Quel rôle joué par Panoptic et Noé dans cet épais nuage de fumée ? L'humanité entière semblait dans un état de transition entre la reptation, la position assise et la station debout. Lui-même, où en était-il ? Chacun d'entre nous fait la preuve de tant de bassesses et d'élans vers le ciel au cours d'une même journée ! Encore faut-il que jour il y ait. Dans ce matin privé de toute lumière d'aube, il se laissait doucement envahir par l'âcre fumée du havane, les yeux noyés de brouillard, devant l'image d'une femme en noir et blanc qui sur le mur du fond n'en finissait pas de se dérober à son regard. Dans les spirales du tabac se déroulaient d'autres visions, celles de silhouettes joyeuses dégustant un cigare populaire trempé de rhum sur quelque place au soleil. Elles tenaient en main un mince cornet de cacahuètes façonné dans quelque morceau de journal. « *Mani... Manicero se va...* » La chanson des rues de son enfance lui revint aux lèvres, atténuant la douleur confuse provoquée par le souvenir de ce papier vulgaire qui servait à emballer les arachides grillées, dont sa langue retrouvait la saveur évanouie. « *Hay mani ! Buen mani !...* » Le cri rauque de l'humble marchand remontait à la surface d'une Havane qui avait soudain plus de réalité que Bruxelles, avec ses trottoirs ombragés par des arbres aux racines et aux lianes monstrueuses. Loyola revoyait les porches des maisons coloniales sculptées dans la pierre au fil des siècles par des cargaisons d'esclaves, leurs façades colorées sans autre mesure que celle d'un rêve sans amarres, puis la coupole de l'Aduana survolée par son Hermès de bronze, un large bras de mer, le promontoire du Castillo Moro, son phare qui fut au cœur du commerce triangulaire entre les continents... Quand donc retournerait-il de l'autre côté de la baie, revoir les quartiers nègres de Guanabacoa ? Quand serait-il en mesure de rechercher les traces de ceux qui l'avaient engendré, du côté de Santiago, dans la province Orientale ? Depuis sa jeunesse, il enterrait tout au fond de son âme ces questions importunes... Quelle importance ? Peut-être eût-il mieux valu faire venir au jour d'autres souvenirs d'enfance, pourquoi pas ceux de son vieux pote Anatole sur le fleuve Congo... N'avait-il pas choisi de disparaître, justement, du côté de Guantánamo ? Anatole dont la Sphère Convulsiviste, ainsi que les publications clandestines, subsidiées par le sinistre *Komitet Gossoudarstvennoï Bezapasnosti*, transmises à un certain Poutine à Berlin, puis analysées par les conseillers de Gorbatchev, contribuèrent peut-être à l'étrange comportement du dernier *leader* soviétique... Loyola revoit son alter ego... Même quand, à l'occasion, dans quelque bar de Bruxelles ou d'ailleurs, la discussion

tournait vers leurs îles mythiques ( sa ville natale à lui voulait dire ville-île en swahili ), s'envoyant force *Cuba libre*, ils préféraient se parler par énigmes, l'un ayant le secret de l'autre en partage. C'était cela l'amitié, cette mystérieuse identité qu'on s'échange, comme il arrive dans certains livres où l'auteur fait de vous quelqu'un d'autre... Le macaque saoul ne s'endort jamais devant la porte du chien : c'était l'une des formules d'Anatole pour escamoter toutes ces questions. Que voulait-il dire, celui qui durant son enfance africaine semblait avoir intériorisé la conscience d'un nègre, d'un bougnoule, d'un macaque, et qui faisait mine de me croire lorsque je lui avais suggéré que sa boyesse Rosalie devait se trouver parmi les rebelles ayant fui le Congo pour Cuba, lors de l'arrivée au pouvoir de Mobutu en 1965 ? Voyons, l'avais-je provoqué, dis-moi comment ces fous de lumumbistes pouvaient encore trouver le sommeil à portée du nouveau chien de garde, même si celui-ci préférait arborer les crocs du léopard ? Il me répondit en faisant allusion au Jaguar de mes origines, affirmant que, si je lui avais volé sa vie pour plusieurs de mes romans, c'était bien le moins qu'il me rendît la pareille en usurpant mes oripeaux pour s'en aller retrouver ses chimères de l'autre côté de l'océan. Mais je savais aussi son couple avec Pléione en crise. De là que son voyage à Cuba ne fût qu'une fuite pour la reconquérir... Et si nous étions chacun l'autre de l'autre, pourquoi n'avais-je pas à mon tour le droit de m'en emparer, femelle à même crinière blonde que ma mère ?

Loyola se trouvait enveloppé dans les volutes bleues du cigare. Il fléchissait contre la vitre noire au dernier étage de la tour Panoptic, ainsi qu'un arbre aux racines précaires. Nous avons donc échangé nos origines, se dit-il, et me voici lesté des voix de son grand-père qui n'en finissent pas de battre en ma poitrine sous cette *guayabera* tachée du sang de mon père, à défaut d'une parure en or ornée des dents du Jaguar.



# *Traverser l'écho*

**d'une voix dans le canal, c'est s'abandonner les yeux fermés aux figures qui surgissent de ses brouillards, et revoir apparaître Sacha Bielinski derrière la fumée de son propre cigare. C'est, la nuit précédant la veille du 26 juillet 1953 ( jour de la Saint Christophe ) à travers les brumes d'un souvenir impossible – puisqu'on ne sera conçu que la nuit du surlendemain – voir cet agent double émigré vers l'archipel des Caraïbes, sur une île du Diable où la meilleure des couvertures est encore de conseiller la manœuvre des familles de Las Vegas et de Miami dans l'industrie du crime en écoutant la première symphonie de Chostakovitch sur un vieux gramophone soviétique en compagnie d'un aède grec rescapé d'une autre île du Diable dans l'archipel des Cyclades, l'un et l'autre en caleçon, contemplant l'horizon de la mer où, depuis la mort de Staline, se déchiffre la vision d'un futur possible, sous un toit de palmes au milieu des bananiers d'une montagne rouge surplombant la baie en laquelle Colomb crut voir l'image du paradis lors de son premier voyage, dans l'attente nocturne de visiteurs dont les prochaines décisions marqueront les cinquante années à venir ( un financier juif propriétaire de l'empire Panoptic et un magnat grec du pétrole**

**dirigeant la firme Noé ), qui viendront escortés par le directeur d'un hôpital de Santiago dont les programmes de recherche sur le contrôle des esprits sont financés par l'Agence américaine de l'Intelligence ainsi que par un ancien sergent promu général et mis au pouvoir dans l'île par cette même Agence défrayant largement tous les frais de Sacha Bielinski. Soit, l'une de ces situations routinières à faire périr d'ennui le lecteur d'un roman, si l'aède grec ne s'était protégé d'une si furieuse menace par un bracelet de coquillages orné d'une dent de jaguar qu'il porte à son bras gauche. Aurore, Aurore seule à chaque instant me sauve la vie, croit-il pouvoir confier à Bielinski lui servant une autre rasade, chacun sachant que l'heure approche. La rencontre au sommet portant sur le contrôle de tous les cabarets, bordels et casinos de l'île aurait bien lieu le lendemain, sous la bienveillante protection de Batista, chacun de ces hommes ignorant toutefois la part de glorieuse incertitude propre à l'histoire humaine, contenue dans le fait qu'une rébellion populaire contre la dictature se prépare au même instant, qui cherchera faveur en les festivités du carnaval pour faire vivre à la fumée du cigare de Bielinski cette nuit de plus d'un demi-siècle.**

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Certains enfants naissent en plein cataclysme parmi les rafales d'un ouragan, d'autres sous les décombres d'un tremblement de terre ou dans un bateau secoué par la tempête, voire même au cœur d'un incendie. Ta mère savait que toutes ces circonstances étaient réunies pour la naissance de son fils, dans un hôpital de Santiago de Cuba. Je t'ai suivi du mieux que je l'ai pu le long de ces années, pressentant combien seraient tourmentés les soubresauts de ta carrière et de ta vie, sinon ceux de ton imagination. Tu n'aurais pas tort pourtant de penser que ton vieil ami de jeunesse a dirigé ses pas dans une voie qui m'agréa plus que celle où tu te fourvoies. Mais c'est le lot des pères de rêver pour leur progéniture un destin qu'ils refusent, quand les enfants s'inventent une paternité le plus souvent hors de leur portée. Je ne suis pas amer pour autant. De quel droit te ferais-je la morale ? Ces pages ne sont là que pour dissiper certaines ombres dont je devine qu'elles peuplent ton existence. Sache donc encore ceci. Ta mère n'ignorait pas que, face à la révolution réelle entreprise par les barbus de la Sierra Maestra, les activités situationnistes étaient des bulles de savon juste bonnes à épater la bourgeoise qu'elle feignait de ne pas être en adhérant à cette Internationale de la mort de l'art. Ce pourquoi les aidait son père, non moins que Jésus Evangelista. Je me trouvais bien placé pour connaître la générosité des bâilleurs de fonds à l'égard d'entreprises rebelles ne mettant pas en sérieux danger leurs intérêts. Mon témoignage, du moins j'en ai l'espoir, éclairera ton ciel au lendemain de cet anniversaire et te permettra de ne plus fabuler à propos d'événements dont la vraisemblance ne serait acceptée pour aucun roman.*

# Maiak

## L'AUBE GRISÂTRE

*Avait dépeuplé le café, me laissant seul en compagnie d'un couple dépareillé qui paraissait dormir sur le comptoir. C'est à cette heure qu'ils sont maîtres de la ville, tous les fantômes, tous les esprits en errance depuis des siècles, quand les guenilles de leur pâle armée se cognent aux vitres, faisant refluer l'obscurité sous les plafonds des derniers refuges humains, dont ils s'empareront bientôt pour passer la journée reclus dans les coins d'ombre, tapis entre les murs et les images où souriront de belles idoles.*

*Leurs premiers éclaireurs avaient mis en déroute mon compagnon de voyage dans la cinquième dimension, comme je lui désignais encore la peinture du calendrier. Que m'offrirait de plus réel cette nouvelle journée que la vision d'une église à bulbe vert partant en fumée dans le village de Petrodvorets en 1929, l'année du Grand Tournant ?*

*Bielinski s'était levé de sa chaise à l'approche du jour, les mains toujours posées sur mes feuilles mêlées aux siennes, qu'il rassembla en un tas compact :*

*— Vous avez tous les matériaux pour votre histoire.*

*Il me faudrait revenir à la déesse crétoise en imperméable noir que j'avais suivie par les ruelles jusqu'à la fête foraine et son labyrinthe aux miroirs. Tenir la promesse faite au commanditaire de ce roman, dont le contrat viendrait à expiration dans dix ans. Surtout, me rappeler du fait que l'idée m'en était venue cette nuit de la San Lázaro 1953, sur une montagne de Cobre où j'avais cru me retrouver au sommet de l'île de Paros, imaginant au loin la Crète, Ariane échappée de Naxos en compagnie de Dionysos pour gagner les Isles Fortunées...*

*A présent que devant moi sa place est vide, l'ombre d'un personnage absent flotte sur cette table où s'éparpillent les feuilles d'un scénario imaginaire comme tous les fantômes, toutes les mouches, tous les cadavres peuplant tous les cafés du monde.*

## Parole du Phénix

*Je prends maintenant sur moi, en ma qualité de Phénix, de déployer mes ailes pour vous dire ce que mes yeux virent de plus important entre ciel et terre depuis cinquante ans. Croyez bien que mon cœur saigne des larmes et que mes yeux pissent du sang quand je siffle un tel cri sur les eaux qui relient Levant et Couchant. Si, pour preuve de mon existence, vous n'aviez que ce cri, vous en ririez comme d'un conte absurde, mais qui d'autre pourrait-il vous révéler comment le dernier demi-siècle vous a trichés avec ses dés pipés ? Qui mieux que le Phénix a-t-il survolé ces temps où le trafic avec des simulacres d'au-delà prospéra, dès lors qu'il n'y avait plus d'au-delà ?*

*Quelle folie que la sagesse en un monde où n'est plus d'admiration que pour babioles et colifichets du néant ! Dictature de la pacotille, inséparable du règne de l'idiotie, peut être nommée une époque où s'imposent bonimenteurs de foire et colporteurs de mensonges dûment certifiés authentiques.*

*Ne m'imputez pas à crime si, dans mon vol rapide, je glisse par-dessus cinquante années - puisqu'il est en mon pouvoir de renverser la loi du temps - pour vous donner à entrevoir ce qui se trama, sur l'une des îles réputées Bienheureuses, entre quelques personnages dont vous aurez peine à concevoir qu'ils existèrent et ne furent pas mis en scène par le Phénix en personne !*

*Pour autant, je ne vous ferai qu'un récit décousu de l'affaire, comme si cette histoire ne pouvait être qu'à l'image de l'extrême confusion d'un réel appelé à se confondre avec ce que d'autres temps s'accordaient à tenir pour irréel. Aussi je vous prie de tenir les inconvénients dus à ces tourbillons pour gages de ma sincérité. Si j'avais voulu faire de l'art, me serais-je approché si près de la vérité ? Je veux parler de celle dont il me revient de situer le noyau qui l'enveloppe en cette année 1953, quand fut modernisé le vieux pacte entre combien d'âmes à vendre et leurs nouveaux mercantis. Car c'est bien de cela qu'il s'agit alors : d'une répartition moderne des territoires à conquérir par la principale forme de négoce appelée à fleurir désormais sur la planète, celle qui tirerait juteux profit d'un commerce industriel de milliards de cerveaux en déshérence.*

« *Lourd est le souvenir, comme dit le Poète, venez donc écouter le témoignage unique et sensationnel de nos artistes sous le grand chapiteau de l'au-delà !* »

Pourquoi écrire ce livre ? Il renferme une âme tout entière – est-ce la mienne, est-ce celle d'un autre ? J'avais d'abord voulu faire un roman mondial, où l'ubiquité fût poussée jusqu'aux bornes du surnaturel, mais peu à peu, en écrivant, cet autre monde semble me dicter ses propres fables. Comme si quelque divin idiot tournoyait dans l'espace à me hurler en bavant ce que vous allez lire. Je préfère laisser cela dans le mystère des conjectures – et demeurer attentif aux voix qui continuent de hanter cette ville...

Ainsi couraient les pensées de l'homme qui était mort tandis qu'il demeurait immobile à la fenêtre du café, les yeux fixés sur le feuillage du Jaguëy. Dix ans avaient passé depuis qu'ici même s'était tramé le projet de *Maiiak*, un rêve inspiré par ses itinérances au long du siècle vingtième. Toutes ses rêveries tournaient autour d'Eva. Là-bas, sur l'autre rive, la vie continuait peut-être, mais il ne voyait pas jusque là. Écoutant le bruissement du canal comme une éternité de murmure dans la nuit, l'homme portait son regard vers l'au-delà des terres et des mers, vers l'au-delà de tous les horizons. *Vagues sur vagues du désespoir, plus loin les chevaux de frise, enclos spécial de dressage pour les fauves du grand cirque, le dos chargé de pierres à jeter sur la jetée par ordre supérieur des gardiens de la bonne pensée.*

L'homme était sorti de la vie comme le vagabond d'un casino, fauché, ridiculisé, jeté dans les offices où il avait dû nettoyer la vaisselle des tortionnaires avant de tomber dans l'égout, pour se retrouver l'invité d'honneur d'un vaste et lumineux tripot, dont la fille du propriétaire l'accueillerait avec amour comme son hôte le plus fantasque, riche d'une fortune de trois pesos.

Passer de son vivant le pont vers l'autre rive : il ne l'avait connu qu'avec elle. Peut-être était-ce encore par elle que, depuis l'autre monde, il avait retrouvé l'ici-bas ? Lui revenait le son des cloches d'une église dans son île vers l'Orient, qui se mêlait aux percussions nocturnes pour la San Lázaro, sur une autre île au-delà du couchant. C'était comme si les archipels dont faisaient partie ces deux îles ne formaient en lui qu'un seul tourbillon de mémoire globale. Derrière la vitre du café, pour lui seul, se devinait le frémissement d'une lumière de mer. Il planait toujours dans le grand tourbillon de ces deux archipels. C'est à ce double tourbillon n'en faisant qu'un qu'il devait la vie, ce double tourbillon du jour et de la nuit, ce double tourbillon d'yeux verts.

*( A ce moment de son récit, l'auteur devrait prendre en pitié le lecteur désorienté par ce jeu de va-et-vient dans la cinquième dimension du rêve et de la mémoire. Je n'étais certes pas le genre d'homme avec lequel une jeune femme belle et riche de l'époque avait coutume de s'envoyer en l'air au cours d'une croisière de luxe entre les Cyclades et les Caraïbes. Je n'étais pas non plus le prototype d'écrivain qu'un milliardaire grec aide à diffuser son oeuvre en lui offrant une partie de sa fortune. Et pourtant, l'armateur Aristos Théokratidès avait ses raisons pour sortir de la misère ce clandestin rencontré par sa fille sur une terrasse du port de Naoussa, dans l'île de Paros. Après notre escapade romantique au-delà des rochers bordant la plage grecque, et notre bain sous la lune agrémenté de coups de feu dont les balles pouvaient être aussi bien celles de la dictature cubaine, Aurore me dit en riant : « Nous reviendrons plus tard, pour l'instant montrez-moi votre gourbi. » )*

Voici que le chaos de mes voix se libère et prend toujours davantage la forme visible d'un insecte charognant cette vitre noire au sommet de la ville. Toi aussi, tu aimerais bien lancer un message venu de l'autre monde aux vivants, pas vrai ? Si nos voix intérieures semblent venues d'ailleurs, n'est-ce pas que l'ailleurs est peuplé de nos voix ? Voix d'un homme et d'une femme vieilles de cinq cents ans ; voix de mon père, de ma mère et d'un autre homme le 26 juillet 1953. Faut-il embaumer les cadavres d'un père et d'une mère que l'on porte en soi ? Laisser pourrir leurs squelettes au placard de la mémoire ? Ou boire un coup à leur santé pour les ressusciter ?

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est plonger vers une zone de l'esprit mystérieusement interdite à toute mémoire, a quelle profondeur il faut atteindre pour avoir chance d'accéder au secret de sa propre naissance. Même si l'hôpital de Santiago, la nuit du carnaval, avait pris l'aspect d'un bal masqué dans une volière tropicale, sous le coup de baguette magique d'une fée.**



## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

---

*A force de nuit blanche et de fièvre dans sa folie, Loyola rend son absence de mémoire complice d'une fable absurde qu'il s'invente à propos de son père et de sa mère. Quels charmes joints à sa fatigue le font-ils délirer ainsi ? Pour ne rien dire de ses plongées dans l'écho d'une voix, ni des ses visions prénatales au fond de la matrice maternelle... Il semble d'ailleurs qu'ait cessé la sarabande infernale de souvenirs liés aux expériences vécues dans un hôpital à Santiago de Cuba. D'autres influences que la mienne ont dû s'emparer de son esprit. Fi de ces magiciens illusionnistes et de leurs sortilèges qui prétendent enfermer on ne sait combien d'êtres dans le tronc d'un arbre ! Chacun tente ici de s'illustrer sans parvenir à faire avancer le récit. Je devrai donc encore parler, pour dire de cette comédie insulaire qu'elle est avant tout l'occasion de vous divertir. Dans un instant je vous dévoilerai par exemple quelle fut, à La Havane, l'origine du rock and roll. C'est pour la joie de tous vos sens que je m'institue maître unique des illusions d'une ballade qui, si elle prend quelquefois les allures d'un cirque, n'en devrait pas moins vous être de grand profit. N'ai-je pas été le témoin des époques les plus reculées, comme je le serai de celles où servira de lanterne, éclairant des temps oubliés, l'histoire d'Eva de Cuba ?*

*C'est ainsi que mes antennes ont capté le cri de Yara, proféré par Carlos Manuel de Cespedes et son ami Jesus de Loyola quand, en 1868, dans le domaine de la Demajagua, les pères de la nation cubaine signèrent l'ordre de libérer tous leurs esclaves nègres sur un morceau d'écorce tranché d'un coup de machette à l'une de mes branches.*

*Quelque trente ans plus tard, j'étais encore présent pour voir une bannière étoilée brandie par le fier Théodore Roosevelt – son sabre dans l'autre main – se ficher au sommet d'une colline de l'Orient et sceller une autre libération. L'armée des Etats-Unis chassait la Couronne Très Catholique du sol cubain : je vis défiler ses marines dans les avenues de Santiago, puis le drapeau yankee remplacer la bannière sang et or face à la cathédrale, au palais du gouverneur Moïse Evangelista. Ce qui n'empêcha pas ce dernier de trinquer avec le futur président : ses plantations de cannes et*

son commerce de rhum ne pâtiraient guère d'une extension des marchés vers le Nord des Amériques.

Il s'en fallut d'un demi-siècle pour que mes palmes indiscrètes ne s'éveillent à la vision d'une autre scène en rapport avec les deux qui précèdent, et dont le souvenir est précieux pour saisir les racines de cette histoire. Mil neuf cent cinquante et un. Solitaire, je fêtais le demi millénaire de la naissance de Cristobal Colon. Comme en son temps, s'entamait dans l'allégresse la seconde moitié d'un siècle – pleine de promesses. Depuis mon promontoire sur la colline de l'Université, j'observais les quartiers pleins de charme du Vedado, leurs maisons aux styles éclectiques bordant des avenues ombragées par mes innombrables feuillages. Plus loin, vers Miramar, s'étalait le luxe ostentatoire de somptueuses villas déployant piscines, jardins d'hiver, courts de tennis, garages pour plusieurs voitures des nouveaux riches intégrés à la vieille aristocratie coloniale. A l'horizon, je ne perdais pas de vue non plus l'accumulation de cahutes pourries, toits en zinc et branches de cocotiers, qui ceinturaient la capitale. S'entassaient là des paysans miséreux venus tenter leur chance depuis la province. Tout criait le chômage, la canne à sucre et le tabac bradés aux intérêts étrangers, non moins que la présence de plus en plus visible des barons de la drogue et du jeu, des boys de Las Vegas et de Floride... Si les élections approchaient, qui dans des conditions honnêtes verraient tomber l'homme au pouvoir, ou si le coup d'Etat conçu à Washington pour placer un homme de main plus efficace avait déjà eu lieu, je n'en conserve pas le souvenir précis. Mon regard d'aujourd'hui plonge plutôt vers les bars portuaires, où s'improvise un pas de danse entre une jeune étrangère blonde et son compagnon de rencontre. La scène est vue depuis le haut de l'Escalinita, légendaire escalier d'honneur menant à l'Université. Combien j'en voyais passer, de ces blancs-becs dissipant leur jeunesse dans les bars de l'Habana by night, qui traînaient tout le jour à discutaitter au sommet de ces marches, sous les colonnes doriques de l'Alma Mater !... Abel de Loyola était de ceux-là. C'est à l'**Eva's Bar** de Marianao, l'une de ces boîtes où les filles s'adressaient aux marins dans un sabir gréco-cubain, qu'il semblait avoir fait la connaissance d'une certaine Aurore. Ils se plaisaient sans aucun doute, je peux en attester sur ce que mes palmes berceraient de leurs mots doux, comme sur ce que mes branches ont surpris de leurs étreintes embaumées par le jasmin, dans les jardins de cette colline surplombant une place où s'élevait la statue du poète José Martí.

*Cette fois encore, une bordée de marines, en vadrouille sur leurs terres conquises, passait par là. Vais-je froisser ici la ferveur de certaines adorations, nées à l'aube de ces années cinquante ? Les jeunes recrues revenaient d'une virée à l'**Eva's Bar**, où elles avaient pu découvrir mambos et rumbas lancées dans l'espace par un diable à deux têtes. Le monstre bicéphale tremblait de tout son corps sur des rythmes nègres, auxquels s'essayèrent les marines en goguette. On jouait précisément Rock and Rythm de Duke Ellington. Ils ne parvinrent qu'à singer gauchement la transe du couple en délire, même si l'un des soldats, venu du Tennessee, se montra moins engourdi que les autres dans son mime, remuant du bassin comme n'osaient y prétendre les culs coincés de ses compagnons. Son nom devait connaître un début de notoriété dans l'épisode qui allait suivre. Car le groupe ivre mort, sitôt sorti de la boîte, alla poursuivre ses festivités du côté du Vedado. Le couple de l'**Eva's Bar** emprunta leur taxi, qui déposa toute la bande sur cette place, en contrebas de l'Université, où mes plus longues palmes berçaient l'effigie en bronze de José Martí. Je vis alors l'apprenti danseur de Memphis escalader un piédestal de marbre en titubant pour, dégrafant son ceinturon, pisser sur la figure de l'apôtre. La presse titrerait en première page le lendemain :*

### **UN MARINO YANKEE MEA SOBRE MARTI**

*C'est en petits caractères, dans les pages intérieures, que prendrait naissance la gloire d'un certain Elvis Presley. Cinquante ans plus tard, près d'un tiers de ses concitoyens refuseraient de croire à la mort de celui qui est entré dans l'histoire des mythes pour avoir un soir imité la danse d'Abel de Loyola. La belle Aurore et lui – c'étaient eux, le diable à deux têtes – furent témoins de la scène urinale. S'ils n'approuvaient pas l'acte, ce qu'il avait de provocant les en rendait complices. Or, peu de temps après, mes branches apercevraient le même couple dans un cortège emmené par le jeune leader étudiant Fidel Castro, descendant l'Escalinita pour déposer une gerbe de fleurs au pied du monument, histoire de laver cet affront. Debout toute la nuit pour une veillée d'honneur, les étudiants s'échauffent et des pierres sont lancées contre les vitres de l'ambassade américaine proche. L'ambassadeur en personne, poussé par Washington, est contraint le lendemain de s'incliner à son tour devant le symbole profané ; il juge politique de se faire accompagner par le petit troufion du*

Tennessee. Dans les deux cas, le couple était présent. Quelques photographies parues dans la presse illustrèrent les deux cérémonies, qui revêtaient des sens assez différents. Aurore et Abel, en voyage à Paris quelque temps plus tard, firent circuler les coupures témoignant de leur activisme rebelle parmi les cercles de l'avant-garde où ils avaient leurs habitudes. Ces documents sont historiques à plus d'un titre : ils sont les premiers où l'on voit apparaître d'une part Fidel Castro, de l'autre Elvis Presley. Ils serviraient aussi comme illustration initiale d'un de ces scandales dont le mouvement lettriste ne tarderait pas à faire son label. Voyez-vous donc où porte le regard du Jaguëy, Monsieur Juan-Luis de Loyola ? Approchez-vous, n'ayez pas peur de mon tronc peu conforme aux mesures de ces latitudes. Je vous en prie, touchez le bout d'une de mes feuilles. Une pointe, un dard, une langue rouge gorgée de sève blanche. Allez-y, coupez-la. Voyez-vous jaillir un sang laiteux ? Vous disposez d'une plume de choix, pleine d'une encre indélébile. Saisissez-vous de ce calame et, sur la page de votre nuit, notez les mots qu'une Indienne à peau noire et chevelure blonde prononça dans mes feuillages quand s'approcha de nous le premier homme blanc venu des colonnes d'Hercule.

## **ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES**

- Heureux qui comme Ulysse croit aux Isles Fortunées !
- C'est un même désir qui anima Colomb.
- Celui de connaître l'impossible.
- Avez-vous entendu les paroles de cette Indienne ?
- Mot pour mot, le discours chanté par les sirènes dans mon Odyssée.
- Ces soldats ivres, ce sont les mêmes qui assommaient mon Stephen Dedalus.
- Dans l'épisode où la sirène est une fille de bar à marins.
- Ne me dites pas que je n'aurais rien inventé...
- Pas plus que moi, qui n'ai fait que recueillir de plus antiques légendes.
- Une même histoire passerait donc de livre en livre ?
- J'en connaissais déjà, dans les Cyclades, qui avaient la *rock attitude*.
- Ne vit-on pas pousser un arbre à l'endroit où vous composiez l'Odyssée ?
- Un figuier des Tropiques.

Je me suis réveillé en sentant la sève de l'alcool se frayer un chemin hors les os de mon crâne, jusqu'à me déchirer le masque du visage. Peut-on conserver gueule

humaine au fond de pareilles ténèbres ? Il me faudrait tes yeux aux mille faces pour y voir clair dans ce tissu de mystères... Car tu en as vu, pas vrai, depuis un demi millénaire ? Ne m'en veuille donc pas si j'en profite pour t'offrir une histoire à n'en plus finir, cette histoire infinie de ma vie à laquelle je travaille depuis cinquante, voire cinq cents ans. Sans avoir acquis la sensation d'être jamais né. L'ombre d'avant ma naissance n'est-elle pas illuminée par ce type qui poursuit son pèlerinage bien après sa mort ? Mais je m'en voudrais de t'interrompre, car je sens bien que tes antennes captent des messages inaccessibles aux micros et caméras les plus perfectionnés de cet édifice. Or, il n'est rien d'humain qui soit étranger à la tour Panoptic et à ses mille milliards de mouches électroniques. Pourquoi parler encore de puces, quand c'est bien de toi et de tes pareilles qu'il s'agit ma belle, toi dont dérive le mot mouchard ! Pardonne-moi si je te taquine sans raison. Ou plutôt... Des antennes à la queue, je te sens envahie d'une brume de rêves nocturnes, sans forme ni nom. Chercherai-tu à renouer le fil de mon histoire, attentive aux échos de mes voix les plus intimes ? Serais-tu prête à me transformer tout entier en cette scène gravée dans une mémoire d'avant la mémoire, ou même en un infime détail de cette scène, par exemple en l'une de ces milliers de mouches qui dévoraient le cadavre de mon père, pendu dans un arbre et criblé de balles non loin d'une caserne militaire, la nuit du 26 juillet 1953 ?

*« Laissez-vous tenter, Messieurs-dames, par l'histoire véridique de nos personnages, une histoire terrible où vous reconnaîtrez la voix de la fameuse Eva de Cuba ! »*

Loyola n'en peut plus : mettez-vous à sa place ! Que toute véritable histoire ne fût point linéaire, mais sphérique - ainsi que le globe -, qui mieux qu'Atlas pouvait en témoigner ? O lecteur d'un siècle futur ! Toi pour qui la rotondité du réel ira d'évidence, et qui seras chez toi dans ces dimensions inexplorées de l'univers, comme nos contemporains prennent l'avion pour l'Amérique sans se soucier des premiers voyages de Colomb, n'oublie pas qu'en nos temps obscurs une tour Panoptic, dont se raconte ici la genèse, contrôlait tout voyage entre les mondes. N'oublie pas davantage que les fondations de cette tour furent posées sur la carie d'une île de toutes les vénalités par deux hommes qui en contrôlaient alors les parties vertes et brunes : la canne à sucre et le tabac. *Un seul puits d'eau douce pour tout le camp. Entendre les autres piocher, leurs cailloux rouler dans la mer, pour les patrons du Grand Cirque.*

# ***Traverser l'écho***

***d'une voix dans le canal, c'est flairer le sang par-delà les ans, tout ce sang qui rôdait sur l'île du Diable il y a cinquante ans. Où étaient donc passés les yeux d'Abel de Loyola ? Quand on découvrirait son corps criblé de balles pendu aux branches d'un jaguëy, ses organes oculaires ne seraient plus logés dans leurs orbites. L'enquête sur sa mort serait menée par le colonel Miranda, dont on disait qu'il collectionnait dans des bocaux les yeux et les langues arrachés aux personnes interrogées par ses soins. N'était-il pas le chef de la police de Batista, quand Loyola se trouvait être le lieutenant de Sacha Bielinski ? Chacun savait la mafia et les tueurs de Batista unis aux services américains comme les doigts de la main. Quelques jours avant le 26 juillet 1953, Bielinski avait quitté son fief, le célèbre hôtel Nacional de La Havane, pour se rendre dans un endroit inconnu. Nul, excepté trois ou quatre hommes, n'était supposé connaître son repaire sous toit de palmes au sommet de la Majayara. Devant l'arrivée des Siciliens dirigés par Lucky Luciano, il avait ouvertement menacé de se replier sur Miami et Las Vegas, en attendant que la guerre des familles se règle à coups de fusil, comme partout dans le monde civilisé. C'était compter sans Batista, qui***

***avait trop besoin de ses services pour mettre au pas les Siciliens. La police cubaine fourra donc Luciano dans un bateau à destination de sa Méditerranée natale, accordant à Bielinski de régner sur toutes les affaires de La Havane, un empire auquel venaient régulièrement s'ajouter de nouveaux cabarets, bordels et casinos. C'est dans un tel contexte que, le jour de la Saint Christophe, s'était négociée la concession du vaste projet touristique dans la province de l'Orient.***

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Je t'imagine en haut d'un donjon de conte slave, les yeux fixant l'aube à venir. Au loin le canal brille sous la lune aveuglante que les aèdes invoquent depuis les premiers âges. Bientôt viendra l'astre du jour, annonçant pour toi l'heure de savoir la vérité sur ta naissance il y a cinquante ans. Quelles que soient tes visions nocturnes, elles ne peuvent approcher la réalité d'une île où s'étaient donné rendez-vous tous les bons et mauvais génies de la planète. J'étais en première ligne, perché sur les flancs d'une montagne en surplomb de Baracoa. C'est là qu'Allen Dulles m'avait confié la mission d'expérimenter les substances qui lui étaient nécessaires dans le combat titanesque mené par le monde libre contre l'empire du Mal. Il fallait lui fournir des agents chimiques entièrement nouveaux, qui resteraient bien sûr un secret de l'Agence. Que tu veuilles le croire ou non, c'est l'esprit d'un Indien mort depuis cinq siècles qui est venu à mon secours. Près d'une grotte où la légende prétendait que reposait son corps se dressait l'un de ces figuiers tropicaux, dont la semence était réputée pour ses propriétés curatives. J'en ai recueilli les graines en abondance, me gardant bien de révéler leur provenance. Bientôt cette substance inondait le marché de la drogue, provoquant des ravages entre les clans rivaux. Cette Chair de Dieu, comme je l'appelais, donnait la sensation de voir le sang et les os à l'intérieur de son propre corps comme en celui des autres. Elle nourrissait des fantasmes qui vous transportaient ailleurs, faisant ses utilisateurs voyager vers la lune ou habiter de somptueux châteaux. Je fis croire qu'il était là, le secret du contrôle sur l'esprit. Cette semence magique sema tant de confusion sur l'île qu'elle fut à l'origine d'un inexplicable effondrement mental de sa classe dirigeante, au point qu'il m'est souvent arrivé de croire qu'un tel arbre pensait.*



## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

---

*Toute sa vie le Jaguëy navigua dans la vision des îles.*

*Pareilles au marin faisant naufrage à chacun de ses voyages, mais rencontrant toujours l'hallucination d'une terre aux remparts de santal, aux tours de camphre, aux portes cloutées de girofle, il meurt et renaît sans cesse de nouvelles îles vagabondes errant comme toute âme d'Orient en Occident.*

*Cyclades et Caraïbes ainsi sont unies par un invisible pont, si ce mot lui-même vient du grec pour désigner une mer qui relie. J'avoue n'être pas étranger à ce phénomène, par mes racines démesurées. Car l'archipel est un miroir où se réverbère la mémoire d'autres archipels. Ainsi les Caraïbes furent-elles jadis attirées vers les Cyclades par de puissants courants traversiers, de même que celles-ci se mirèrent ensuite au-delà des mers dans les Iles Fortunées. N'était-il d'ailleurs pas, à l'extrême du Couchant, des légendes indigènes selon lesquelles un monde paradisiaque serait à découvrir dans la direction du Levant ?*

*Cette pulsation rythme les plus vieilles fables des hommes de part et d'autre de leurs océans imaginaires. En elle bat l'espoir d'un monde qui ne serait pas divisé comme les hémisphères de leur propre cerveau. Mais combien de folies guerrières, de crimes, de sang répandu pour terres d'épices, d'or et de pierreries au-delà des mers ? Combien d'aveuglements séculaires trouvant leur écho dans le crâne d'un homme au cours de sa nuit blanche ?*

*Le Jaguëy par son art a donc fait rugir la tempête et verser le feu du ciel sur la mer des Caraïbes, quand Cristobal Colon découvrit la baie de Baracoa. Par la même nécessité qui l'avait envoyé sur une île des Cyclades pour y trouver la certitude qu'existait une terre de l'autre côté des mers, l'amiral devait débarquer devant l'arbre où nichait Eva de Cuba. Sa mission était bien de réaliser l'espérance messianique, celle de retrouver le paradis terrestre. Qui, bien sûr, se transformerait en cœur de l'enfer : celui-là même dont raviveraient les flammes d'autres hommes cinq cents ans plus tard. Partis vers un nouvel Eldorado, ceux-ci accompliraient les mots de Colomb selon lesquels « qui possède l'or fait tout ce qu'il veut dans ce monde, et même peut élever les âmes jusqu'au paradis ».*

*Mais on était loin des vieilles croyances. En guise de cannelle, de gingembre et de rhubarbe, il s'agirait de canne à sucre et de tabac. Pour ce qui serait des fruits charnus, des oiseaux multicolores et des orchidées, tout cela ne ferait pas défaut dans le corps d'Eva de Cuba.*

# *P*arole du *P*hénix

Splendides Pléiades, écoutez l'oiseau du Levant nichant dans un arbre du Couchant ! Laissez donc le Phénix, par son vol, ouvrir au lecteur une brèche dans l'intelligence des espaces et des temps... Car, de tous les prodiges qui frappèrent Colomb quand son regard fut abusé par le filet mortel faisant de chaque liane du Jaguëy de nouvelles racines, le plus étrange mirage ne serait pas sa propre statue d'un plâtre rosâtre qui s'érigerait dos à l'océan pour la caméra des touristes et la paresse des fabricants de cartes postales sur fond de *sunrise* commercial, mais l'image du complexe qui surplomberait une station balnéaire où s'agglutinaient les plus juteuses grappes de filles aux peaux de toutes les couleurs venues de Sicile et d'Alexandrie, de Marseille et d'Asie mineure, filles dont Colomb lui-même n'ignorait pas les distinctes saveurs, même si les siècles auraient croisé leurs pulpes aux multiples variétés de chairs noires exportées depuis l'île aux esclaves pour composer un plateau de fruits exotiques agrémentant le cabaret, la salle des jeux, les pistes de danse ainsi que toutes les chambres du complexe, au milieu d'innombrables autres prodiges et mirages.

Placé sous l'invocation suprême de Noé, patron du premier cirque de l'histoire, Colomb pouvait-il ignorer son destin de batteur d'estrade ? Pouvait-il ne pas deviner que c'était d'un théâtre aux merveilles qu'il devrait d'abord éblouir Leurs Altesses Royales demeurées prisonnières des colonnes d'Hercule ? Même s'il emportait avec lui un morceau de la vraie croix déposé à Paros par Hélène d'Armorique, avec une habileté de jongleur, ce seraient monstres et sirènes dont il aurait à divertir une Cour d'Europe lasse des tombeaux du Christ et des songes brumeux de Jérusalem.

Daignez m'accorder encore un peu de votre patience, car vous risqueriez d'employer plus mal votre temps. Le Phénix vous en avise donc : en son intime conviction, Colomb pressentait que l'ultime finalité des empires à venir – derrière façades et vitrines – serait celle du Grand Cirque. Aussi le Jaguëy lui fit-il présent d'une créature surpassant en magnificence tout ce qui pouvait être promis sur l'île de l'or, des perles et des épices. Chaque fibre de son écorce ( dont les Indiens caraïbes, depuis des temps immémoriaux, fabriquaient fil à tisser, cordes et lignes à pêcher ), chaque linéament de son âme composa pour le Christophore l'image d'une femme qui réunissait en ses trésors aussi bien la toison d'or de Colchide que les pommes d'or au jardin des Hespérides.

## *ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES*

- Quel charivari !
- Je n’oublie pas le sens de ce mot, qui dans votre langue signifie...
- Mal de tête.
- Je pensais être le seul scribe à qui l’on imputait pareil défaut.
- C’est que l’entreprise est ici démesurée.
- Vous comme moi n’avons jamais craint les excès.
- Jamais non plus les hommes ne furent plus éloignés des dieux.
- Le travail est immense.
- Qui consiste à dire ce que nul ne veut entendre.
- En quoi pourrions-nous être secourables ?
- Il faudrait révéler trop de mystères.
- Toutes ces voix s’y emploient !
- Elles ont à dire une autre Odyssée que la nôtre.
- En êtes-vous bien sûr ?
- Depuis que la Terre est ronde...
- Je vous affirme sur l’honneur qu’elle était ronde à ma naissance.
- Quand avez-vous gagné les domaines d’Hadès ?
- L’an quarante et un de l’autre siècle.
- Alors se tramait l’histoire ici racontée.
- Voulez-vous dire que vous en savez plus que moi sur ce roman ?
- Allen Dulles, patron de la C.I.A. en 1953, connaît Sacha Bielski depuis le procès de Nuremberg en 1945.

***« N’ayez pas peur, Messieurs-Dames, n’ayez pas peur ! Il reste encore des places au spectacle d’Eva de Cuba... »***

C’est dans un hôtel aux allures de place forte, surplombant la baie de Baracoa, que les propriétaires mondiaux du tabac se réuniraient en 1953, pour organiser la plus longue et coûteuse opération de relations publiques de l’histoire, dans un front commun de leur industrie et de la publicité, qui d’un nuage de fumée ferait cent millions de victimes... Remplacez rhum et tabac par pétrole, poudres et drogues en tout genre, boissons chimiques au glucose criant la fraîcheur des jus naturels et autres fumisteries : l’industrie Nuit et Brouillard domine ce dernier demi-siècle. Une aubaine pour couvrir les autres finalités de l’A.A.A.A.A.

Loyola n'en peut plus. La voix de l'aède est en lui. L'homme qui était mort but une large rasade et se passa la main sur les paupières, comme pour dissiper toutes les brumes de cette nuit sans fin. Les yeux d'Atlas avaient eu les couleurs de la mer. Après sa dernière mort, il laissait choir une fatigue millénaire dans cette taverne bruxelloise, tout au désir d'observer l'autre rive, de s'abandonner au flux qui gonflait les eaux noires avant l'aube. Qu'est-ce qui se devine dans la ronde folle du canal, en cette heure de tournoiement fatal ? *Est-ce vraiment toi, Eva de Cuba ? Serait-ce que tu voulais revoir ma vieille gueule d'arsouille et mes allures de gouape à plus de cent piges ?*

*( Des mondes se rencontrent, tandis que l'espace et le temps s'abolissent. Il m'en coûte ici de trahir le secret d'un autre monde qu'Aurore me divulgua, quand nous eûmes franchi les rochers bordant la plage de Naoussa. Secret grâce auquel peuvent s'épouser en chacun de nous lieux si lointains, temps si reculés qu'ils défient rêve et mémoire, pour court-circuiter à jamais toute notion de race et de frontière, de croyance unique ou de passeport. A cinquante ans de distance une interminable veille, cette nuit-là comme celle-ci, devait être rythmée par la palpitation d'une lave secrète reliant tous les temps et tous les continents.*

*Dès le premier soir, ce fut elle qui m'invita dans la modeste chambre que j'occupais au coeur des rues labyrinthiques de Naoussa. Je la vis ôter sans pudeur sa robe légère avant de s'allonger nue sur un divan qui avait recueilli tant de sanglots. Nous ne fîmes pas l'amour cette nuit-là, nous laissant dériver à la surface des mots jusqu'à l'aube, même si Aurore convint qu'elle entraît au royaume des jouissances quand je m'inclinai vers sa chevelure blonde :*

— *Est-ce que la reine autorise enfin son esclave à lui baiser une paupière ?*

— *Elle ordonne !*

*Le parfum de son corps fit alors tomber mes frusques et, bien que l'on fût en plein jour, la fenêtre où l'azur découpait l'aile d'une barque s'emplit soudain d'une épaisse nuit sombre comme sa toison. La clarté de son désir fut l'étoile qui nous guida sur un océan d'oubli. Les vieux murs de la chambre ne résistèrent pas au voyage et l'ivresse nous entraîna vers une île nouvelle au-delà des mers, dont le rivage avait souvenir des premiers mots du monde. Sur l'unique table de ma piaule, elle avait déposé le livre à couverture noire où, sous mon nom, figurait ce titre insolite : **Evangile du Jaguëy**. J'ignorais que les pages en fussent vierges, et que ma mission serait de les remplir au cours de notre errance où elle rencontrerait Abel de Loyola, à Santiago puis à Baracoa. Quant à ce qui se tramerait, autour du 26 juillet 1953, sur cette île promise à devenir la capitale des trafics en tout genre sous le règne du crime organisé, je laisse à un autre Loyola le soin d'en faire la raison*

*d'être de son propre roman. Osera-t-il démonter les rouages de cette machine contemporaine à pomper les corps, à soudoyer les coeurs, à détrousser les âmes, à formater mémoires et rêves, qui plongerait ses derricks aux confins du cosmos ? )*

Loyola sent monter en lui la rage même de son père, au temps lointain des avant-gardes, contre les visions de cet aède. S'émanciper de son joug, n'était-ce pas, après la fin du pouvoir des prêtres, un ultime gage de liberté ? Plus de poètes qui vous tyrannisent l'esprit par leurs chants de malheur ! Les cerveaux disponibles, enfin débarrassés des derniers restes de fables, de légendes et de mythes... L'E. & E. Expert se trouve ici bloqué dans l'avancée de son roman. *Ne prends pas la mouche !* D'où lui vient ce souvenir ? Une petite phrase d'Aragon à son vieux pote Anatole, quand ce dernier lui avait rendu visite à Paris. Aragon, vers qui convergeaient toutes les haines situationnistes... Mais quel rapport entre cette haine pour l'aède et la tour Panoptic, sinon cet insupportable nimbe d'autorité spirituelle qui semble conférer à l'art un pouvoir surnaturel ?

*( Elle avait lu dans mes pensées l'envie d'en savoir plus à propos de leur mouvement d'avant-garde, et de même, en silence, elle y répondit pendant que mes lèvres s'attardaient sur ses paupières closes. Elle me fit entendre que les artistes, jusqu'ici, n'avaient fait qu'interpréter des situations, qu'il s'agissait à présent de transformer dans un jeu supérieur. Une telle perspective permettrait de fondre la poésie, l'appropriation de la nature et la libération sociale absolues. Toujours sans dire un mot, je lui demandai si elle se souvenait de l'arbre étrange au pied duquel elle se trouvait devant la taverne où, la veille, nous nous étions rencontrés. Quelle tête ferait le gourou de son mouvement d'avant-garde, si je construisais une situation qui la vît suspendue dans les branches de cet arbre cinq cents ans plus tôt, mais aussi cinquante ans plus tard ? )*

L'homme avait dû somnoler un bon moment, puis, tressaillant, il venait d'ouvrir les yeux pour apercevoir qu'Eva n'était plus dans le Jaguëy. Sans s'éloigner du réverbère, elle avait quitté sa branche et s'était mise à marcher sur le trottoir. Elle avançait là, comme dans une vie ralentie, si nue devant l'aube à venir... L'homme restait immobile contre la vitre, pour que se poursuive le rêve de la voir traverser tant de siècles, rêve d'encore effleurer sa chair, de s'enrouler autour de son corps qui s'approchait depuis la plage d'une île des Cyclades où les nuages parlaient en langue des Caraïbes. Elle tenait dans sa main gauche un coquillage rose qu'elle porta contre sa tempe

et sa voix me revint à l'oreille, sa voix me parlant des projets de leur avant-garde alors qu'elle s'offrait sur mon lit dans la chambre de Naoussa ; cette voix née de l'ultime écume de la nuit, qui par-delà toutes les mers me parlait encore... *Étais-tu vraiment prêt à m'entendre au terme de la vie ?*

L'homme se surprit à lui répondre tout haut dans le café désert, une main crispée contre sa propre tempe douloureuse comme sur l'un de ces nouveaux appareils de communication ludique, tandis que la silhouette s'éloignait d'une démarche nonchalante en remuant ses lèvres dans le dernier gadget inventé par la tour Panoptic. Un téléphone portable en forme de conque marine ! L'homme était bien placé pour deviner qui avait été capable d'imaginer ça. Dans sa main repliée contre son oreille, il entendit un murmure de brise monter de l'autre rive et vit une vague déferler sur la plage du canal. Alors elle fit un bond vers le pont de béton. Eva, pivota, volta, dessina des spirales dans l'espace autour d'un invisible centre de gravité qui était l'axe même d'Atlas. Tout son corps s'absorba, la chair se concentra, elle chutait vers le lit d'une petite chambre que les yeux de l'aède apercevaient au-delà de ses paupières mi-closes, où les draps commandaient à la danse d'une femme parmi les vagues du canal.

# ***Maiak***

***JE M'ETAIS LAISSE GUIDER VERS LA LUMIERE D'AURORE***

*Et c'est Eva*

*qui m'ouvrirait le passage. En haut de la montagne de Cobre, dans le roulement des tambours, je verrais l'issue du labyrinthe aux miroirs.*

L'axe du monde vient de basculer, ainsi qu'Atlas, avec le mur de Berlin. Qui mieux que lui voit le monde polarisé selon les critères exclusifs du Capital, ce travail mort assujettissant à ses lois tout ce qui vit ? Le va-et-vient planétaire de rêves manipulés et de mémoires artificielles au service d'exigences financières ne connaîtra donc plus de limites.

***Chaque nation voudra discréditer les vérités qu'il profère.***

Qui, plus que le Porte-Globe, est témoin de la Grande Guerre contre l'Espace et le Temps ? Quel plus ironique regard sur une élite en mouvement perpétuel, s'identifiant à l'immuable esprit de la divinité, toisant du haut de ses tours Panoptic les populations soumises aux aléas de ce qui change, figées dans une uniformisation standardisée ?

***Voyez quel paysage abstrait et vide, impersonnel et déshumanisé...***

Toute production de sens appartient à cette race qui se croit riche, nomade, mobile et mondiale. Ils pensent avoir aboli les frontières, être chez eux partout ! Ils imaginent voyager vite et transmettre leurs informations, voire *communiquer*, sans même pouvoir deviner la cinquième dimension de l'aède !



Aucune clarté n'était plus perceptible de l'autre côté de la vitre. Un sourire éclaira le visage de l'homme, au souvenir des pages écrites ici même dix ans plus tôt. Tout pouvait-il avoir pris autre tournure ? Lui revinrent les derniers mots échangés avec le patron sur le seuil du *Come Back*, où il avait bu son verre pour la route avant de traverser le miroir.

*\_ Tout ça ne vous empêchera pas de revenir, hein ? \_ Ne vous en faites pas, je fais toujours l'aller-retour... \_ Ce serait dommage de ne pas vous revoir, j'attends tout à l'heure deux fameux revenants ! \_ D'accord, à la revoyure !...*

*( A la revoyure... C'était bien d'elle, cette expression française qu'elle prononçait dans une diction qui se voulait parfaite, sans que la dernière syllabe trahît un quelconque accent d'origine. Il faisait déjà grand soleil et, depuis la fenêtre de ma chambre, on pouvait voir un groupe de pêcheurs écailler les poissons, vider les poulpes, réparer leurs filets sur le quai du vieux port. Quelle île, quel pays, quel continent, quel siècle cette scène ? En guise d'à la revoyure, elle me laissait un livre à remplir, où mon nom figurait déjà sur la couverture. Moi qui avais toujours pris des notes en parcourant le monde, avec la certitude de n'être jamais lu, voilà que je trouverais bientôt publié, grâce à elle, un texte que je n'aurais même pu rêver d'avoir écrit ! Je ne savais rien d'elle quand elle me quitta, sauf que le parfum laissé par sa peau dans les draps de mon gourbi surclassait les réclames à la gloire d'une firme de produits cosmétiques, dont pouvait toujours s'enorgueillir le père d'Aurore Théokratidès. )*

Tout était déjà si loin !... Comme il y avait des fleurs et des lumières propres aux rêves de la nuit, la mort elle-même était prodigue en fruits. L'aède avait bien sûr l'intention de franchir le canal, mais il ne s'y était pas décidé tout de suite. Il eut l'idée de faire quelques tours dans le quartier, jusqu'aux sonneries des premières cloches qui carillonneraient en haut de leurs tours inconnues. Peut-être alors ( à moins que ce ne fût dans un autre entrelacs de la cinquième dimension ) se dirigerait-il vers le pont de béton, bien en ligne de mire pour servir de cible idéale à celui qui ne pouvait manquer de l'apercevoir depuis le sommet de la tour Panoptic.

# ***Traverser l'écho***

***d'une voix dans le canal, c'est ne plus croire ce qu'on voit dans une lunette à vision nocturne équipant une arme pareille à celles qui faisaient la loi sur l'île du Diable, quand Batista y était le propriétaire de tout et de tout le monde, et qu'il tuait qui il voulait tuer. Son œil à infrarouge était partout ; il avait à ses ordres une police secrète qui surveillait chaque geste, chaque parole pouvant déplaire à Sacha Bielinski, donc au président des Etats-Unis. « Le sang appelle le sang » : c'était une vieille chanson calabraise, apprise à Miami, que Bielinski fredonnait aux oreilles du nouvel élu pour lui montrer que rien dans la culture de ses rivaux ne pouvait lui être étranger. Ceux-ci n'auraient plus à se disputer la construction d'une chaîne d'hôtels qui convertiraient le littoral de l'île en paradis du tourisme fortuné. Son séjour aux States lui permettrait en outre de remplir une mission politique de la plus haute importance : acquérir les tables de jeu les plus modernes qu'on pût trouver sur le marché, avec un design ayant fait ses preuves à Las Vegas. Qui contrôlait casinos, cabarets et bordels de Cuba ne contrôlait-il pas d'une certaine manière l'Amérique et le monde ?***

***Sous les plus riantes perspectives se présentait donc cette investiture devant le Sénat. La boutonnière ornée d'une fleur de Pâques écarlate cueillie sur la Majayara, le Président lui-même entonna la vieille rengaine : « Le sang appelle le sang ». Ils savaient tous deux que l'efficacité du business mondial reposait sur la solidité d'un trépied : finances, armes, Intelligence. Lesquelles, toutes trois, ne pouvaient avoir de meilleures assises qu'à la Maison Blanche, où Bielinski serait reçu dans les décennies à venir avec tous les égards dus à l'un des experts les plus éclairés du monde libre, sur ce que lui-même avait baptisé l'empire du Mal. La fumée de cigare soufflée par les deux hommes traverserait l'espace et le temps vers l'Orient, pour ne pas se dissiper après cinquante ans. « Le sang appelle le sang », chanterait-on un jour jusqu'en Afghanistan.***

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielski

*Ce ne sont pas les registres habituels du roman qui te permettraient de témoigner pour le futur de ce que fut le dernier demi siècle. Comprends-tu les impératives raisons pour lesquelles il te faut lire ces pages à la lumière du jour ? Je crains d'avoir embrouillé les parties rationnelles de ton système mental en évoquant à gros traits les ravages que purent provoquer quelques semences d'un figuier tropical. Vois-tu, toute la question est de savoir pourquoi les hommes de notre époque ont pu se laisser berner par la recherche d'une illusoire Chair de Dieu. Ce n'est pas ici le lieu de prétendre fournir une réponse à cette question. Je te livre les pièces en ma possession d'un dossier, dont tu feras l'usage qui te semblera bon. Mais il me semble aller de soi qu'un monde privé de chant remplit toutes les conditions pour être un monde à feu et à sang. Tu n'ignores pas que l'offensive guerrière en cours sur l'Irak, et bientôt peut-être sur l'Iran, s'appuie sur des positions militaires en Afghanistan. La manœuvre stratégique vise à encercler ce qu'en communiste convaincu je continue d'appeler notre Sainte Russie. Elle a pour autre objectif la Chine, en sorte que toutes les équipées à venir vers l'Orient s'assimilent à une riante ruée vers le Far East. Au cœur de ce dispositif, le contrôle des champs de pavot. L'occupation des montagnes afghanes, quelque prétexte qu'on leur donne, est une main mise sur la poudre blanche, dont les filières d'écoulement par la Turquie comme par les Balkans font l'objet d'autant de soins que les tuyaux garantissant l'arrivée de l'or noir. Dira-t-on du pétrole qu'il est le sang de Dieu ? Chair de Dieu, sang de Dieu. Sous l'œil des satellites Panoptic, voici les espèces de la moderne communion.*

## Dits de la chevelure des Pléiades

*Ubiquité, j'écris ton nom : Jaguëy.*

*C'est tout ce que Juan-Luis de Loyola pouvait encore se dire pour justifier l'ambition de son roman. Mais le pouvait-il vraiment ? L'arme du crime reposait toujours sur son bureau d'acajou. N'importe où se négociait aujourd'hui ce type de fusil à lunette infrarouge permettant d'allumer un cigare à mille mètres de distance. Avait-il seulement souvenir de son escapade nocturne sur le pont du canal ; de la scène où ce grand diable de nègre venu de l'autre rive lui avait sorti l'une de ces flammes de l'enfer en invoquant la puissance de Chango ? Si le lecteur attentif s'en rappelle, ce n'est pas le cas de Loyola. Sa mémoire semble avoir effacé des pans entiers du livre qu'il s'acharne à écrire, et je devrais sans doute accourir à son aide pour lui remémorer l'épisode au cours duquel on le vit assis sur le mur du Malecón, face à la mer, dos à la ville, ses jambes dans le vide où des vagues battaient les récifs dont se jouerait Eva sous les yeux de l'aède. Non, Loyola ne se souvient pas de sa mère dansant sur le pont de béton ; l'image est plus lointaine, occultant une part de ce qu'il a vécu durant la nuit. Sa mère, exagérément nue dans un treillis vert-olive de barbuda, fusil-mitrailleur au flanc, lui souriait comme une actrice de cinéma sur une vieille couverture de Paris-Match, à côté de l'arme ayant tiré ses coups de feu si peu fatals. N'était-ce d'ailleurs pas l'une des raisons réelles de son voyage aux Caraïbes ? Les studios de Jésus Evangelista n'allaient-ils pas produire le sulfureux **Cuban Rebel Girls**, dont la propre fille d'Aristos Théokratidès était supposée tenir la vedette ? Car l'ambassadrice de charme des parfums Noé, si elle aimait vitupérer le spectacle marchand sous les projecteurs de la nuit, ne dédaignait pas d'y sacrifier à la lumière du jour comme sa plus fidèle vestale... Qui était donc Eva, sinon cet être double ? Rien ne semblait l'exciter davantage que de jouer les stars d'un côté de l'Atlantique, tout en prenant part sur l'autre rive aux scandales de ses amis contre l'activité cinématographique. Au tournant des années cinquante, le festival de Cannes était un théâtre privilégié pour esclandres en tout genre ; ses dernières éditions avaient retenti, plus que des salves d'honneur officielles, des bordées de débords lâchées par un certain Debord. Aurore vivait donc deux*

*existences distinctes. Sa carrière professionnelle dorée qu'elle jugeait ridicule, voire humiliante, et une vie d'insoumission rebelle à laquelle elle ne cessait de rêver. Celle-ci trouverait son incarnation dans le personnage d'Eva, jeune femme issue du meilleur monde qui aurait pour ambition suprême d'accéder aux plus grisantes canailleries de la plèbe. Dans un cas comme dans l'autre, elle pourrait changer de partition sans fausse note : l'image de chacune s'adapterait, en l'inversant, à la réalité de l'autre. Avec une symétrie parfaite, les deux êtres en elle vivraient leur origine comme une infamie, que seul réparerait le rôle opposé. C'étaient là des registres de pensées que, même confusément, le Jaguëy tentait d'introduire dans l'esprit de Loyola, toujours à contempler sur une photographie de magazine le sourire de sa mère en tenue de guerrillera.*

*Que veux-tu ? Pour mener une vie d'arbre, on n'en est pas pour autant de bois. J'ai bien tenté de t'écarter de ma vie, mais sans succès. Depuis ta disparition voici cinquante ans, je ne cesse de penser à toi. Dans chacune de mes feuilles, ton image à chaque instant s'imprime comme sur les pages d'un livre de l'aède. N'importe quelle histoire m'est toujours prétexte à parler de toi. Aurore ? Eva ? Quel est ton véritable nom ? Ni l'un ni l'autre, probablement. Moi-même, qui croirait me connaître en sachant que sur une île des Tropiques on me nomme Jaguëy ?*

Non, ce ne serait pas de remords qu'il faudrait parler pour désigner la nature des sentiments qui se bousculaient dans l'âme de Juan-Luis de Loyola. Mon entreprise littéraire, d'ailleurs, a-t-elle un autre sens que celui d'exprimer tout ce qui m'assaille depuis les coups de feu tirés vers un pont de béton ? L'âme humaine, sur quoi les institutions religieuses exerçaient un empire séculaire, offrait le plus incommensurable des territoires à conquérir depuis les aventures coloniales, pour peu que fussent minées toutes les vieilles références au sacré. C'était cela, la nouvelle **situation à construire** pour la tour Panoptique voici cinquante ans ! Loyola ferme les yeux. Oui, le marché moderne voyait s'ouvrir à lui rien moins qu'un Nouveau Monde.

## *ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES*

Si deux fantômes errent toujours sous la capitale d'Europe, remontant à la surface ou plongeant hors de portée des caméras satellitaires, c'est que des secrets enfouis dans la mémoire des vivants peinent encore à trouver leur chemin vers l'absence de lumière.

- Tout cela est-il, ou n'est-il pas ?
- Ces événements n'ont rien de naturel.
- Ils sont de plus en plus inouïs.
- C'est qu'il n'est possible d'entendre que ce qu'on veut bien laisser entendre.
- Le grand complot ?
- Disons que les dieux des enfers eux-mêmes n'en espéraient pas tant.
- Voyons ! Sommes-nous bien éveillés ?
- Si nous l'étions, je serais capable de vous le dire.
- Mais vous me parlez !
- C'est le langage du rêve que nous parlons ensemble.
- Etrange langage que celui du sommeil.
- Quand on garde les yeux ouverts.
- Nous errons bien en uniformes.
- Dans une voiture de police.
- Tout en dormant si profondément.
- Que nous croyons entendre.
- Ce que ni vous ni moi n'aurions osé placer.
- Dans le songe d'un barde ou d'un aède antique.
- Tous les héros sont pourtant de passage.
- Entre mondes réel et surnaturel.
- Mais cette aventure-ci dépasse les mesures.
- J'en oublie même qui d'entre nous deux parle.
- C'est peut-être une chance.
- Que voulez-vous dire ?
- Notre rôle dans ce roman finira par être suspect.
- Pensez-vous qu'il y ait danger ?
- Toutes ces voix tournent autour d'un axe inavouable.
- Ce serait la raison de ces incessantes spirales ?
- Nous sommes dans un tourbillon de phrases.
- Mais c'est le propre de toute littérature.
- L'auteur n'ose avancer vers la révélation fatale.
- Vous mettez en doute son courage ?
- Il serait fou pour lui de faire vraiment parler l'aède Atlas.
- Et qu'a-t-il à nous dire ?
- La nouvelle guerre de Troie commence le 26 juillet 1953.

A demi assoupi, à demi dormant, ouvrant parfois les yeux pour les refermer presque aussitôt, paralysé par l'attente elle-même, l'homme qui était mort avait perdu la force de guetter l'incroyable recommencement de la lumière. *Out and down*. Des piaillements d'espoir s'élevèrent dans les branches de l'arbre, d'où prirent leur envol quelques oiseaux de l'aube. Comme ces pèlerins du ciel accomplissent, poussés par on ne sait quel magnétisme, leur miraculeux périple d'un pôle à l'autre du globe, ne fallait-il pas qu'un oiseau de métal emportât vers Bruxelles cet impénitent vagabond d'Atlas, pour élever un psaume à la passion du figuier médiumnique ? Une boule d'or flambe sous la voûte bleue du ciel et plonge derrière la banquise des nuages. Ultime vision du soleil, ultime éclat de lumière vive. A l'aube, il ne resterait de sa vie qu'une trace de sang sur les eaux noires d'une ville inconnue.

***« Allons, allons ! Pas de chichis entre nous, Messieurs-dames... C'est de la très haute acrobatie que vous offrent nos artistes, au grand cirque d'Eva de Cuba ! »***

Le globe en est maboul de son pote Atlas, dont la mort tourneboule toutes les sphères du cosmos. Il boit une sacrée tasse, l'atlante jongleur de zodiaques. Sous les flots noirs, l'axe du monde. Salut, épave ! Nuit, nuit, nuit d'une femme dans le regard d'un mort, nuit d'un mort dans le regard d'une femme. L'aurore à venir et le chœur des astres agonisent. Ainsi se défait une vie. Ainsi s'en va-t-elle à vau-l'eau du canal. Au cloaque, le porte chimères vaticinant encore par les chemins du mythe et de la légende. Rideau ! Que l'engloutissent à jamais les coulisses du grand cirque, ce vieux guignol ployant depuis des millénaires sous sa voûte astrale. Ciao, l'ouranophore !...

Loyola se tourne vers son égérie velue.

Vraiment, ton message m'épate. Quelle précision dans le choix des mots ! Je connais plus d'un manieur du verbe qui envierait ton aisance langagière. Sais-tu que ces antennes sont des terminaux plus efficaces que tous nos bidules ? Que tes yeux pourvus de mille objectifs mobiles et tes autres outils naturels ridiculisent nos machines les plus performantes, quand celles-ci veillent à ce que l'organisme social obéisse docilement aux injonctions de la tour Panoptique ? Et si tu étais toi-même l'un de nos robots miniaturisés, programmés pour capter des signes échappant aux sens du commun des mortels ? Dans ce cas, tu en connais plus long que moi sur le sens de cette histoire. Qui sait, peut-être n'ignores-tu pas le secret de mes origines, et seras-tu capable de m'instruire à propos d'Aurore qui se change en Eva ?



*( Nous entrons au coeur du récit d'une vie. Qui était cette Aurore Théokratidès, aussitôt rencontrée sur une plage que disparue dans les venelles de Naoussa ? Sous les provocations de son allure et de chacun de ses gestes, on sentait le calme invincible d'une jeune femme sûre de son charme et de sa beauté. Derrière cette maîtrise affichée par esprit de bravade, surgissaient les signes d'une détresse profonde. Pleine d'espérances, riante, la princesse blonde masquait mal une inguérissable blessure : « Notre existence oisive n'est qu'un très mauvais feuilleton, vous savez... Je vous invite à le corriger pour en faire un chef d'oeuvre selon votre goût. De toute manière, le trompe-l'œil est notre condition, à nous qui croyons régner sur le monde visible ». )*

La mer muette au loin se mit à frémir. L'ombre d'une sentinelle marchant, fusil sur la hanche, sous le réverbère. Ce canal, n'était-ce pas une tranchée des guerres du nouveau siècle ? Nulle part ne dormait le champ de bataille, même s'il semblait mort, comme l'était encore cet homme il y a peu. Là-bas, sur l'autre rive, la vie continuait peut-être, mais il ne voyait plus jusque là, son regard tourné vers la veille au soir. Car toute mémoire de la veille ne s'effaçait pas au matin de l'aède. C'était question de style. Il ne lui déplaisait guère de se rappeler que certains êtres avaient lutté, pas seulement pour leur survie matérielle, au cours du siècle vingtième. L'idée même d'aube radieuse ne s'évanouissait pas dans les brumes d'un crépuscule indéfiniment prolongé. Sa moelle épinière, chacun de ses nerfs, étaient tirillés entre l'immense nuit d'hier et le jour à faire naître. Mais il éprouvait la sensation d'une course absurde avec une aurore qui se fût perdue en chemin, le laissant seul sur une ligne d'arrivée dépourvue de sens, ne signifiant plus même qu'il eût jamais pris un quelconque départ. Jeux de hasard et pétrochimie, reproduction technique des corps et transactions boursières, audimat et parts de marché du cerveau global, combinaison du logiciel et du matériel, clown-âge à tous les étages... Quand les brouillards produits sous le contrôle de la tour Panoptique eurent couvert d'une gangue opaque les terres, les mers et les airs, pouvait-on ne pas s'en remettre à l'esprit du Jaguëy ?

*( J'entends encore ce sifflement aigu, comme le chant d'un étrange oiseau, puis l'impact de la balle sur le tronc du jaguëy. Ma pensée fit un bond de vingt ans en arrière : toujours la même guerre civile ! Si je me résous à parler, c'est pour dissiper le malentendu qu'aurait pu faire naître mon récit dans l'esprit d'un hypothétique lecteur, tenté d'y trouver je ne sais quel parfum surréaliste, voire situationniste. Or*

mon intention ne fut jamais que d'explorer les réalités qui nous sont données à vivre, et j'ai peu de goût pour brumes et impalpables nuées de l'irréel. Il faut donc bien que les fables ici narrées s'ancrent dans une expérience assez sensiblement éprouvée, pour que j'estime nécessaire de la partager. C'est là que les difficultés commencent, à la frontière même où cessent d'opérer toutes les conventions de la littérature. J'ai dit que le premier coup de feu, dans l'étrange nuit de Naoussa, m'avait fait revenir deux décennies en arrière. Eussé-je fait le voyage mental en sens inverse, mon esprit se fût retrouvé face à des slogans incendiaires dignes de mon petit-fils Anatole sur les murs de Paris. Ce genre de guerre des ombres, où l'on eût dit que c'était toujours à qui manquerait l'autre, j'en avais connu l'expérience initiale avec les milices du POUM quand, sur les collines d'Aragon, crépitaient les balles tirées au petit bonheur, désordonnées et parfois comme privées de sens. La première fois que m'était apparu un état de choses exigeant que l'on prît les armes, c'était donc à Barcelone en 1936. Le sens de la dignité humaine, la droiture et la générosité partagées, je les ai trouvés au milieu de l'odeur du pissat des chevaux et de l'avoine pourrie, chez les camarades à la caserne Lénine, dans une ville en insurrection révolutionnaire contre le fascisme qui étendait alors sa pieuvre dans presque tous les cerveaux de l'Europe. Mais je découvrirais un trait commun aux milices républicaines en Espagne et aux troupes déguenillées tenant le maquis dans les montagnes grecques, c'est que nos armements pouvaient se comparer à ceux des soldats d'Abyssinie quand ils se firent bombarder par Mussolini, même si l'on n'était plus au temps du roi Ménélik, fourni par un sieur Rimbaud. Ce n'était pas une guerre, c'était un opéra-bouffe avec morts, où il pouvait arriver à quelque vieil obus, gratifié d'un surnom, de faire l'aller-retour entre les lignes sans jamais éclater. Que diable se passe-t-il ? m'est-il arrivé de me demander lors des combats de rue dans Barcelone. Qui se battait au juste et contre qui ? Comme si nous avions été les figurants d'une séculaire pantomime, sur quelque scène d'un casino dont il est impossible de ne pas croire que les dés avaient été pipés par les mêmes puissances qui mettent aujourd'hui l'Orient à feu et à sang. Tant, l'ignorant l'un et l'autre sans doute, chacun des deux camps, dans ces divers cas de figure, ne s'acharnaient à rien d'autre qu'à bâtir en puissance la bientôt souveraine tour Panoptique. Si le monde réel et ses mirages étaient en passe de faire naufrage, il fallait donc bien que d'autres longueurs d'ondes s'inventassent pour traduire en langage de nouvelles voies de passage, qui avaient été expérimentées par l'homme aux semelles de vent. Ce fut l'objet de mes débats, sinon celui de mes ébats, avec Aurore, cette première nuit-là. Aurore qui en tenait pour une mystérieuse Internationale dont le gourou se prétendait rien moins qu'unique légataire universel de Marx et de Rimbaud. )

L'homme qui était mort se souleva sur la table du café, péniblement, en oscillant comme sous l'axe du globe qui écrase les épaules d'Atlas. Quel était ce silence ? Prodigieux ! Pas un bruit, sinon, de temps à autre, une goutte obstinée qui tombait de l'évier derrière le comptoir, au milieu de la fantastique paralysie du monde. Ces gouttes produisirent en lui un effet océanique. La belle caverne de la mer a refusé d'engloutir un vieil aède grec, murmura l'homme en vidant à moitié son breuvage, un rhum Evangelista mélangé de limonade au cola. *Cuba libre !* Il inclina la tête pour voir monter les petites bulles qui frissonnaient, se précipitaient, crevaient la surface noirâtre, comme lui-même l'avait miraculeusement fait dans les eaux du canal. Plusieurs chansons de l'île se mêlèrent en lui, celle de Compay Secundo racontant l'errance de Chan-Chan, une autre de ce poète-guajiro, dont il avait oublié le nom, disant *Je t'invite à me croire quand je parle du futur...* L'alcool aidant, il n'était plus l'aède grec centenaire imaginé sous le nom d'Anatole Atlas, né sur une île des Cyclades, mais son petit-fils du même nom, né au Congo belge un demi-siècle plus tard, disparu à Cuba entre le 16 décembre 2003 et le 16 juin 2004, dans la province de Guantánamo. *Out and down.*

Sa trace physique évanouie près d'une grotte au pied de la montagne Majayara, qui surplombe le rio Miel à l'extrémité de la baie de Baracoa ; ses dernières écritures trouvées dans une serviette en cuir du Niger, sous l'hypogée de la place Colonel Fabien. L'ironie voulait qu'on y trouvât une lettre de Guy Debord datant d'il y a trente ans, de même que trois missives signées par le ministre Dominique de Villepin. Que pouvait signifier encore toute idée de révolution, si l'on oubliait le 26 juillet 1953 ? L'homme vida l'autre moitié de sa mixture. Etre tenu pour mort, entendre parler de soi comme d'une âme envolée. Découvrir sa nécrologie dans le journal du matin... Oseraient-ils publier l'emblème qui t'avait tenu le plus à coeur, celui de la faucille et du marteau, peut-être accompagné d'une strophe de Maïakovski, sous la forme qu'il aurait plu à ton petit-fils de lui donner, si lui-même avait été encore en vie ?

# ***Maiak***

- Maiak ?
- Oui.
- Moi aussi je suis Maiak.
- Que veux-tu dire ?
- Je n'ai pas seulement suivi tes pas à Cuba.
- Tu es bien mystérieux.
- Voici vingt ans, j'ai fait un séjour en Union soviétique.
- Et alors ?
- Leurs services m'ont recruté.
- Bravo, mais en quoi cela me concerne-t-il ?
- J'ai pris comme nom de code Maiak.
- Tu plaisantes ?
- Moi aussi, j'ai communiqué avec Maïakovski.
- Mais tu n'es pas mort.
- Je t'appelle depuis le futur.
- Tu te moques, je n'ai pas encore publié le roman Maiak.
- Mais non, c'est moi. Tu reconnais ma voix ?
- Grand-père !
- Mon propre grand-père vient de me parler.
- L'ami de Pouchkine ?
- A propos de ta nécrologie.
- Ce n'était qu'une idée qui me passait par la tête.
- La faucille et le marteau.
- Comment peut-il connaître cet emblème ?
- Non, c'est moi, ton petit-fils.
- Vas-tu cesser de plaisanter ?
- Dans le journal, demain matin, voici vingt ans.

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est oser revenir par bonds fous aux temps de nos vingt ans. Salvador Allende venait d'être assassiné. L'opération Condor allait se déployer, visant à exterminer une jeunesse rebelle dans toute l'Amérique latine. Sur ce même pont de béton, je dissuadais mon vieux pote Anatole de s'y aventurer. C'est un journal américain, le *New York Times*, qui mettrait le feu à ses esprits rarement équilibrés. Un long article y décrirait les activités illégales de l'Agence sous les gouvernements Johnson et Nixon. On y insinuerait que la gangrène remontait à plus loin encore. Pour donner des gages à l'opinion publique, Gerald Ford nomma son vice-président Nelson Rockefeller à la tête d'une commission chargée d'ouvrir une enquête. Parmi ses membres siégeait Ronald Reagan, gouverneur de Californie. Celui-ci rencontra Sacha Bielinski, lequel collaborait à un programme de recherches biomédicales, financé par l'Agence depuis les années cinquante, expérimentant des procédés chimiques et électriques pour traiter les individus faisant preuve d'agressivité impulsive. Cette solution à la crise morale du monde libre, limpide comme le scénario d'un de ces films de série B qu'il avait tournés jadis, déclencherait l'enthousiasme du**

**futur président des Amériques. Quand viendrait le temps de son élection, il se ferait seconder par un certain George H.W. Bush. L'un et l'autre appuieraient le projet de laboratoires secrets, destinés à modifier les comportements indésirables, pareils à celui qui avait naguère fonctionné dans l'hôpital de Santiago de Cuba. Ces travaux porteraient sur le traitement des sujets révoltés, y compris des prisonniers et adolescents turbulents. Quel meilleur site à présent que celui de Guantánamo, pour mener à bien des recherches concernant la pharmacologie des inadaptés ?**

# Notes en bas de vie

Au fond du ventre de ma mère. J'ai vu le spectacle vivant. D'un hôpital. A Santiago de Cuba. Chœur antique. En une seule personne. Pas encore née. Contemplant la scène. D'un monde à venir. Abîme de terreur. Où se joue le drame. De Sacha Bielinski. Qui est cet homme ? J'ai allumé un feu. Dans la caverne matricielle. Pour éclairer mes visions. Guérir. Mon regard blessé. Par cette effroyable nuit. Sur l'écran. J'ai vu se détacher. Deux spectres. Dans une irréalité. Fantomatique.

- Cet homme connu l'Hadès avant même de naître.
- Héros blessé dès la matrice de sa mère.
- Voilà bien une tragédie digne de Dionysos.
- On le dirait pris dans un rêve mythique.
- Voyez ce paysage.
- Un arrière-plan infini.
- Nous sommes chez Léonard de Vinci.
- Et cette musique.
- La dernière fugue de Bach.
- Je reconnais Glenn Gould.
- Cet homme est près de nous dans sa sphère magique.
- Quel interprète des songes lui viendra-t-il en aide ?
- Il suffirait de peu de choses.
- Lui dire qui fut Sacha Bielinski.
- Quelquefois les démons se substituent aux dieux.
- Mais nous sommes dans un roman.
- Les personnages n'y obéissent qu'à des conventions humaines.
- Comment faire passer la musique de Bach.
- La peinture de Léonard.
- La grotte de Lascaux, le Parthénon, les cathédrales.
- Dans un roman ?
- Faisons confiance à l'aède.
- Atlas n'a pas perdu la boule.
- Il trouvera bien le moyen de dire le fin mot de cette histoire.
- N'oublions pas son petit-fils.
- Qui hante l'esprit de Loyola.
- Nous avons aussi cette mouche.
- Divine messagère d'Eva de Cuba.

**« Roulez tambours... C'est au saut périlleux de l'ange qu'à présent vous convie le grand cirque d'Eva de Cuba ! »**

Loyola sent rouler en lui tous les tambours. Où en est-il dans la navigation de son roman, si l'aède confond son identité avec celle de son petit-fils Anatole ? Celui-ci n'a jamais tant vécu dans l'esprit de Loyola qu'au cours de cette nuit sans fin. L'image de mon vieux pote hante l'écran du portable où il n'est pas de mots pour traduire les tranches de jadis. A l'instant, rallumant mon cigare, un geste maladroit me fait le tordre de manière qu'il m'évoque un lointain épisode. Anatole pouvait surgir, hirsute, sur la scène du théâtre des Beaux-arts jouant du Montherlant, de sorte que Le Soir du lendemain titrât : « Un jeune illuminé pénètre sur la scène et tient un discours incompréhensible » ; on l'a vu intervenir, lors d'un symposium du patronat belge à l'hôtel Hilton, ébahissant l'assemblée en prenant la parole en place du ministre d'Etat Henri Simonet ; son interruption d'une conférence de Jacques Lacan à Louvain lui valut d'être traité par celui-ci d'*Ange de l'Apocalypse* ; et jusque dans les commissariats, j'en suis témoin, sa vie quotidienne fut une danse nègre. Mais qui nous dit que les images de la cruche d'eau jetée à la figure du structuraliste, lequel en perdit son cigare tordu comme le mien dans l'aventure, ne franchira pas les siècles, ainsi qu'un symbole de nos temps ? Dès lors, mon roman pourrait bien, lui aussi, connaître quelque postérité, pour des raisons touchant moins à la littérature qu'à la curiosité rétrospective sur cette époque troublée. Pour qui fera demain la chronique d'un tel dérèglement de tous les sens, la dernière sortie médiatique d'Anatole devait le voir apostropher Bernard Tapie sur le podium d'une émission télévisée, pour sommer ce dernier d'expliquer les emprunts flagrants faits, dans son dernier livre, à *La Société du Spectacle* de Guy Debord. Ce même Debord qui, dans sa jeunesse, avait exclu mon père de la revue *Potlatch*, confiant à ma mère la mission de le réintégrer au sein de son avant-garde, en utilisant les services d'un poète grec dont la voix n'en finit pas de me harceler...

*( Aurore se voulait une fée dont le charme excédât de toute part le royaume où plongent les cerveaux des hommes. Cette ravissante blonde qui aimantait les mâles, traquant selon ses propres dires leurs qualités olympiennes ou dionysiaques, faisait le plus souvent commerce platonique de sa beauté. A jets de lettres phosphorescentes, qu'elle signait de pseudonymes loufoques, elle attirait les artistes ou écrivains marginaux, déclassés, comme des papillons de nuit. J'étais moi-même à l'affût de toutes les étincelles d'idées nouvelles pouvant surgir des ténèbres laissées par les décombres de la guerre. Aussi croyait-elle m'enchanter par le récit de ses aventures avec les membres de cette mouvance d'avant-garde internationale ayant pour champ d'action les cafés de la Contrescarpe à Paris. La tête pensante en était un certain Guy Debord, si je pouvais en croire une correspondance enflammée qu'elle me fit lire, et qui vient d'ailleurs d'être publiée grâce aux bons soins d'une*



*maison d'édition parisienne dépendant de la Panoptic. Ces pages font désormais partie de la mythologie du demi-siècle écoulé. L'auteur du présent récit ne devrait donc pas être le dernier à y découvrir les passages où il est question d'une crinière blonde et de son incroyable voix de négresse. )*

L'homme qui était mort demeurait immobile ainsi qu'un gisant, sauf qu'il ne gisait pas, mais se trouvait toujours assis près de la fenêtre d'un café donnant sur la nappe d'eau noire où il avait plongé durant la nuit. Son corps ne trahissait aucune raideur cadavérique. Je suis avec elle dans l'or du soleil, se rassurait-il. Depuis les profondeurs de cette nuit sans fin, montait en sa poitrine une brûlante litanie. Comme si quelque brasier se consumait encore dans la rengaine afro-cubaine murmurée par ses lèvres, un de ces bons vieux boléros de la province orientale. Cet hymne d'or solaire flamboyait en ses veines aux accents d'une voix d'autrefois, celle d'Eva quand elle gouaillait *Me siento mor-r-r-i-i-i-i-r-r-r* dans le cabaret de la *Magna Graecia* tenu par l'honorable Sacha Bielinski. Un vaste complexe ludique où toutes les folies seraient permises, une champignonnière de bungalows dévolus aux commerces de l'amour. *L'or de notre amour est mort*, disait la chanson, même si elle ajoutait que toute mort annonce un soleil qui renaît à l'aurore. L'homme scruta les quais du côté du soleil levant. Toujours la même nuit. Le vent et les écumes le ramenaient aux tangages et aux roulis d'où il était revenu à la vie. Par quelle diablerie ?

*( Les paroles d'Aurore grillaient leur proie plus sûrement encore que ses charmes d'ange flamboyant. Ainsi me laissa-t-elle entendre qu'il y avait nécessité d'ouvrir le front du combat révolutionnaire en rejoignant les combats menés sur d'autres continents. Tout serait permis ! Le jeu de société grandiose qu'elle me faisait miroiter, selon les propres termes de son mentor, conduirait tout droit à la société de jeu. La condition minimale à remplir, pour le triomphe universel des nouveaux Soviets, était de diriger le plus impitoyable feu de la critique sur l'Union soviétique. Il convenait aussi de jeter aux poubelles de l'Histoire tous les partis et syndicats. Le vieux monde ainsi désossé, nous entrerions dans l'ère promise par les plus vieilles prophéties. Serais-je prêt à l'accompagner dans ses foucades jusqu'aux îles d'outre-mer où, disait-elle, se trouvaient réunies les conditions d'une aube nouvelle ? )*

Loyola se sent défaillir. Pour la première fois l'ébranle la jactance de l'aède, qui n'oublie pas ce qu'il a fait pendant sa mort. En son sommeil se trament les créations du jour. Il est un rêve qui entend les paroles défuntes et rend

leur témoignage à la lumière des vivants. Son âme depuis toujours se teinte aux couleurs de l'aurore et du crépuscule : celles du défunt drapeau soviétique. Ne riez pas trop vite, gens du futur ! Vous-mêmes, qui aurez franchi le cap de notre immense nuit, vous souviendrez du croiseur Aurore comme de la couleur tristement prophétique du dernier crépuscule qu'il vous sera donné de voir avant de quitter la vie.

Impossible de l'expliquer. Ces phrases, à nouveau, se sont tissées sur l'écran du portable à mon insu. Comment en nier la présence, même si l'aube du jour ne vient plus ? *Delenda est Moskva !* Tel fut bien le cri de notre Debord, comme celui de dizaines d'écrivains célèbres, de centaines d'intellectuels prostitués, de milliers de fonctionnaires de la plume à la petite semaine, de millions d'échos dans tous les micros, qui formèrent la voix collective d'un moderne Caton. Oui, Moscou, comme Carthage et Troie, devait être détruite...

Puissé-je vous avoir fait comprendre l'atmosphère d'un autre temps ! Je revois les premières lueurs jaunes d'or de l'aurore, une sentinelle andalouse, emmitouflée dans sa capote, se mettant à chanter. Bientôt, par-delà le *no man's land*, à cent mètres de nous, la sentinelle fasciste entonnait à son tour la même rengaine. Pour quoi donc, pour qui donc nous battions-nous ? Certes, je ne l'ai pas oublié. Et même s'il fallut en outre subir les coups de la police de Staline au sein des troupes rouges, en Grèce comme en Espagne, ce temps de ma vie conserve pour moi le caractère enchanté qui n'appartient, d'ordinaire, qu'aux souvenirs de l'enfance. Devrais-je m'en excuser ?

Seul, semble-t-il, un état d'âme neutre, sans la moindre passion - celui requis par l'idéal protozoaire - nous confine dans les limites imparties, à l'état de veille, au moi individuel. Encore n'est-ce pas de vraie solitude qu'il s'agit alors. Celle-ci, aux profondeurs et altitudes qu'elle requiert ( éveillant mille racines et antennes invisibles ), conduirait plutôt à des paroxysmes d'extase collective dans l'espace et dans le temps, à des communions universelles dont offre une image exemplaire le figuier maudit.

( *Seul arbre du camp, rouge du sang des camarades. Comment, à Naoussa, pouvais-je ne pas me souvenir de ce géant nouveau criblé de balles, quand Aurore tenta de m'initier aux arcanes de leur nouvelle Internationale, avançant que les révolutions prolétariennes seraient des fêtes ou ne seraient pas ? Quel était le Quartier Général d'où partaient de tels mots d'ordre, qui exploseraient en pleine tête de mon petit-fils Anatole ? Le jeu serait l'ultime rationalité de ces fêtes ; « vivre sans temps morts,*

*jouir sans entraves », les seules règles qu'elles pourraient reconnaître. Qui menait un tel jeu dicté par la séculaire idéologie des Seigneurs ? Qui faisait la fête ? Qui jouissait sans temps morts ni entraves, depuis que le monde n'appartenait plus qu'au Capital ? Certes, Aurore à elle seule semblait ces folles croyances réalisées, le principe espérance concrétisé. Qu'est-ce que les yeux d'un homme pouvaient lui demander de plus... On croyait partout la reconnaître sur les publicités d'époque et, aujourd'hui encore, c'était son image qui assurait le prestige des multiples gammes de la firme Noé. Cette magie remontait à cinq siècles et verrait son apothéose le 26 juillet 1953. )*

# *Traverser l'écho*

d'une voix dans le canal, c'est voir que les mots comme les atomes s'organisent autour d'un invisible noyau de forces obscures d'où surgissent aussi bien la prière de l'ange que le feu du dragon ; le chant de l'oiseau que le venin du serpent. C'est découvrir que l'on est issu de cet être double, et que la fée portant le nom d'Aurore devait se muer en la sorcière Eva de Cuba, qui accoucherait de vous dans un hôpital de Santiago voué à d'étranges opérations sur les cerveaux. C'est plonger aux temps d'avant sa naissance pour errer parmi les laboratoires de l'aile Est et de l'aile Ouest, où les équipes de l'Office of Research and Development s'activent à créer une nouvelle race d'êtres humains psychocivilisés, sous contrôle absolu de l'Agence. A jamais seraient obsolètes, renvoyées aux ténèbres d'avant l'ère moderne, les conceptions anciennes voyant dans les profondeurs de l'esprit un monde impénétrable. Une société peuplée d'individus électriquement et chimiquement domestiqués par la science des atomes et des molécules : ce projet grandiose allait se concrétiser grâce au pacte historique signé par la firme Panoptic et la société Noé. Celles-ci collaboreraient pleinement aux recherches de l'Agence, encore embryonnaires, envisageant la prise de contrôle des âmes et des corps dès avant

**leur naissance. Posséder les pensées, émotions, sensations et désirs humains grâce aux moyens techniques appropriés : c'était le but ultime de la future Nouvelle Jérusalem. Il ne faudrait pas attendre la fin du siècle pour que l'Agence lance un cri de victoire saluant la fin de l'Histoire. Les communistes ne venaient-ils pas de fomenter une grève des fossoyeurs à New York ? Selon un document transmis par Sacha Bielinski à la Maison Blanche, qui, sinon l'Union soviétique, pouvait-il être à l'origine de la campagne pour l'interruption volontaire de grossesse ? Là où l'Empire du Mal portait ses coups perfides, par des manœuvres occultes s'en prenant aux morts comme aux embryons, dans le dessein de saper les fondements d'une civilisation, là celle-ci avait le devoir moral, non seulement de se défendre, mais de prendre les devants sur son sinistre adversaire. Ainsi le gouverneur de la Californie Ronald Reagan ferait-il serment que, s'il était un jour élu par grâce divine à la présidence, il donnerait à l'Agence les moyens de gagner la guerre contre l'ennemi, quelles que fussent les méthodes utilisées. Toute la conscience de l'Occident ne se trouvait-elle pas déjà sous l'emprise maligne du KGB ? Panoptic et Noé s'associeraient donc davantage pour combiner un quotidien dosage de sensations électriques et chimiques fournies par la médecine de pointe ainsi que par les prochaines générations d'instruments électroniques, afin de conformer les citoyens du monde libre aux normes du marché planétaire. Un homme serait l'agent décisif de ce combat, qui vivait sous un toit de palmes dans les contreforts de la Sierra Maestra,**

**non loin de la base de Guantánamo. Cet homme connaissait le secret de ma vie.**

## Notes en bas de vie

Chair de Dieu. La substance. Que l'on donne à ma mère. Chair de Dieu. Comme *Teonanactl*. Champignon magique. En langue nahuatl. Parlée par les Aztèques. Chair de Dieu. Force occulte. Pour les Indiens taïnos. Des Caraïbes. A la semence de mon père. Chair de Dieu. Devait être mêlée. Dans le ventre de ma mère. Chair de Dieu. Drogue de vérité. Du Mexique au Pérou. Les sauvages d'Amérique. Vénéraient toutes formes. D'herbes et de graines. De plantes et de champignons. Modifiant. L'état de conscience. Et Sacha Bielinski. Savait l'usage. En Sibérie. Comme en Corée. Du champignon toxique. Chair de Dieu. Dont l'agent chimique. Reçut pour nom. Psilocybine. Acide lysergique diéthylamide. Ou LSD 25. Créé. En 1953. Par l'Agence. Dont le chef. Allen Dulles. Après la mort. De Staline. Croyait. Que le sort. Du monde. Se jouerait. Grâce au contrôle. Des cerveaux. Fondé. Sur les drogues. De vérité. Alors. Dans tous les centres. De recherches. Américains. Boston Psychopatic. University of Illinois Medical School. Mount Sinai Hospital. Columbia University of New York. University of Oklahoma. Addiction Research Center of Lexington. Comme dans les universités. De Chicago. De Californie. Du Kentucky. Les chercheurs. Se lancèrent. Dans des études. Financées. Par la C.I.A. Les chimistes. Du Technical Services Staff. Explorèrent. Les techniques infernales. Des communistes. Grâce aux conseils. De Bielinski. Dont le Quartier Général. Pour étudier. Les champignons. Magiques. Etait. Une cabane. Perdue. Sur les hauteurs. De la montagne. Majayara. Non loin. De Baracoa. Province. De Guantánamo. L'opération. Reçut. Un nom de code. Approprié. Tiré. De l'imagination. D'Allen Dulles. « Opération Course à la Chair ». Pour contrôler. L'esprit. Quoi de mieux ? De cette fusion nouvelle. Du corps et de l'âme. Devait surgir. Un embryon. Toujours. Dans sa. Caverne magique. Chimère ou être de chair. Comme sa mère. Orant. Pétrifié. Par l'angoisse. Yeux. Grands ouverts. Vers le ciel. Au-delà. De la folie. Où l'on meurt. Avant de naître. D'où l'on revient. Accablé. Par les millénaires. Attendant. De renaître. Les yeux tournés. Vers l'Orient. Pour conjurer. Cette immense nuit blanche. Accroupi. Les bras sur mes genoux. Décharnés. L'ancêtre en moi. Murmure. Une prière. Qui fait bouger. Mes lèvres. Immobiles. Comme on le voit. Sur certaines statues. Des Cyclades. Et des Caraïbes.

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*T'avouerais-je la sensation curieuse que j'éprouve en te confiant ces notes que je laisserai pour seul testament ? Je me prends à t'imaginer la nuit de ton anniversaire, tentant de suppléer par les sortilèges du rêve à la terrible absence de ton père. Vois-tu, c'est comme si tu m'avais toi-même communiqué l'état de rêve dans lequel je t' imagine inventer les images d'avant ta naissance. Tu m'y as transporté. Je m'y crois. C'est comme si j'avais réellement pratiqué de telles expériences, et peut-être même y a-t-il quelque chose de vrai dans cette hypothèse. Mais laisse-moi te dire que tu ne serais pas en vie si je n'avais arraché ta mère au colonel Miranda. C'est moi qui l'ai convaincu d'user de méthodes moins expéditives que celles qu'il pratiquait tous les jours. Je devine les égarements qui sont les tiens face à l'implacable mystère de ta venue au monde. Et je te vois capable, en rêvant, d'approcher de très près la vérité de ce que furent les jours vécus par ta mère dans un hôpital à Santiago de Cuba. Mais il te faut savoir une chose. L'usage massif des drogues et des électrochocs était alors déjà fréquent en Amérique, où s'érigait en dogme depuis la guerre une nécessité, celle d'extirper toute forme de déviance mentale. Ta mère offrait donc en quelque sorte une caution supplémentaire à mes activités, qui auraient tourné court si un seul de mes bluffs s'était vu éventé. Or, mes petits jeux avec les gangs et leurs maîtres de Washington pouvaient à tout moment mal tourner. C'était, sans jeu de mots, la roulette russe chaque soir. S'il bat en toi, le sang de ton ancêtre, ce publiciste ami de Pouchkine, peut-être ne m'est-il pas nécessaire de te raconter par le détail toutes ces péripéties. Chacune pourrait faire l'objet de l'un de ces romans destinés à noyer l'essence même du roman.*

## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

---

*Ô ciel ! ô terre ! soyez témoins d'un vol à tire d'ailes, et pourtant combien immobile, entre une île du Levant et une autre du Couchant. L'aède, avec sa lyre, ne fait-il pas se mouvoir les espaces et les temps ? Son chant me déracine quand il se mêle à la mélopée du vent dans mes feuillages inexistants.*

*D'une rive à l'autre de l'Atlantique, par-delà les colonnes d'Hercule, un tel jeu de miroirs entre les continents fit naître la notion de dérive. Ce terme – j'en suis le témoin formel - appartenait à l'argot de la flibuste avant d'échouer dans les Antilles, sous forme créolisée de la « drive », pour ensuite revenir en Europe et y nourrir le glossaire des avant-gardes. Ainsi la dérive urbaine deviendrait-elle une pratique surréaliste, puis situationniste. La femme des rues anonymes y serait phare, sirène, figure de proue qui émerge au naufrage des carrefours. C'est comme telle qu'Aurore illuminerait le tournant des années cinquante. Cette chair incandescente, que les hommes entrevoient chez certaines passantes et qui leur file entre les cils, était promise au rôle d'héroïne dans l'unique récit que le groupe lettriste ferait d'aventures, somme toute, sans grand risques. On comprend que Debord ait jugé bon de rendre publique une telle expérience menée par lui en compagnie du jeune Abel de Loyola. La note exotique d'une course nocturne dans le Paris des bars antillais s'agrémenterait d'un jeu de coïncidences magiques, auxquelles ni Abel ni Aurore ne seraient étrangers.*

*Car ces aventuriers de l'esprit ne craignirent pas de faire leur, au cœur des cités civilisées, la devise de Colomb selon laquelle « l'art de la navigation incite à connaître les secrets du monde ». Et si les explorations du dédale urbain prétendirent n'avoir d'autre but que de découvrir le passage vers des terres nouvelles, celles-ci d'évidence n'appartiendraient plus à l'ordre géographique. Utopie ? La même accusation fut portée contre Colomb, qui ne dut qu'aux faveurs d'Isabelle de pouvoir, à partir d'une carte marine recueillie à Paros, appareiller vers l'inconnu depuis Palos. Le hasard d'une simple consonne, aléatoire selon les accents, qui distinguait les noms d'une île des Cyclades et d'un port espagnol, ferait pencher la décision des Souverains Très Catholiques. Mappemonde à l'appui, Colomb avait été capable de convaincre*



ses protecteurs de l'aider à conquérir un nouveau monde ; mission qui reviendrait, cinq siècles plus tard, à d'autres coureurs d'aventures. Mais quels furent leurs bailleurs de fonds ? C'est le secret le mieux gardé du dernier demi-siècle : sa divulgation mettrait en question rien moins que l'histoire contemporaine.

J'avouais à l'instant combien me déstabilise le chant de l'aède. Si mes racines produisent de tels efforts pour puiser un suc nourricier de l'intelligence, elles fournissent à mon propos, pour l'illustrer, de troublantes coïncidences. Tenez. Cet aventurier génois doté d'un prénom grec signifiant « porte Christ », pouvait-il ne pas s'entendre avec un poète grec dont le nom évoquait un porte globe ? Il ne fait plus de doute que la carte qui guida le premier à bord de la Santa Maria, lui fut fournie par le second sur une île où, selon la légende chrétienne, Hélène d'Armorique, mère de Constantin, avait fait construire une basilique - ayant rapporté de Jérusalem un morceau de la vraie Croix. Sur la carte reçue à Paros, le vide atlantique était occupé par des fragments d'Atlantide, que précédait - ante insula - une île mythique du nom d'Antilia. De cette imago mundi fameuse devait naître, en 1492 - l'année du premier voyage - la construction du globe terrestre le plus anciennement connu, dont voici cinquante ans se disputaient la propriété deux hommes ayant résolu d'ouvrir de nouveaux horizons historiques à partir de l'île de Cuba.

Était-ce donc un hasard si le même figuier millénaire, qui accueillit Colomb sur le rivage noir de Baracoa, dominait toujours le centre touristique d'avenir avec son cabaret, ses casinos, son industrie de jeux en tous genres, cet été de l'année 1953, quand se concrétisèrent les négociations entre Aristos Théokratidès et Jesus Evangelista ? Le Jaguëy a tout vu, tout entendu. Lui seul sait que Baracoa fut le premier laboratoire situationniste. Il sait aussi que là se forgea le slogan « Vivre sans temps morts, jouir sans entraves », devise du dernier demi-siècle, même si elle n'apparaît sur les murs qu'une bonne décennie plus tard. Lui seul s'en souvient. J'ai bien peur, d'ailleurs, que ces réflexions ne franchissent l'impitoyable censure imposée par l'auteur de ce récit, tant l'art et la littérature - au premier chef : le roman - se trouvaient être les cibles privilégiées de leur idéologie. Sous les pavés de l'histoire humaine, tous les cauchemars seraient lavés par la vague d'un grand rêve déferlant sur la plage vierge où l'amiral de la Mer océane avait découvert l'arbre des origines.

Ce sont là, dira-t-on, naïves conjectures d'un figuier tropical, coupable de n'avoir pas perdu le goût des romans. J'en atteste

*encore, ô ciel, ô terre, par mon aptitude à des vols immobiles dont l'aède lui-même eut la vision dans le hublot de l'avion qui le conduisait hier soir d'Athènes à Bruxelles.*

Loyola est en nage devant son portable, dont il sollicite les trésors en actionnant les touches adéquates. Pouvais-je imaginer qu'en cette île des Cyclades, une certaine Hélène, mère de l'empereur Constantin, retour de Palestine avec un fragment de la vraie Croix, ferait construire une église de marbre ainsi qu'un baptistère où, mille ans plus tard, un obscur marin génois viendrait se dépouiller d'un nom privé de sens et prendre celui de Columbo, dérivé du village de Colymbythres, proche de Naoussa, peu avant de s'en aller vers d'autres îles où il emporterait la relique pour la planter sur une plage de Baracoa ? Toutes ces informations se trouvent dans le cerveau de la machine, il suffit de cliquer. Rien de plus facile que le travail de ces prothèses, pour toutes les créations humaines à venir !

L'avion d'Athènes m'intronisait hier soir en ta dernière nuit, qui le voyait posté depuis des siècles à la fenêtre d'un café bruxellois sans que vienne le jour. La veille encore ( une éternité ), il avait pris le premier ferry depuis son île natale pour le Pirée, puis il s'était embarqué dans un appareil de *l'Olympic Airlines* en direction de Bruxelles, et sa voisine de voyage avait les traits d'Eva. Ce sont des coïncidences qui ne s'inventent pas, mais qui vous portent aux nues comme on dit. L'Indienne blonde à la peau noire et aux yeux verts était en chair à ses côtés, le visage plein d'une sève qui rayonnait toujours du même sombre miel, une fleur de Pâques écarlate piquée dans sa chevelure d'or, jouant à pile ou face avec une pièce de trois pesos. Atlas fixait intensément les fruits de ses lèvres à la lumière du hublot ( hublot dans le rond duquel ils furent à peine surpris de voir s'agiter les feuilles du Jaguëy sur un air de rumba, tant cet arbre infini sait aussi bien la course des nuages que le chant des fleuves, tant ses ramures abritent une telle quantité de nids qu'ils peuvent aussi bien accueillir quelques battements d'ailes métalliques, et nous porterions bientôt un toast aux ombres enchantées de cet arbre aux bras transatlantiques ), quand elle se mit à fredonner une vieille chanson populaire de là-bas... *Maniiiiii, manicero se va...* La voix d'Eva jaillit comme une fontaine à dix mille mètres d'altitude, insoucieuse de l'origine de sa source, un pétilllement frais qui retrouvait les intonations de jadis. L'intense plaisir éprouvé par tous les sens du vieil homme s'associait aux bulles du cocktail qu'ils sirotaient dans d'infâmes gobelets de plastic... Œil pirate, bouche mutine, sourire caraïbe et brusques accès de la *risa*

*cubana*, tandis que l'arbre dans le hublot flottait toujours au-dessus des nuages... La langue agile d'Eva se penchait pour laper goutte à goutte une grappe de bulles à la surface du breuvage noirâtre, que son éclat de rire éclaboussait dans une gerbe alors que l'homme rappelait cette phrase peut-être prononcée par Colomb voici cinq cents ans, peut-être par lui-même il y avait un demi-siècle... *Tu es une île flottante qui s'éloigne dès que je t'approche...* Elle cessa de rire et, comme il en fut juste avant le *big bang*, front contre front, langue en langue, chairs unies, leurs deux êtres bondirent au-delà de la matière. C'est juste à ce moment, en ce point critique du temps où le présent s'abolit, que les moteurs de l'avion s'éteignirent. Alors le tourbillon de ses yeux s'est concentré en un point inaltérable de son front - le troisième œil -, une densité folle de regard qui fit chavirer l'univers. Et ce fut l'envol... Une éternité s'écoula qui ne coulait pas mais tombait vers le haut comme un oiseau que le vent emporte en musique avant que l'appareil ne voltige vers les profondeurs ultramarines du canal.

**« Par la grâce du Ciel ! Messieurs, Mesdames entrez ! Ne prêtez aucune attention à mes pensées secrètes... C'est moi qui vous présente le grand cirque, alors daignez plutôt écouter ma voix dans le micro, celle d'Eva de Cuba, sous les projecteurs de l'au-delà... »**

Quel meilleur hommage pour ce gusse d'Anatole, qui prétendait vous bégayer sur la piste aux étoiles une parole de l'errance imprévisible, sous le signe d'une prise de risque absolue. Sirènes et klaxons de la ville font silence au moment de sa chute, leur tourbillon se fige en soudaine syncope de la rotation planétaire. Mais combien de sourdes rumeurs acclament son agonie... Qu'il plonge dans le gouffre amer, ce clown qui croyait soulever l'univers avec son numéro du Titan condamné par l'Olympe ! Il disparaît au regard des caméras satellitaires, le fou qui s'était pris pour un aède grec, frère de Prométhée... A leur double mémoire, les dieux brandissent au ciel une coupole de nectar, où danse la constellation des Pléiades.

( Mouettes en plein soleil dans ses yeux étincelants d'étoiles d'or. )

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Cent mille kilomètres à l'heure autour du soleil et près d'un kilomètre par seconde si j'évalue la vitesse de rotation terrestre, à quoi s'ajoute celle d'un vol à tire-d'ailes dans cet avion de l'Olympic airlines : voilà pour mesurer l'ivresse d'une mouche en son voyage entre les mondes sur cette sphère se comportant comme la folle du logis de l'univers. Voir la vie du point de vue des morts, c'est ce qui fait la différence dans l'espace mental d'une planète où l'air sème la cendre des villes foudroyées, où la terre dégorge le sang des sacrifices, où l'eau n'est qu'un recueil des pleurs, où le feu bat toujours au cœur de certains morts.*

*Chaque jour offre son lot d'indémêlables squelettes aux ossuaires de la mer. Extrait de la ferraille et du béton ses amas de cadavres. Grille ses paquets d'enfants sous les villes bombardées. Ceux qui ont survécu, le vent mauvais les intoxique pour alimenter bétail et produits cosmétiques du Nouvel Ordre Edénique. Cyclones incendies séismes et déluges font la providence des machines à déplacer partout les victimes d'un désastre maritime à l'autre, à transporter les corps d'une fosse commune à l'autre, à transvaser les dépouilles d'une zone asphyxiée à l'autre, à mouvoir les débris d'un sinistre à l'autre. Os brisés hachés déchiquetés carbonisés cendres noyées éparpillées pour la plus grande prospérité de la firme Panoptic et de la société Noé.*

*Famines et pestes, guerres et morts, ce globe convulsif a la tremblote sur l'épaule d'Atlas. Peut-être n'est-ce là que des mots ? Oui, rien que des mots, passant par la tête chevelue d'un figuier tropical. Chaque instant je revis en lui notre voyage parmi les nébuleuses, entamé voici quelques millénaires à l'échelle d'une sphère d'exil. S'ils n'ont pas jusqu'ici capté nos signes envoyés depuis les Pléiades, c'est que les intéresse peu l'intelligence de leur être commun. Chacun de nos messages toujours se pulvérise à l'approche de la couche gazeuse dont s'enrobe leur conscience, en sorte qu'ils n'en recueillent guère plus que des fragments de météores, dont leurs chefs et leurs prêtres s'emparent afin d'en graver les tables de leurs lois.*

Qu'est-ce que tu me bourdonnes encore ? Voudrais-tu, de l'aède, ressusciter l'archaïque magie verbale des temps primitifs ? User, comme lui, d'un langage ensorcelé de pensées moustiques ? Voilà que par ta faute, chère cybercitoyenne hip-hop, je commets un grossier *lapsus ordinatoris*... Excuse-moi, je voulais parler de pensées mystiques. A l'heure où tout se mesure en gigabits, en milliards d'informations par seconde, je vois que toi aussi, grâce à tes capteurs, tu accumules des données, des informations précieuses, qui assurent davantage ta survie que ses propres organes sensoriels ne lui permirent de le faire à un homme cette nuit. Mais laisse-moi donc te monter sur les ailes pour ne plus macérer dans ce jus putride...

Loyola ne sait toujours comment l'aède pénètre ses pensées, de sorte que le récit d'une chute imaginaire en avion dans le canal puisse le voir se rescaper grâce au zèle de cette mouche. Il se tourne vers elle. N'est-ce pas la dictature des diptères que tu prophétises, annonçant à l'espèce humaine un futur semblable à celui des insectes si elle continue de grouiller aux ordres de la tour Panoptic ? Mouches guerrières ivres de sang, mouches prêtresses bénissant les bombes, mouches saoulardes qui fornicent sur les tombes, mouches de cirque, mouches savantes, mouches prostituées du corps et de l'esprit, mouches esclaves et mouches expertes en tyrannie, mouches enculeuses de mouches, mouches pondant leurs oeufs dans l'âme de chaque enfant mort sous des bombes sans origine...

Ainsi que l'aède j'habite les limbes et je naviguerai sur ton dos la nuit d'après sa vie comme celle d'avant ma naissance, la nuit sans aurore ni crépuscule de ces êtres qui n'ont pas vraiment existé. Quel avenir dans l'au-delà de son âme et de la mienne ? Quel salut spirituel ? A moins que nous soyons les âmes de mon père et de ma mère demeurées en vie depuis le 26 juillet 1953 !

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est parler à partir d'un lieu et d'un temps qui n'existent pas. C'est prendre liberté de tout dire, car qui viendrait vous sanctionner en ce désert de quarante jours supplémentaires que dura votre gestation ? Ce qui ferait se rencontrer Ariane Théokratidès et Abel de Loyola remonte au temps d'un Christophore par qui la Terre devint sphérique, et grosse d'un autre monde, ainsi que s'arrondirait le ventre de ma mère à partir du 26 juillet 1953. Célébrer son anniversaire d'un demi-siècle, ce 16 juin 2004, impose de se demander pourquoi le globe a cessé de tourner rond. Quel jeu fut au juste le nôtre, à nous qui prétendîmes ouvrir une ère nouvelle en accomplissant les promesses de la modernité ? Quel rapport entre le contrôle des âmes et nos constructions de situations ? Plus de bornes géographiques ni de limites historiques, vraiment ? Ou comme dans le Cuba de Batista ? Sacha Bielinski n'avait-il pas deviné combien le vaste ensemble d'activités lucratives qui se déploieraient autour de l'industrie du crime ludique serait l'huile indispensable pour assurer la cohésion de la mayonnaise capitaliste au cours des prochaines décennies ? Dans une partie de cette ampleur, ne convenait-il pas de sacrifier quelques**

**pièces au centre du jeu, pour déployer celui-ci vers les ailes et accorder la part belle aux idéologies marginales et libidinales prônées par Abel de Loyola ? La vision désabusée que Bielinski s'était acquise, par une lecture attentive du *Capital*, ne lui faisait-elle pas considérer le capitalisme pur, dégagé de toute entrave morale, celui de la mafia, comme un tripot sans foi ni loi où devaient régner jeux truqués et dés pipés ? Dans le grand casino du Tropicana, une nuit où le vice-président de l'île joua sans succès des fortunes puisées aux caisses de l'Etat, il réclama au chef des croupiers un crédit de 25.000 \$, pratique habituelle pour les clients de quelque prestige. Appelé par téléphone, Bielinski ne lui refusa-t-il pas cette faveur, laissant le vice-président bouche bée la main tendue sans même le saluer, se tournant plutôt vers Abel de Loyola : « Dis à Batista qu'on en a marre de ses minables, que sa clique nous doit tout, que cette Havane enchanteresse est la nôtre, et qu'il dépend de nous seuls de la déplacer n'importe où selon notre bon plaisir » ?**

## *Dits de la chevelure des Pléiades*

*Quel gobe-mouches que ce Loyola !*

*Par cette bonne lumière d'aurore que je vois se déployer sur l'univers, qu'il me laisse éclairer l'histoire de son père et de sa mère... Mais il faut pour cela remonter en arrière, vers des temps n'imaginant guère l'hypothèse d'un vol transatlantique, quand seuls quelques fous s'embarquaient pour des îles où aucun mortel n'avait osé s'aventurer. Deux autres coïncidences m'ahurissent encore. Le 17 avril 1492, lorsque un accord est conclu entre Colomb et les souverains espagnols, stipulant qu'au Génois serait accordée la dignité d'Amiral de la mer Océane ainsi que la Vice-royauté et le Gouvernement des Iles, ces Capitulations sont contresignées par un capitaine biscaien, un officier de la Couronne portant pour nom Loyola. Ces lettres de noblesse, confirmées officiellement le 30 avril, élèvent l'aventurier au titre de Don Cristobal Colon. Celui-ci se rend alors à Palos de la Frontera, muni d'un ordre royal obligeant les habitants du lieu à lui fournir deux caravelles ainsi que leurs équipages. Ce qui n'est pas facile à réunir, les marins étant terrorisés à l'idée de se lancer vers des contrées inexplorées. Quel riche armateur de Palos avance-t-il deux bâtiments, la Pinta et la Nina ? Un Juif converti du nom d'Evangelista ! Quant à la Santa Maria, il la loue un bon prix à un négociant grec rencontré sur l'île de Paros, un certain Théokratidès, à charge pour Colomb d'emporter avec lui le fragment de la vraie croix ramené à Paros par Sainte Hélène au terme de son pèlerinage à Jérusalem.*

Sur l'île de ma naissance, au-delà du couchant, les Indiens taïnos comptaient jadis la première heure du jour à partir de l'instant où pointait l'aube à l'Orient. Selon cette méthode, cela fait une éternité que, le jour ne venant pas, nous sommes à zéro heure, donc hors du temps. Nulle part. Comme dut l'être mon père voici un demi-siècle, un demi millénaire. Mais la tour Panoptic, pas plus que Noé, ne prennent au sérieux ce qui fut l'expérience essentielle des peuples primitifs : la présence des esprits. L'esprit de mon père qui me regarde sur cette photographie au mur. Animé d'un mystère sauvage, même sans sa parure de jaguar. Et ces mots de lui qui me viennent. Ces mots que moi-même je ne peux comprendre, et qui me font mal. J'ai changé les destins de Cristobal Colon et de Fidel Castro.



# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est ne plus savoir si l'on habite encore au centre de sa vie, ou si l'on est un être flottant, nulle part, immobile dans une incessante agitation de ses ailes intérieures. C'est croire que ce n'est pas vrai, qu'il ne peut jamais être minuit en plein midi, comme si sur l'Orient tombait l'heure de l'extrême Occident. C'est croire aussi qu'il ne peut s'agir d'un phénomène magique, inexplicable par la raison. C'est plutôt croire à une farce, ou à un complot, quelque puissance de l'ombre ayant occulté toutes les fenêtres du dernier étage dans le but obscur d'attenter au moral d'un *E. & E. Expert* que le monde envie à la tour Panoptic. Mais cette ombre tentaculaire qui semblait avoir envahi le monde, n'était-ce pas celle de la vieille bête immonde ? Depuis cinquante ans, Panoptic et Noé n'avaient-ils pas travaillé le cerveau de l'humanité pour lui faire parvenir une perception fausse de la mappemonde ? Les cartographies mentales ne s'en étaient-elles pas trouvées falsifiées ? Que signifiait au juste le projet de transformation chimique et électronique des âmes ? Nos révolutions édéniques n'avaient-elles pas les mêmes présupposés, qui visaient à détruire toute forme d'espérance baptismale, pleine d'aurore et pourtant vieille**

**comme le monde ? La clôture qui sépare le rêve de l'état de veille avait sauté, le monde était devenu rêve, le rêve était devenu monde, mais nul ne savait plus où il y avait encore un monde et un rêve, dans le somnambulisme hypnotique des jours et des nuits.**

## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

---

*Convaincu, selon les récits de Marco Polo, d'avoir découvert l'île de Cipango ainsi que Cathay, bien qu'il n'ait pas eu l'heur d'être présenté à l'empereur Kubla Khan, Colomb ramènerait de son premier voyage vers les îles aux épices, outre quelques perroquets, un lot d'Indiens caraïbes dont le joyau – spécimen inconcevable – ne serait autre qu'une jeune indigène à la peau noire dotée d'une abondante chevelure d'or : celle-là même qui logeait dans mes ramures sur la plage de Baracoa. Je le vois encore s'approcher dans sa cuirasse métallique et s'agenouiller devant elle, croyant avoir découvert une déesse du paradis. Fasciné par sa nudité, il tend la main, voulant toucher un corps dont il ne sait s'il est mortel ou surnaturel, tandis qu'elle rit sans honte ni malice avant de faire un bond pour disparaître au milieu de mes gigantesques racines... Alors vinrent les injures de l'escorte, les bordées de jurons. La capture d'Eva, dite alors Habanaguana. Les lances pointées sur elle – comment peut-on croire à une déesse nue quand on porte un fragment de la vraie croix ? – puis la saisie de cette créature infernale et son embarcation dans les cales de la Santa Maria. C'est sur la foi de ce prodige ( promesse de combien d'autres ), que l'armateur Evangelista prierait Colomb d'emporter dans ses bagages, pour la deuxième expédition, quelques boutures de canne à sucre. Cinq siècles plus tard, ne serait-ce pas un juste retour sur investissement si les rejetons de ces pousses assuraient la fortune des rhums Evangelista ? Colomb, quant à lui, tomberait bientôt en disgrâce ; ayant tout perdu, y compris l'honneur, destitué de ses titres, il connaîtrait l'ultime humiliation de voir désigner aux fonctions de nouveau Gouverneur des colonies un capitaine biscaien qui le ferait jeter aux fers : un officier de la Couronne promis à devenir fameux sous le nom de Loyola.*

J'ai changé les destins de Cristobal Colon et de Fidel Castro.  
C'est ce que mon père aurait pu dire, il y a cinquante comme il y a cinq cents ans.  
J'observe sa photographie au mur de mon bureau. La gueule d'Abel de Loyola était  
une parfaite combinaison d'amiral de la Mer océane et de guerrier barbu des  
Tropiques. Tout se mélange en moi dans le bruit de tes ailes. J'entends encore la  
voix dont on a l'impression qu'elle provient du néant, d'un vide obscur où rien  
n'existe plus en-dehors d'elle. C'est avec tes yeux que prendront forme désormais  
toutes mes visions, avec tes antennes que je survolerai la ville où je vois un damné  
sourire aux flammes du canal.

## ***ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES***

- L'aurore ne vaincra donc jamais le crépuscule d'Hadès ?
- Il semble qu'une telle nuit ne doive pas avoir de fin.
- Combien de bruits bizarres avons-nous entendus ?
- Des rugissements de fauves, des cris de foule dans un stade.
- Et puis ces longs silences entrecoupés de voix ténébreuses.
- Alors que devraient bruire les activités du jour.
- J'ai même cru reconnaître le bourdonnement d'une mouche.
- Tout est possible en ce tohu-bohu.
- Comme si quelque séisme avait fait resurgir le chaos des origines.
- A quoi même nous servirait-il de disposer encore de la vue ?
- Nos yeux morts nous servent autant que si nous étions valides.
- Aucune importance ! Regardez cette enseigne.
- Le ***Come Back***... Cela vous dit quelque chose ?
- Une invitation à revenir, dans la langue des envahisseurs saxons.
- Quelque chose comme Ithaque ?
- Cela peut s'imaginer.
- Allons-nous revoir Pénélope ?
- Il faudra ruser.
- Nous déguiser en vagabonds ?
- Ces uniformes feront l'affaire, garons notre char.
- Je reconnais cet arbre gigantesque. Est-ce possible ?
- De quelque manière que nos sens aient été abusés...
- Nous resterons fidèles à la dame de nos pensées.
- Venez, cette grotte est le palais d'Ulysse.

## *Le Jaguëy parle par ma voix.*

Oui mais, quelle est encore ma voix ?

C'était tout ce que pouvait balbutier Juan-Luis de Loyola.

Ne faut-il pas une promesse d'abîme pour que nos fêtes prennent un sens ?

Ces mots lui traversèrent l'esprit comme s'ils étaient dictés par l'aède lui-même au cours de son voyage dans l'abîme absolu. Pour un homme qui était mort, il ne semblait pas manquer de ressources vitales. Plus inventif que ça, tu meurs ! Debout contre la vitre noire du dernier étage, avec la *guayabera* blanche au coeur étoilé du sang de son père, Loyola s'abîmait dans l'idée de l'abîme alors que le soleil ne daignait toujours pas se lever. Quel était donc cet or solaire que l'on prêtait à la voix de sa mère, elle qui poussait des gueulantes cubaines dans un cabaret de luxe tenu par des gangsters, au premier rang desquels son propre grand-père ?

Chez certains, l'abîme provoque un vertige de néant. Chez d'autres, il déclenche une pensée du pont. Loyola devait bien convenir que son aède appartenait à la seconde catégorie, même si les multiples ponts de sa pensée décrivaient des spirales, dans l'espace et le temps, dont ne sont guère friands les amateurs de *Story telling* mis sur le marché en guise de romans.

Depuis son promontoire sur les étoiles mortes au sommet de la tour Panoptic, il ne savait presque plus rien de cet Atlas, hormis qu'il avait nourri l'insensé dessein d'en faire son personnage principal. Mais ce rôle ne revenait-il pas à la puissance magique d'un figuier tropical ? Et, dans ce cas, que fallait-il penser de la prétendue science de cet arbre, relative au fait que, sous les pavés de nos révoltes radicales, gisait la plage d'un bordel de luxe à Baracoa ?

Une terreur l'envahit, lui qui ne discernait toujours pas - tant étaient opaques nuit et brouillard - le chapiteau bariolé sur l'esplanade, en contrebas de la tour. L'aède, avec ses numéros de trompe-la-mort, s'était-il approprié la sorcellerie du Jaguëy pour escamoter le jour ? Dans ses jeux de correspondances entre les espaces et les temps divers, pouvait-il atteindre les secrets de l'univers ? Et quel rôle exact avait tenu cette femme qui deviendrait ma mère, voici cinquante ans, dans le grand cirque de la tour Panoptic ?

Loyola vit les murs de son bureau vaciller autour de lui. Le sol et les parois s'ébranlèrent, comme s'il descendait dans une cage d'ascenseur. Il se prit la tête entre les mains, s'efforçant de ne pas penser à la chute. Était-ce encore un tour du prestidigitateur ? S'il voulait témoigner de toutes ces histoires alambiquées, remonter aux liens qui avaient noué l'aède et sa mère avant que celle-ci ne s'unisse à son père, ne devait-il pas se laisser tomber au fond du puits ? Loyola se sentit couler dans la peau de sa victime, sur le trottoir au sortir du *Come Back*. Il avait la sensation qu'un autre le suivait de loin, tel un invisible ange gardien, pourquoi pas l'aède au sommet de la plus haute tour ? Soudain le voici happé par une force inconnue, tiré en arrière vers le seuil du café, mis à plat ventre sur le sol et menotté derrière le dos. Son champ de vision ne lui permet de discerner qu'une double paire

de pantalons du même uniforme bleu nuit. « Contrôle visuel discret ! » éructe le grand à lunettes. Je reconnais les deux compères de tout à l'heure ( quelle heure ? ) au volant de la tire à gyrophare, que j'avais vus brandir vers la tour une bouteille de rhum depuis la ruelle aux clochards. J'entends encore leurs exclamations aux muses et aux nymphes, ainsi que leurs allusions à Ulysse. Ils affichent toujours la même dégaine provocante et désinvolte, celle de barbouzes ne se souciant pas trop des lois de la cité. « Sale métèque ! », me grogne le petit chauve dans sa barbe à l'antique. L'un et l'autre fouillent chaque recoin du **Come Back**. « Z'auriez pas vu Calypso ? » C'est l'autre escogriffe qui me souffle au visage une haleine chargée d'alcool. « Montrez votre mandat », réplique le patron. « Plus besoin, c'est la nouvelle loi. Elle vient de passer à la Chambre et au Sénat. » Le souvenir des traques policières sur mon île, au temps de la guerre civile, doit produire un violent éclat dans mon regard. « Vous en faites pas, ces méthodes spéciales d'intensité maximale s'appliquent seulement à la recherche des terroristes. » « Calypso, terroriste ? » Il n'est pas certain que cette question franchit le seuil de mes lèvres, tant j'éprouvais de peine à situer ce qui appartenait encore au champ de la réalité. D'ailleurs, je fus bientôt libéré de mes menottes et retrouvai place à la fenêtre du café, comme si rien ne s'était passé. Avec une célérité qui n'existe que dans les mauvais rêves, ces deux ectoplasmes voguaient déjà de l'autre côté de la vitre, leurs figures mêlées aux branches du Jagüey. Ils semblaient ne plus scruter l'aède mais Juan-Luis de Loyola, toujours debout contre la vaste baie vitrée de son bureau qui avait cessé de tanguer. On eût dit qu'ils en savaient plus long que lui-même sur ce qui allait lui arriver, comme si tout ce qu'on croyait programmé dans le cerveau de la tour Panoptique dépendait du clin d'œil d'un arbre magique.

Loyola se massa vigoureusement le crâne après cette plaisanterie, qui ne paraissait pas arrivée à son terme. En place de sa barbe et de sa chevelure, il sentait sous ses doigts remuer les racines et les lianes du figuier tropical. Quand donc le monde retrouverait-il sens, au terme d'une nuit sans sommeil ? Le moins étrange, pour Loyola, n'était pas qu'il sentît monter à sa bouche, depuis les profondeurs de son estomac vide, les relents d'un rhum au cola ; ni qu'il se remémorât - la paume de sa main droite l'en démangeait encore - avoir manipulé une pièce cubaine de trois pesos à l'effigie du *Che*. Dans l'autre main, qu'il renifla non sans quelque écoeurement, flottait un parfum de fleur morte. Cette fleur de Pâques dont se trouvait affublée la chevelure d'Eva de Cuba, dans le rêve posthume d'un aède ? Il sursaute. Rapproche les deux mains de son visage. Non, celle-ci n'a pas manié de pièce de monnaie ; pas plus que celle-là n'a saisi la moindre fleur. Une secrète logique préside pourtant bien à cette berlué organisée. Serait-ce qu'il vient d'anticiper les gestes de l'aède en sa dimension inconnue ? Que celui-ci, bientôt, fera l'expérience de remuer entre ses doigts une fleur de Pâques et une pièce de trois pesos cubains ? Mais alors, si l'*avant* de l'aède est son *après* à lui ; si ce qu'il croit ressentir n'est qu'une illusion dépendant du bon vouloir d'un mort, cela signifie tout simplement que lui-même n'existe pas ?

Loyola se demande si sa propre situation dans l'existence, au sommet de cette tour, ne l'a pas dépouillé de toute réalité. Ne lui fallait-il pas mourir à son tour pour que

les morts le prissent au sérieux ? L'image lui revint de son vieux pote Anatole, qui avait refusé tous les masques sociaux. Disparu du côté de Guantánamo... Dans l'entre-monde où ils évoluaient désormais, lui et son grand-père, n'avaient-ils plus d'autres atomes crochus avec les pauvres êtres en vie ? Un signe, rien qu'un petit signe, implora Loyola. Barrant le sommet de la tour du Midi, une réclame lumineuse clignota. Elle inscrivait lentement, lettre par lettre, trois mots : ***Hasta la Victoria*** ; puis un quatrième : ***Siempre !***

Le message alors s'éteignit dans la nuit.

Loyola hume les traces laissées par la mémoire d'un arbre au creux de ses mains. Ce n'est plus lui qui pense, mais une force vive jaillie du figuier maudit veillant près de la source où gît l'âme de l'Indien Hatuëy, premier cacique de toutes les Amériques ayant organisé la guérilla contre croix et glaive. Hatuëy dont le bûcher fut érigé sur la montagne rouge de la Majayara, qui surplombe le rio Miel et la baie de Baracoa.

Le Jaguëy savait qu'en l'aède survivait une ardeur, celle dont s'enivrait l'homme primitif. Que son coeur était toujours emporté par le rythme universel qui battait à l'aurore du monde.

Le Jaguëy n'avait pas plus oublié que le poème originel, bien avant toute écriture, était modulation d'un cri - cri de plaisir ou de douleur, de tristesse ou d'espoir - dont se nourrissaient toujours ses propres racines. Les grands ancêtres qui, dans ce cri, trouvèrent le germe de la parole, firent de leur poème un enthousiasme électrique dont vibre encore chaque liane du Jaguëy. Non, celui-ci n'avait rien oublié, depuis les temps lointains où l'aède parlait aux autres hommes, qui faisaient cercle autour de sa parole comme autour de l'aveugle Homère, quand celui-ci racontait que son Ulysse avait vu des îles peuplées d'hommes sages au-delà des colonnes d'Hercule...

# Chez les Indiens caraïbes

*L'homme connaissait et nommait son Ombre :  
Reflète, écho, double, dragon, monstre...  
On savait l'art de ne pas délirer  
En identifiant son âme au cosmos  
Autant donc en emporte l'aurore  
Dans ce voyage d'une âme  
Par les chemins de l'extase nocturne  
Avant même le songe de la vie  
Dès le ventre de ma mère  
Initié par mon père  
Aux mystères du deux fois né  
Yeux ouverts sur l'abîme  
Des plus hautes mers intérieures  
En moi naissait une cosmogonie  
Peut-être même un art divinatoire  
Dans ces entrailles sacrificielles ?  
Un message en moi fut émis  
Venu du royaume des ombres  
Comme de la constellation des Pléiades  
Cri du dieu en toi avant ton premier souffle  
Acrimonie d'un sang  
Qui devrait être versé  
Pour le passage du message  
Être n'est-ce interroger l'être ?  
N'est-ce la primauté de l'aède  
Au plus près du principe de l'Être ?*





*Ecoute la voix qui vient sous tes doigts depuis les limbes où voyagent*

*ceux qui n'ont pas accompli leur travail sur cette Terre. Prends toute mon absence à ton bureau du dernier étage, prends cette absence et mets-la dans ton ordinateur pour en faire des souvenirs qui ne pèsent pas trop lourd, les grandes lignes d'une mélopée, quelques mots d'une prière venue de l'œil du cyclone à destination d'une constellation lointaine. Tiens, prends aussi le silence qui précède et qui suit chaque chant de l'aède au fond de son canal, toi qui ne sais pas si tu vivras un jour de plus pour voir encore la ville du haut de ta légende de verre.*

*Hasta la Victoria, Siempre ! C'est le dernier message que je t'envoie, celui que roucoule une colombe au sommet de la Majayara, cette montagne rouge en surplomb du rio Miel dans la baie de Baracoa, non loin d'une plage de sable noir où Colomb découvrit le Jaguëy dont les branches abritaient Habanaguana. Oui la colombe fut Colomb, même si son ombre était peuplée d'une nuée de mouches. Colomb ressemble à une colombe et toutes les colombes ressemblent à Colomb, même si les colons dans son sillage étaient une bande d'oiseaux de malheur. C'est ce que pensait l'aïeul de mon grand-père quand, sur son rocher du Levant au fond de la Méditerranée, il vit partir Colomb comme une colombe en direction du Couchant. Il lui suffisait de plisser un œil pour apercevoir, comme dans un viseur, les colonnes d'Hercule au-delà desquelles Ulysse déjà s'était embarqué. L'Orient, se disait-il en digne fils du Phénix, ne devait-il pas embrasser l'Occident ? L'Anatolie, l'Atlantide ? L'Asie mineure d'Homère, ces Iles bienheureuses dont la verte Erin de James Joyce était une pointe avancée ? C'est ce que savent et disent tous les créateurs d'Odyssées, le long d'un fil télégraphique transocéanique relayé par autant d'Atlas qu'il faudra. La colombe ainsi prit son vol il y a cinq cents ans, je la sens toujours planer dans mon sang.*

*Une colombe peut-elle vivre cinq cents ans ? Mon ancêtre Atlas croyait qu'elle peut vivre de toute éternité, jusqu'à la fin des temps. Mais combien de guerres ont-elles éclaté depuis Colomb, qui mirent la colombe à feu et à sang ? Je continue de guetter la colombe en silence, le même silence que celui de mon aïeul. Peut-être pensait-il que parler trop l'empêcherait d'entendre la colombe ? Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas qu'à défaut d'écouter la colombe, tu te laisses abuser par n'importe quel bourdonnement de mouche ? La petite compagne de ta nuit n'est pas sans utilité cependant. C'est elle qui te tient en éveil, permettant aux*

*souvenirs de revenir, à la colombe et au Phénix de pondre en toi d'autres œufs que les siens. Depuis l'œil du cyclone où je me tiens, je te dirais bien d'insister sur le fait que nos avant-gardes et nos dérives en exploration d'un monde nouveau n'eurent pour ultimes retombées que ce Jeu de la Guerre auquel s'adonna notre gourou de naguère. Mais ce serait sans doute inutile. Partout, comme tu le vois trop bien, les villes s'embrasent d'une rive à l'autre de l'Atlantique et de la mare nostrum. Ouragans, inondations, séismes, incendies : le joyeux cycle apocalyptique de l'eau et de l'air, de la terre et du feu. Partout famine et peste, guerre et mort. Partout la chevauchée des quatre cavaliers dont il te faudra dire la rencontre à Santiago de Cuba, qui te ferait venir au monde. Il sera bon de révéler combien ces Théokratidès et ces Evangelista, non moins, je m'en excuse pour toi, que certains Loyola ( tu n'as pas encore nommé Bielinski ? ), présents dans cette affaire il y a cinquante ans, se trouvaient déjà à pied d'œuvre voici cinq cents ans. Bien sûr, on ne te croira pas si tu parles de l'A.A.A.A.A., dont j'ai usé des initiales par ce genre d'humour qui peut être fatal. Toi-même, d'ailleurs, préféreras rester muet sur cette question. Les marchés noirs sur l'antique chemin de la soie, chemins où se côtoient multinationales des réseaux terroristes et sociétés écrans du trafic d'héroïne, du blanchiment d'argent et de la prostitution, tous ces marchés noirs où se mêlent technologie, communication et flux financiers ont une vision élargie du State's Secret Privilege : il s'agit d'un tabou planétaire sur la prolifération des marchandises nucléaires que nul ne peut lever sous peine de disparaître. La preuve. Mais ils ne peuvent rien contre le chant de la colombe. Ecoute sa voix quand elle vient sous tes doigts. Même si les bombes embrasent le pays du Phénix, même si les lueurs du feu et du sang baignent l'immense mer séparant l'Orient de l'Occident, tu as tout le loisir de voyager sur ce pont rouge entre Levant et Couchant. Ecoute, je te parle en plein rêve depuis l'œil du cyclone. Ecoute mon aïeul sur son rocher dans le fond de la Méditerranée, ce digne fils du Phénix qui attend toujours une colombe venue de l'autre rive des choses visibles. Ecoute sa voix quand tu marcheras sur le pont, écoute cette voix que nous avons jadis entendue, nous les chevaliers de l'essence perdue. Ecoute la voix du vieil aède qui perdure au nid du Phénix, écoute les paroles oubliées sur le rivage de Phénicie, écoute ce qu'elles ont à te dire entre*

*Athènes et Jérusalem.*



*C'est moi l'Indienne blonde à peau noire qui depuis l'aube des âges embrase vos ténèbres de mes yeux de mon corps de ma voix de mes lèvres où je vous donne à boire un calice d'amour ici se réfugie l'âme du monde au sein fécond des plus viles ordures naissent des révélations oui les étincelles de l'esprit divin dansent au-dessus du désastre comme une pelleteuse mécanique dans le ventre de la décharge mes mains fouillent un crassier d'immondices où la couche de cendres recouvre un amas de caisses éventrées par la catastrophe ange ou démon réveillez la déesse qui est en vous croyez au miracle des laboratoires Noé crèmes fards onguents en tout genre stoppez les ravages du temps qui passe un baume précieux pour vos âmes se répand des cageots de produits pharmaceutiques déversés par bennes entières avec charcuteries et fruits avariés depuis que les gammes de médicaments Noé s'affichent en grande surface anxiolytiques antidépresseurs et autres psychotropes Noé vous offre l'embarras du choix même et surtout s'il n'y a pas le choix l'enfer de vivre ou la camisole chimique tous vos neuroprocesseurs sous contrôle à condition de ne pas négliger les protections électroniques des multiples écrans sur lesquels seront branchés dès avant leur naissance les cerveaux de vos enfants pour accéder aux paradis promis par la tour Panoptic vivez Mai 68 grâce au jeu vidéo du cinquantenaire inspiré du célèbre Kriegsspiel de Guy Debord ne soyez pas le spectateur mais l'acteur d'une aventure d'amour et de mort dans le cadre prestigieux de cette île où les sens lumineux d'Habanaguana flambaient jadis en flammes hautes comme une fleur de Pâques dans sa chevelure d'or ne fallait-il pas que dieux et déesses perdissent tout leur pouvoir de remèdes sur le cœur des hommes et s'évanouissent telles de futiles chimères pour que s'accomplissent les noces de Panoptic et de Noé mais quelle sainte ivresse est celle d'Habanaguana les baumes s'infiltrèrent en son sang qui lui-même se transforme en éther et c'est embrasée de flammes sacrées prêtresse d'un céleste amour qu'elle se consume dans l'éternité d'une nuit de noces éveillée rayonnante à jamais je gravis le terril des ordures vers l'arbre de vie qui entend la chanson des Pléiades accueillant la parole du Phénix...*